LE SECRET DE MELUN

par JEAN DANIEL

L'EXPRESS

1,25 NF

7 JUILLET 1960. — N° 473.

(André Lefebvre - « Paris-Match ».)

JOHN F. KENNEDY, 43 ANS, CANDIDAT A LA PRESIDENCE DES ETATS-UNIS

« La sagesse des vieillards, c'est une grande erreur. Ce n'est pas plus sages qu'ils deviennent, c'est plus prudents. » (Hemingway - *L'Adieu aux Armes.*)

B 6 ★ ★ ★ ★ ★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

STENO-DACTYLO 40 à 50 ans, de préf. cap. init. pour cab. jurid. et imm. Adr. 1re lettre manusc. av. C.V., prét. à GAUTRON, 202 B.P. 38 Paris-10e

Recherche **2 DAMES** 25-40 ans pour collabor. direct. exc. présent. et apt. comm. exig. Sit. 1er ordre. Se prés. MASSONI, 21, r. Lesueur, 14-18 heures.

Imp. SOCIETE industrielle
recherche
pour organisation de stands et expositions Paris, province, étranger, HOMME JEUNE 25-35 ans, très débrouillard. Envoyer C. V. et photo à M. François, 5, rue Hélène, Paris (17e) qui transmettra. Ne pas se présenter

CHEF DE PUBLICITE
30 - 35 ans
demandé par importante Société de Produits chimiques. Allemand courant absolum. nécessaire. Env. C.V. et photo à M. PIERRE, 5, rue Hélène, PARIS (17e) qui transmettra. Ne pas se présenter.

Pour chemiserie connue, prêt à porter luxe masculin SAINT-GERMAIN-DES-PRES demande **VENDEUR** CLASSE EXCEPTIONNELLE connaissant us et coutumes du quartier, qualités primordiales, goût inné, sens des responsabilités. Téléph. LORENZO, 43, rue de Rennes. LIT. 84-20. Discrétion absolue assurée.

Important service commercial recherche
SECRETAIRE de Direction
Jeune femme ayant fait études supérieures pouvant rédiger articles à caractère commercial ou publicitaire. Pratique du secrétariat non indispensable, mais on exige dynamisme, élocution facile, sens de l'organisation. Adresser lettre manuscrite COLOS, 29, rue Miguel-Hidalgo, PARIS (19e) ou téléphoner pour rendez-vous à BOT. 10-60.

DEMANDES D'EMPLOIS

J. H. 30 ANS culture secondaire, parlant anglais, italien, espagnol, marié, un enfant, dirigeant secteur commercial depuis 8 ans en Afrique occidentale, libre actuellement, recherche situation commerciale, ventes étranger, préférence Amérique latine. Peut se présenter à toutes convocations. Ecrire à J. P DUPUY, 11, rue du Belvédère, BOULOGNE-sur-Seine qui transmettra.

APPARTEMENTS (Vente)

SAINT-GERMAIN-des-PRES original studio avec escalier intérieur sous grenier aménagé, poutres apparentes - PIG. 71-26

MONTPARNASSE av. du Maine, 6e ét., ascenseur immeuble neuf, 4 p. en duplex, 78 m2, confort 87.000 NF + C. F. Primes - RIC. 03-36

APPARTEMENTS (Echange)

AUTEUIL 3 pièces, cuisine, s. de bains, chauff., tout conf., 3e ét. sur parc privé. Soleil CONTRE 4-5 p. même confort étage élevé. Ecrire no 6361 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

PROPRIÉTÉS (Vente)

Près COCHEREL, 50 m. riv. truites, site splendide, VIEILLE DEMEURE bien aménagée, living + 4 chambres tout confort, salle de bains, cave, garage, jardin. Téléph. à TRU. 62-53.

IMMEUBLES (Vente)

PERIGORD A vendre ENCLOS ayant maison parfait état, type Périgourdin, 7 p., conf. mod., prox. rivière, vue impr., zone préhist., sit. calme, accès facile, libre vente. S'adr. Me DESCHAMPS, not., Sarlat (Dord.)

CONSTRUCTIONS NEUVES

Toute propriété, PROVINI construit pour vous des IMMEUBLES très bon standing - PRIMES à 6 NF CHARENTON, 12, av. de la Liberté, 50 m. mo Liberté, 150 m. bois Vincennes. CRED. FONC. 20 a. PARIS (12e), 20, av. du Général-Michel-Bizot. Crédit sur 10 a. LIBRE DE SUITE. Vis. tous les j. sauf sam., sur rendez-vous. —Tous rens. M. CLAUDE, NAT. 33-07, 76, r. de Wattignies, mo Michel-Bizot

BATEAUX (Vente)

BATEAU AMENAGE A USAGE HABITATION
100 m2, grand standing
FON. 74-44 de 13 heures à 15 heures

DISQUES

ECHANGE DISQUES
33 tours : 3 contre 1 neuf - Bon état exigé
ACHAT ET VENTE DE DISQUES NEUFS
DISQUES MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. LITtré 63-37

VACANCES

SAINT-VERAN (H.-A.). Alt. 2.042 m. HOTEL BEAUREGARD ** A. Tél. 2. Plus haut village d'Europe. Site incomp., repos, excursions, pêche. 300 j. soleil.

BONNES ADRESSES

PRIX DE GROS
AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »
REMISES
20 % PEINTURES
30 % PAPIERS PEINTS
Catalogue sur demande contre 2 NF en timbres
MAGALIA
27, boulevard de la Chapelle - PARIS
Métro : CHAPELLE NOR. 54-40
OUVERT tous les jours sauf le dimanche

CAPITAUX (Demande)

INSTITUTEUR recherche **3 à 4.000 NF** remboursables par trimestre à 20 %, garanties sérieuses. Ecr. no 5773 L'Express, 29, r. Marignan-8e

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-44.

DIVERS

CROISIERE Etude Caraïbes et Amér. centrale, 12 mois 1961-62, cherche co-équipiers qualifiés. Ecr. pour rendez-vous Jean VENARD, 16, rue des Martyrs, Paris-9e

POUR TOUS VOS TRANSPORTS LIVRAISONS ET DEMENAGEMENTS
SELECT TRANSPORTS
20, rue des Bernardins (Ve) - DAN. 70-26

DECORATION
Photographie au m2
Photothèque noir et couleur
CHEVOJON, 9, rue Cadet - PARIS

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

Mots croisés N° 247

HORIZONTALEMENT. — Monsieur de France. — 2. Permet d'éviter la dérive. — 3. Appliquer un droit, au besoin par la force. — 4. Pas prêt pour le grand assaut. S'entend presque toujours dans un dortoir. — 5. Près de la cinquantaine. Le premier d'une série de quatre qui voyaient loin devant eux. — 6. Logements qui ne satisfont pas aux normes H.L.M. — 7. Glissent le long des planches. En épelant, n'est jamais qu'à quelques heures. — 8. Une légende de Grammaticus y a pris corps. — 9. Pourrait rivaliser avec le caméléon, dans le théâtre à une personne. — 10. Soumis, au sens propre, à une superposition excessive et, au sens figuré, à une excessive pression.

247	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3								
4						■		
5			■					
6		■						
7				■			■	
8								
9								
10								

246	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	D	E	N	T	E	L	L	E
2	E	C	A	R	T	E	U	R
3	N	O	N	O	■	I	T	E
4	T	U	T	T	I	■	E	I
5	I	V	E	■	T	A	R	N
6	F	I	S	T	O	N	■	T
7	R	L	■	R	U	I	N	A
8	I	L	L	E	■	M	O	N
9	C	O	U	V	R	E	N	T
10	E	N	T	E	R	R	E	E

Solution du N° 246

VERTICALEMENT. — I. Dans les premiers temps de l'Eglise, ne se confondait pas avec l'église. — II. Quoi qu'un titre puisse faire penser, ne sortait pas des mains de Théophile Gautier. Permet d'avancer, grâce à un recul. — III. Ne reproche pas à son époux d'être trop rat. Donna une base solide. — IV. Aussi peu en règle avec le code qu'avec la morale. Sigle d'une pépinière de conseillers. — V. Prénom masculin français, suivi d'un prénom féminin espagnol. — VI. Usager habituel, quelque peu abusif. Punition qui n'atteint pas les hommes. — VII. Conseillait sous le couvert. A donné son nom au pays des Mormons. — VIII. Qualifie des nourritures dans un titre d'un disparu.

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Vous bénéficierez gratuitement du service de la « Lettre confidentielle », réservée exclusivement à nos abonnés.

3° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ....

Adresse de vacances ....

désire souscrire un abonnement-vacances de { 1 mois à 5 NF / 2 mois à 7,5 NF / 3 mois à 13 NF }

et vous règle la somme — par chèque

de NF — par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

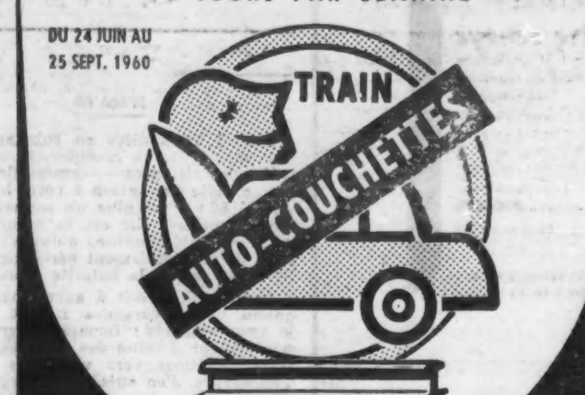
assureront
la
protection totale
de vos meubles,
parquets, boiseries,
charpentes
contre les
insectes et
champignons
parasites du bois.

TRAITEMENTS PRÉVENTIF
ET CURATIF

Service-Conseil Xylochimie - Bureau 20
11, Av. Myron-T.-Herrick - Paris-8e

6 JOURS PAR SEMAINE

DU 24 JUIN AU
25 SEPT. 1960



PARIS-AVIGNON

et vice versa

CE TRAIN TRANSPORTE DANS LA NUIT LES TOURISTES ET LEUR AUTO

22 h 13 ↓	PARIS	↑ 7 h 47	
7 h 27 ↓	AVIGNON	↑ 21 h 45	

* UN EXEMPLE DE PRIX
une 4 chevaux et 3 personnes en couchettes de 2e cl. Aller 315,10 NF

COUCHETTES ET WAGONS-LITS

Courrier

Respect du casoar

J'ai passé deux ans et demi dans le bled, en bordure de l'Ouarsenis. J'y ai fait mon travail de soldat, mais j'ai surtout cherché à vivre au contact permanent des populations musulmanes dont j'avais à m'occuper. Je me suis efforcé, partout où je passais, de faire comprendre à mes amis musulmans que je n'étais pas là pour leur faire du mal, mais au contraire pour essayer de supprimer chez eux la peur et la misère. Tous les camarades officiers que j'ai vus travailler à mes côtés ou dans d'autres secteurs étaient animés du même esprit. Très peu d'entre eux ont failli à l'honneur et au sens de la dignité humaine.

Vous avez votre opinion sur la question algérienne, et je la respecte dans la mesure où elle représente de votre part et de celle de votre équipe un engagement réel de votre conscience. Vous vous battez pour une cause ; ce qui vaut tout de même mieux que l'attente béate et bestiale de certains.

Je me bats moi aussi pour une cause. Nous avons, Dieu merci, en commun le même respect de l'homme et de sa dignité. C'est pourquoi je me résous à vous écrire pour attirer votre attention sur le fait que l'antimilitarisme ne permet pas tout. Il y a certaines choses sacrées auxquelles vous ne devriez pas toucher. Votre collaborateur Tim s'est permis, dans le numéro du 23 juin, de ridiculiser le casoar du saint-cyrien. Pourquoi ?

Le casoar n'est qu'un symbole, peut-être. Peut-être n'est-il pas seulement, pour l'immense majorité des officiers, le symbole de vaines glorioles ou de fanfaronnades. Ne pensez-vous pas qu'il puisse représenter pour nous le flambeau de l'honneur, du don de soi et du côté humain de notre métier ?

Je suis moi aussi « lieutenant en Algérie », monsieur, et je vous prie de bien vouloir transmettre à M. Tim mon étonnement qu'un fin dessinateur comme lui se soit laissé aller à salir dans ses dessins quelque chose que tout le monde a toujours respecté. Demandez quel est l'historique du casoar et vous comprendrez...

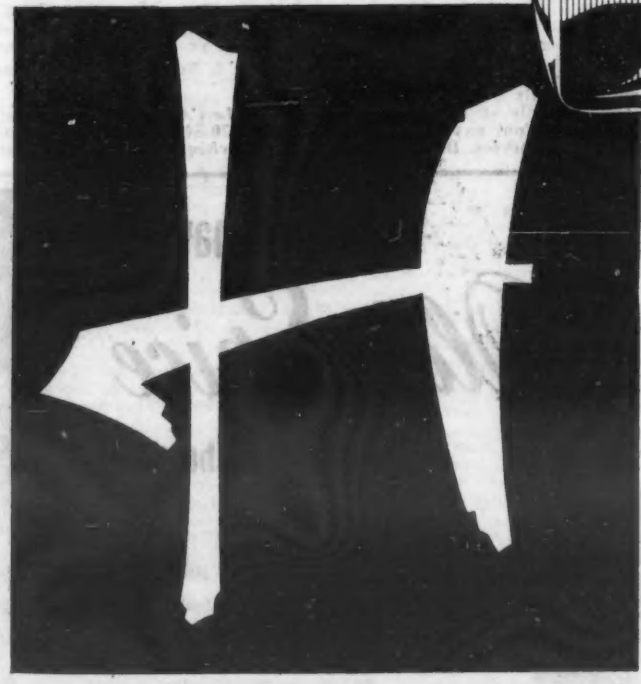
Cordialement votre,

LIEUTENANT DE BEAULIEU,
S.P. 87 944, A.F.N.

[*Est-il très respectueux d'appeler l'insigne du brevet de pilote un « macaron », l'épaulette d'un nouveau promu la « galette », les galons « des ficelles » et les décorations gagnées sur les champs de bataille des « bananes » ?*

L'apprentissage du respect, pour les bizuths, envers les symboles, dans nos grandes écoles, s'accompagne toujours et traditionnellement de cérémonies à la fois émouvantes et irrespectueuses. Cette partie irrespectueuse m'a toujours semblé d'une intelligence durable. C'est l'hommage de la pudeur envers l'émotion. — TIM.]

EAU DE COLOGNE 90°
LAVANDE 90°
AFTER SHAVING LOTION
PRE-ELECTRIC SHAVE
CRÈMES A RASER
SAVON POUR LA BARBE
SAVON DE TOILETTE
LOTION TRAITEMENT
FIXATEUR
TALC DÉODORANT



pour
hommes

c'est net, frais,
masculin

H POUR HOMMES · PARIS · DIPARCO S.A., 141, AVENUE DU ROULE · NEUILLY-SUR-SEINE

Pas d'accord avec P.M.F.

Lorsque M. Mendès France écrit : « Alors, dans un climat un peu apaisé, le gouvernement français et le F.L.N. seront conduits, par la force des choses, à penser à l'avenir, à le préparer, à en jeter les bases », il suppose que la force des choses aura pris le pas sur les passions.

Oublie-t-il qu'il a fallu quinze ans pour faire admettre — et bien partiellement encore — une coopération économique, et économique seulement, avec l'Allemagne ?

« Le jour du vote, si une solution commune, préparée à la fois par nous et par nos anciens adversaires, est soumise aux électeurs, alors quelque chose de constructif devient possible. C'est la seule voie. »

En effet, c'est la seule voie, mais elle risque de n'être pas seulement « minée par les extrémistes des deux bords » : le jour du vote, la paix sera revenue et, tout danger ayant été écarté, les familles se rappelleront « qu'il reste des morts à venger ».

Pour qu'une collaboration du F.L.N. avec notre gouvernement soit possible, il faudrait que le président de la République et les gens de Tunis puissent décider seuls : le citoyen qui aura récupéré son fils et sauvegardé son confort s'opposera à toute alliance trop évidente avec « l'ancien adversaire ».

Le président de Gaulle et le président Ferhat Abbas peuvent s'entendre, comme il est possible qu'une solution commune soit soumise aux électeurs d'Algérie. Mais si notre gouvernement et le F.L.N. décidaient de coopérer, ils devraient s'attendre à mener leur politique en-dépit-de l'opinion publique, et non pas sous-la-pression-de. Et cela, de ce côté-ci comme de l'autre.

A. P.,
soldat du contingent en Algé

→

2.200 m² D'EXPOSITION
1000 MODÈLES

Dans un cadre rénové

AIGLE vous présente ses ensembles de bureau rationnels MÉTAL ou BOIS

Et ses dernières créations les meubles de bureau fonctionnels AIGLON BOIS et MÉTAL

51, rue Vivienne, Paris-2e - Tél. GUTenberg 46-26
Parking facile - Ouvert sans interruption de 8 h. 30 à 18 h. 30

BACCALAURÉAT

Préparation spéciale à l'oral de repêchage de Septembre

Le COURS FIDÈS, spécialiste depuis 15 ans des préparations d'oral, organise un cours de vacances particulièrement axé sur la mise au point des candidats en vue des épreuves orales.

Depuis 5 ans, de 1955 à 1959, le Cours FIDÈS a préparé spécialement pour l'oral du Baccalauréat 1 073 élèves : 892 d'entre eux ont été reçus.

- Révision intensive sous forme d'interrogations continues par demi-journées alternées.
- Seize heures d'interrogations par semaine, sous la direction d'interrogateurs spécialistes des épreuves orales.
- Programme remis aux élèves à l'inscription.
- Résultats hebdomadaires communiqués aux familles.
- Acquisition d'une véritable technique de l'oral (sang-froid, exposition des idées, facilité d'élocution, présentation...).
- Quatre semaines du 17 Août au 13 Septembre.

B. E. P. C. ET EXAMENS DE PASSAGE

DES PRÉPARATIONS SPÉCIALES SONT ÉGALEMENT ORGANISÉES DU 22 AOUT AU 17 SEPTEMBRE

Renseignements et Inscriptions :

COURS FIDÈS

6, avenue Van Dyck - PARIS 8e

(prolongement de l'avenue Hoche, à l'entrée du Parc Monceau)

WAGram 28-33 — CARnot 26-66

Le registre des inscriptions pour l'année scolaire 1960-1961 est actuellement ouvert au Secrétariat, chaque jour de 9 h. à midi et de 14 h. à 18 h. La Direction reçoit sur rendez-vous.

Courrier

L'été 60

Enfin ! Vous dites en substance : « Il faut être prêt... à accepter, à rechercher toutes les alliances — communistes compris. » Cette conclusion à votre bel article « L'été 60 » n'est plus un souhait vaguement exprimé, elle est la manifestation d'une volonté d'union, d'union des gauches, de rassemblement nécessaire « pour livrer et gagner la bataille décisive ».

Je ne suis inscrit à aucun parti, mais quand vous demandez : « Et vous ? », je vous réponds : formez ce grand rassemblement d'union des gauches, et vous verrez accourir vers vous des millions d'adhérents. J'en suis, et de grand cœur.

Des soucis égoïstes d'installation aux commandes ont provoqué l'émiettement des partis. Pensez à la grande et puissante Confédération Générale du Travail qui s'est divisée et subdivisée, pensez à ces partis, groupes et sous-groupes de gauche, chacun ayant à sa tête son manitou quelquefois désinvolte, le plus souvent subtil et ambitieux, et vous dites : « La masse populaire a-t-elle voulu ça ? »

P.-G. Balagayrie,
Figeac (Lot).

L'esprit de Vichy

De Gaulle, pour faire la paix, a 90 % des Français derrière lui ? C'est donc exactement comme Pétain il y a vingt ans...

Cela parce que de Gaulle a, cette fois, les pieds sur terre, je veux dire sur la terre de France. Quelle revanche pour le vieux maréchal !

Mais l'Histoire dira plus tard que Pétain, en quittant le pouvoir, a laissé intacts la France et son empire, tandis que de Gaulle a tout lâché de cet empire, et même, qui sait, les départements français d'Algérie.

De Gaulle n'a fait qu'hériter des fautes des autres, direz-vous.

Possible, mais on avait déjà dit cela de Pétain en 1940. Et il est mort en prison à 95 ans...

Voilà une lettre que vos lecteurs ne liront probablement pas...

H. Deligny,
Un survivant du Mort-Homme et du Chemin des Dames.
Roubaix.

Brigadier dans l'Oranais

Je suis actuellement — et pour quatre mois encore — brigadier-chef dans un village de l'Oranais. J'ajoute que de manière générale je me sens parfaitement solidaire de « L'Express ».

Je n'ai pas eu la chance de lire votre article qui traitait, je crois, des jeunes lycéens dernièrement convaincus d'aide au F.L.N. ; c'est le courrier des lecteurs de votre numéro « L'Espoir » qui me pousse à vous écrire.

A travers les quelques lettres que vous publiez, il semble que vous ayez pris la défense de ces jeunes gens. Or cela, il m'est difficile de l'admettre.

Non pas que je réclame leur tête ou même leur emprisonnement, mais il ne me paraîtrait pas injuste qu'on les envoie faire un petit séjour du côté des djebels.

Qu'ils se soient émus de la question algérienne, bravo ! Qu'ils aient eu le désir de participer à une action qui doive accélérer le retour de la paix, bravo encore. Mais il est une façon de faire ; on peut manifester, alerter l'opinion, réclamer qu'une solution soit trouvée d'urgence. Ils n'avaient pas le droit de favoriser les rebelles, car — de cette manière tout au moins — ils condamnaient à mort nombre de civils et beaucoup de leur camarades qui n'ont pas fait d'études ou les avaient achevées. Des garçons qui n'approuvent que rarement cette guerre, mais qui sont là par nécessité, comme il en tombe des dizaines tous les jours (vous le savez mieux que moi) sans avoir rien fait pour le mériter.

Voilà, j'ai « soulagé mon cœur » !

J. V.,
Algérie.

Leur « expérience »

Merci d'aider les jeunes à lutter contre les gens dont l'esprit est si ankylosé qu'ils n'ont pas encore imaginé l'horreur non seulement d'aller se faire tuer sans savoir pourquoi, mais de se trouver armé pour aller supprimer des jeunes que l'on voudrait aimer.

Ces messieurs « qui ont de l'expérience » et qui nous rabâchent leurs conseils devraient bien avoir la sagesse de comprendre qu'à force de nous tromper et de nous négliger, notre désespoir pourrait devenir de la rage.

Dites-leur encore, répétez-leur sans répit que nous voulons vivre, que notre amour de la joie, de la vie, de la paix sera plus fort que leur orgueil et leurs petits intérêts personnels et que leur petite gloire lardée de décorations de carnaval.

Merci à vous tous et aidez-nous encore à gagner.

Josiane Letellier.

Sur la négociation en Algérie

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que quatre-vingt-douze membres du personnel du lycée Honoré de Balzac (administration, professeurs, surveillants, agents de services, intendance) réunis à l'appel commun des syndicats (S.N.E.S. et S.G.E.N.) ont signé la motion suivante dont l'original a été envoyé à la présidence de la République :

« Le personnel du lycée Honoré de Balzac, réuni à l'occasion de la journée nationale pour la paix négociée en Algérie,

« Pleinement conscient de la gravité du moment pour la France et pour l'Algérie,

« S'associe au grand espoir soulevé par l'annonce de la négociation,

« Et affirme sa résolution de s'opposer avec énergie à toute tentative pour la faire échouer. »

M. Renauld,
professeur,
Paris.

« Cinquante-huit professeurs du lycée de Sèvres approuvent sans réserve la politique algérienne définie dans le discours du 14 juin et se déclarent prêts à la soutenir énergiquement.

« Ils comptent sur votre vigilance pour que les négociations aboutissent et pour que ne soit pas déçu l'immense espoir de paix né du dialogue engagé. »

Ce message vient d'être adressé au Président de la République.

L. Guihard,
professeur,
Paris.

Un chèque pour l'U.N.E.F.

Abonnée à « L'Express » dès sa naissance, admirant cette belle jeunesse dont dépend l'avenir de la France, je suis outrée des mesures prises par M. Joxe : c'est d'une aberration inqualifiable... N'a-t-il pas autour de lui des jeunes qui bûchent pour subsister et préparer leurs examens ? Ils sont bien nombreux pourtant.

Ci-joint, un chèque de 100 NF pour l'U.N.E.F., avec ma sympathie et mes souhaits de protestations nombreuses.

Mme S. Hoynch van Parendrecht,
Paris (16e).

[*Le C.C.P. de l'U.N.E.F. est Paris 12.370-34. Nous transmettons tous les chèques ou mandats que nous*

CROISIÈRES FLUVIALES
G. BORDE-FRÉTIGNY
"la Vedette des Croisières Royales"

Découvrez au calme de l'eau les paysages méconnus de la Seine et de l'Oise

Une journée de Paris à Paris à partir de 38 NF

Prochains Départs	Juillet	Août
AUVERS S/OISE	14, 17, 22, 30	6, 13, 27
MANTES	25	
MANTES-LES ANDELYS	31	7, 28
ROUEN	23, 24	14, 15
CORBEIL-MELUN	11, 20, 27	20
FONTAINEBLEAU	18	21

Envoi des programmes détaillés
Renseignements et inscriptions

LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire - TRI. 15-43
et principales Agences de Voyage

l'after shave
Old Spice
fait de tout homme...
un homme
"tout neuf"

Après la barbe, quelques gouttes d'After Shave Old Spice, c'est un coup de fouet rafraîchissant, une détente tonique, pour toute la journée du dynamisme et de l'entrain.

Old Spice : une "ligne" complète de produits de toilette pour hommes jeunes.

Lotion After Shave
Savon à Barbe
Crèmes à raser moussante, sans blaireau
Pré-Electric Shave
Talc After Shave
Cologne pour hommes
Hair Tonic

Old Spice on prononce "Old Spaïss"
SHULTON
NEW YORK • LONDRES • PARIS

LES CHRÉTIENS, LES PREMIERS

par l'Abbé de COSSÉ-BRISSAC

Curé de Saint-Michel (Dijon).

Dans notre courrier, cette semaine, nous avons reçu la lettre suivante :

SUR la question de la torture, il semble que toute la France devrait être d'accord de l'extrême droite à l'extrême gauche. Tous les Français devraient se sentir déshonorés et se révolter à la pensée qu'après deux siècles d'abolition, la torture a été frauduleusement rétablie et que c'est en quelque sorte en leur nom que des sadiques font subir à des hommes, à des femmes et à des enfants des souffrances que les techniques modernes permettent de faire plus cruelles qu'autrefois.

Quand ce ne serait qu'à cause des abus inévitables, la torture est inadmissible, même s'il s'agit d'arracher des renseignements à un coupable avéré. On ne peut que mépriser les lâches individus qui pratiquent, ordonnent ou tolèrent de pareilles horreurs. Tandis que celui qui ose affronter la torture pour la plus détestable des causes mérite tout de même le respect pour son courage et sa sincérité. Comment admettre qu'on endure par gloriole ou par ambition ou avarice les pires supplices...

LES chrétiens, tous les premiers, devraient avoir depuis longtemps élevé la voix pour protester, sans s'inquiéter qu'elle puisse se trouver mêlée à d'autres, ni scruter les intentions d'autres protestataires. Les cris de celui qu'on torture ne sont ni juifs, ni chrétiens, ni politiques, ce sont des cris humains et voilà tout.

Nous n'avons aucune responsabilité dans les cataclysmes d'Agadir ou du Chili, tandis que nous sommes responsables comme Français, à des titres divers, de ces tortures dont l'usage se généralise comme la gangrène, c'est le type du « péché collectif ». Nous sommes tous des tortionnaires si, par un silence complice, nous laissons faire.

QU'ON ne vienne pas nous dire qu'une action diplomatique engagée en secret est plus efficace qu'une protestation publique. Six années prouvent le contraire.

Mais il y a pire, le silence équivaut pratiquement à une propagande pernicieuse, elle déforme les consciences, elle les accoutume à se résigner et bientôt à approuver ce que personne ne blâme à haute et intelligible voix.

Que vaut un blâme enrubanné de périphrases ? Pense-t-on que des hommes honnêtes, combattant en Algérie, et mêmes certains aumôniers, auraient souffert de douloureuses hésitations et senti vaciller leur volonté si la presse unanime avait dès le début crier son horreur en face des nouvelles méthodes d'interroger des suspects ? Combien de reproches et fort vifs, de protestations contre ce parti pris de silence bien évident nous viennent de là-bas ? Combien d'appels à une parole claire et décisive ?

BIEN sûr, les protestations se payent. Le général de Bollardière en a su quelque chose ; c'est la torture qui conduit aux honneurs. Le Révérend Père Panici a échappé de justesse à la prison pour avoir protesté contre la torture du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y soit remonté depuis. Les saisies ont fondu sur les journaux trop bien informés qui ont osé parler avec quelques détails de ces questions brûlantes : « L'Express », « Le Monde », « Témoignage Chrétien », même « La Croix » pourtant bien mesurée dans ses protestations.

Est-ce crainte des menaces, esprit partisan, obsession de passer pour communiste ou progressiste, crainte de déplaire à sa clientèle, qui paralyse tant de plumes ? Certains journaux ont réalisé le tour de force de laisser ignorer les noms de Djamila Bouhired, Djamila Boupacha, Audin, Alleg. Les rédacteurs n'ignorent pourtant pas que leur « bon journal » a pour mission de répandre les saines idées et de former les consciences, ils le rappellent volontiers à leurs abonnés pour les exhorter à leur recruter des lecteurs. Les bons apôtres vitupèrent au besoin le peu de conscience civique d'une jeunesse abâtardie détachée de la vie morale et de ses plus hautes exigences !

JE ne suis qu'un lecteur occasionnel de « L'Express », dont je ne partage nullement toutes les positions, notamment celle adoptée en faveur d'une certaine laïcité. Je l'achète pour y voir clair sur les problèmes que d'autres organes veulent me laisser ignorer. J'imagine que le tirage doit augmenter, car je constate que beaucoup de mes paroissiens font de même et qu'il doit en être ainsi parmi les chrétiens d'un peu partout. On ne peut indéfiniment se payer la tête des enfants sages.

C. B.

avons reçus, mais nous demandons à nos lecteurs de bien vouloir adresser directement leurs dons à l'U.N.E.F.]

L'affaire du « réseau »

Revenant sur l'affaire qu'on a appelée « réseau de soutien des étudiants au F.L.N. », ne pensez-vous pas que, pour des raisons qui nous sont inconnues, on ait démesurément gonflé cette affaire ? On a peine à croire, en effet, qu'un seul jeune étudiant — forcément novice dans les missions clandestines — ait pu être chargé, même à son insu — à la fois d'un transfert de fonds et d'une liste contenant des attentats à commettre ? Ces informations laissent bon nombre de gens sceptiques...

Mme GUILLOU,
Paris.

[*L'instruction se poursuit. Nous tiendrons nos lecteurs au courant dès que les avocats des jeunes étudiants nous y autoriseront.*]

M. Malterre et la C.G.C.

A la suite de la position prise par M. Malterre au « colloque de Vincennes » et de l'approbation par le comité confédéral de la C.G.C. de cette attitude, le syndicat des arts graphiques (C.G.C.) enregistre les démissions de son ancien vice-président, de son secrétaire général et de la majorité de la section d'une grande maison d'édition.

[*Plusieurs membres de la C.G.C. nous ont également avisés de leur démission, à titre individuel.*]

La réforme du bac

Je me permets de vous donner mon avis sur une réforme dont on parle beaucoup depuis quelque temps : celle du baccalauréat.

Je propose la suppression de la première partie. On ne conserverait que la seconde, qui du même coup devrait et pourrait être entourée de toutes les garanties et du sérieux qui s'imposent. Les élèves seraient admis dans la classe terminale suivant les mêmes critères d'admission que dans les autres classes du cycle secondaire, mais en attachant une particulière importance à l'examen du livret scolaire de l'élève en classe de première.

Deux sessions (une courant juin, l'autre fin septembre) garantiraient aux enseignants les vacances auxquelles ils ont droit. A noter que les examinateurs en sciences et en langues vivantes auraient moins de copies à corriger.

La deuxième session (dont le principe semble indispensable pour remédier aux hasards inhérents à tout examen) ne perturberait pas les études ultérieures des candidats puisque la rentrée dans les facultés n'a lieu qu'en novembre.

Il serait également possible de maintenir dans cette classe terminale l'étude poussée du latin et du grec pour ceux qui se destinent aux études supérieures de lettres. Cette mesure impliquerait une gamme plus variée des catégories de baccalauréat, cet examen devant à la fois couronner un cycle d'études générales et préparer à l'enseignement supérieur spécialisé.

JACQUES GUILLEMAIN,
Paris.

[*Voir page 15 un projet de réforme qui porte non seulement sur l'examen, mais aussi sur la conception même de l'enseignement.*]

Les attentats en Espagne

Nous souhaitons dans l'avenir vous voir faciliter la publicité à l'effort que le Directoire révolutionnaire ibérique de la libération a accepté d'entreprendre et de poursuivre jusqu'à l'extermination des deux dictatures fascistes qui assombrissent l'occident européen. Une première manifestation de cet effort a été les attentats qui ont eu lieu en Espagne les 26 et 27 juin.

L'activité qui va se poursuivre de manière croissante — suivant un processus qui nous assurera le maximum de résultats — détruira dans des limites de temps relativement courtes les deux dictatures ibériques et permettra l'instauration d'une République de forme fédérative où tous les peuples ibériques jouiront de droits identiques.

Notre position politique se situe de manière très précise. Il ne s'agit d'aucune manière de s'incorporer aux mouvements politiques existants de l'intérieur ou de l'extérieur, caractérisés par la permanence de leur impuissance à s'unir en un front commun contre les dictatures...

Il s'agit d'agir contre celles-ci, en employant leurs propres armes qui se nomment violence, pour permettre dans un avenir que nous voyons rapproché, des élections authentiquement démocratiques qui permettront aux peuples de la péninsule de déterminer leur destin, sans autre préalable que celui de la République.

LE D.R.I.L.

Aux « Amis de « L'Express » »

Le 24 juin, les responsables des groupes de travail des « Amis de « L'Express » de la région parisienne ont fait le bilan de leur travail du premier semestre 1960 et défini les grandes lignes de l'activité qu'ils comptent avoir après les vacances au cours de l'exercice 1960-61.

Ils souhaitent établir des contacts et des liens de travail avec les groupes de province et envisagent l'organisation avant la fin 1960 d'une journée d'études avec la participation des responsables de ces groupes.

A Marseille, le 21 juin, une réunion semblable — à laquelle j'assistais — s'est tenue.

Dans toute la France, actuellement, plus de sept mille lecteurs groupés dans les cercles des « Amis de « L'Express ». et qui n'appartiennent généralement à aucun parti politique, font ainsi la somme de leurs efforts, et de leurs résultats.

La raison d'être du journal étant d'informer la discussion civique et d'animer la vie publique, nous sommes heureux que ces groupes spontanés s'étendent et établissent des contacts entre eux. Mais « L'Express », en tant que journal, ne peut pas en prendre la responsabilité. J'assure donc, sous ma propre responsabilité — avec l'accord des 80 premiers responsables parisiens et provinciaux — l'organisation de ces groupes et la liaison avec « L'Express » quand c'est nécessaire.

Dès maintenant, vous pouvez m'adresser toutes les idées pratiques possibles pour faire pénétrer « L'Express » — surtout en province — dans les milieux où il n'est pas assez connu et diffusé. En particulier, envoyez-moi chaque semaine des listes de noms et d'adresses pour que je puisse faire gratuitement un service du journal aux personnes ainsi choisies. C'est un travail essentiel : je vous demande de l'organiser avec méthode, et d'y employer vos amis.

Les relations d'aide réciproque s'établiront d'elles-mêmes entre le journal et les groupes. A la réunion générale, que nous allons organiser en accord avec les responsables de Paris et de Marseille, nous pourrons d'ailleurs les préciser.

LOUIS FOURNIER.

P.S. — Ecrire à Paris à Bernard Rouzet, 1, square de la Mayenne (17e), à Marseille à Bernard Milliard, 9, impasse Maria (8e).

Communiqué

● Le mardi 28 juin, au cours d'un dîner, présidé par Pierre Mendès France, s'est constituée une nouvelle association : « *Les amis des Cahiers de la République* ».

Cette association a pour but de réunir dans des groupes de travail, à Paris et en province, les lecteurs de cette revue.

Responsable provisoire : M. Dartigues, 8, rue Henner, Paris.

INDEX

Affaires	13	Lettres	30
Alger	12	Mendès France	6
Bloc-Notes	40	Mode	27
Cinéma	37	Musique	38
Correspondances	8	Sagan	37
Enseignement	24	Santé	21
Étudiants	20	Sélection Spectacles	23
Expositions	39	Siné	25
Forum	7	Télévision	36
Hommes	20	Théâtre	37

Jean Daniel : Le secret de Melun. 10-11
Joseph Alsop : Kennedy, un grand capitaine. 16-17
Paul Johnson : Reportage chez Castro. . . 13-14-15
Récit : Le jour le plus long du siècle. . . . 26-27-28-29

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Les négociations entre le gouvernement français et les dirigeants algériens sont au point mort. Qu'en pensez-vous ?

LE 14 juin, de Gaulle a proposé une conversation franche et directe, dans le respect de la dignité de chacun. Les pourparlers de Melun devaient donc constituer une prise de contact pour organiser la rencontre entre les responsables des deux parties face à face, et quels que soient leurs titres, sur un pied d'égalité, au moins pendant la durée des pourparlers.

Cependant, les délégués français, à Melun, paraissent avoir adopté une attitude humiliante pour l'autre camp. On a considéré les délégués du F.L.N. comme des vaincus venant solliciter une reddition. L'amertume exprimée par Ferhat Abbas dans son discours de mardi soir ne me paraît nullement feinte. Elle est certainement le reflet d'une réelle déception.

Car, si le G.P.R.A. a renoncé à certaines de ses exigences d'autrefois, on peut être assuré qu'il n'est pas prêt à une capitulation. Il faut donc se préparer à un arrangement équitable, et renoncer à imposer une reddition à l'adversaire — fût-ce par des habiletés de protocole ou de procédure.

Il semble que, du côté français, on ait cru, voici quinze jours, parce que le F.L.N. acceptait de venir à Paris, qu'il était possible de l'amener à céder à toutes les exigences. C'est dans cet esprit qu'ont été élaborées unilatéralement les modalités de la négociation qui furent transmises à Boumendjel. Le statut proposé pour la future délégation du G.P.R.A. était plus restrictif — il l'a fait observer aussitôt — que celui des prisonniers politiques ! Si nos interlocuteurs l'avaient accepté, Ferhat Abbas à Paris aurait été moins libre que Ben Bella en prison ! On ne peut pas sérieusement négocier dans de telles conditions.

Quant aux contre-propositions de Boumendjel, elles ont été ou ignorées ou rejetées. A aucun moment, il n'y a eu une discussion véritable, un débat ouvert, une négociation.

Le gouvernement français aurait pu et dû définir avec netteté et même avec rigueur, ses positions sur le fond (au lieu de se contenter si souvent d'approximations et d'équivoques). Mais je ne comprends pas qu'il ait montré une telle raideur, une telle intransigeance sur de simples problèmes d'organisation de la négociation ultérieure.

— Comment expliquez-vous cela après le discours du 14 juin ?

PEUT-ETRE de Gaulle a-t-il raisonné ainsi : « Même si les Algériens ne répondent pas à l'invitation de venir à Paris, le discours n'aura pas été inutile ; certaines choses auront été dites, que l'opinion retiendra de toute façon. Mais si le F.L.N. vient à Paris, il faudra ne pas se laisser entraîner trop vite et, au besoin, freiner le mouvement pour ne pas trop fâcher les ultras et l'Armée. » Peu importe, dans ce cas, que les émissaires repartent déçus ; l'essentiel est qu'ils soient venus. L'idée de négociation reste acquise. Le jour où les Algériens reviendront à Paris, l'opinion sera mieux préparée. Ainsi, on aura progressé un peu.

— Peut-être, après tout, est-ce une bonne méthode...

JE ne le crois pas. D'abord, cette méthode exige beaucoup de temps, c'est-à-dire qu'elle coûte des vies humaines qui auraient pu être épargnées ; elle accroît encore les méfiances et rend finalement plus difficiles les solutions raisonnables de compromis.

Mais ce n'est pas tout. Au lieu de s'appuyer sur la force immense, irrésistible, que constitue la volonté de paix des Français et des Algériens, qui suffirait à faire céder les extrémistes, de Gaulle ruse avec les deux camps qui s'opposent en France et s'efforce de les anesthésier. Beaucoup de Français mettent cela à son actif et trouvent « malin » qu'il essaie de « rouler » tout le monde. Mais après cela, comment ferez-vous comprendre à nos compatriotes que, dans un pays moderne, évolué et démocratique, le débat doit se dérouler au grand jour, que le peuple doit être mis en face des solutions pour qu'il puisse lui-même choisir entre elles ?

— Pour justifier son attitude à l'égard des délégués algériens, le gouvernement français a invoqué des raisons de sécurité.

IL est vrai que son premier devoir est de garantir la sécurité de ses interlocuteurs. Nous ne pouvons pas courir le risque qu'un fanatique lance une bombe sur Ferhat Abbas. Mais les précautions nécessaires ne peuvent pas aller jusqu'à l'internement. Les négociateurs qui viendront au nom du F.L.N. sont des hommes politiques responsables et ils doivent pouvoir utiliser les moyens normaux de leur action.

Comment prétendre empêcher Ferhat Abbas de voir des journalistes en France pour expliquer son attitude ? Il peut parler à la presse à Genève, à Bruxelles ou à Tunis et l'opinion internationale connaîtra toujours les positions du F.L.N. Craint-on que l'opinion française n'en sache autant ? Craint-on qu'elle n'exerce sa pression dans le sens de la paix ?

— Une rencontre entre le général de Gaulle et Ferhat Abbas est-elle possible avant le cessez-le-feu ?

QU'ON le veuille ou non, les négociations déborderont le cadre militaire. M. Delouvrier l'a déclaré — presque au sortir de l'Elysée. Dès lors, les décisions seront prises, de part et d'autre, par les dirigeants politiques « au sommet ». Comment imaginer qu'ils ne se verront qu'une fois l'accord réalisé ou presque ?

La rencontre des deux chefs politiques est donc nécessaire et inévitable. C'est d'ailleurs ce que tout le monde avait compris après le discours du 14 juin.

— On a évoqué à ce sujet la poursuite des actions de terrorisme.

LE G.P.R.A. doit comprendre ce qu'il y a de fondé dans cette objection. S'il ordonnait que soient arrêtés tous les attentats dont la population civile subit les conséquences, la situation serait modifiée. Ce serait, en outre, l'occasion pour lui de faire la preuve de son autorité sur les combattants de l'intérieur. En contrepartie, le gouvernement français devrait annoncer qu'il suspendra l'exécution des condamnés à mort. Dans le climat nouveau ainsi créé, plus rien ne s'opposerait à la rencontre de Gaulle-Ferhat Abbas, symbole d'une négociation enfin entamée dans des conditions d'égale dignité pour tous.

— Avez-vous été surpris par la tournure qu'on prise les entretiens de Melun ?

J'ESPERAIS que le gouvernement français qui se savait soutenu par l'opinion, irait de l'avant plus audacieusement et ne provoquerait pas une crise sur des difficultés mineures. Il y a quelque chose d'attristant dans ce « chipotage » sur des questions de forme et de prestige, alors que les problèmes les plus difficiles restent à régler. J'y pensais, l'autre soir, à Royaumont, alors que nous discutions de l'avenir de l'Algérie.

— Quelles impressions retirez-vous de ce Colloque de Royaumont ?

IL était bon que des hommes appartenant à des tendances diverses, mais tous habitués à la rigueur juridique, examinent en commun ce que recouvrent exactement les concepts de « cessez-le-feu » et d'« autodétermination ». La motion finale, acceptée par tous les participants — magistrats libéraux, avocats, universitaires, syndicalistes, hommes politiques allant du M.R.P. et des « gaullistes de gauche » jusqu'au parti communiste — pose des principes de base très solides. Par exemple, ceux-ci : le cessez-le-feu ne peut pas ne pas s'accompagner de mesures militaires, politiques, administratives, garantissant qu'aucune des deux parties n'abusera de la situation nouvelle, déloyalement, contre l'autre ; après l'arrêt des hostilités et avant l'autodétermination proprement dite, l'administration devra être soumise à un contrôle impartial, donc mixte, etc.

Mais les juristes de Royaumont ont été assez réalistes pour reconnaître les difficultés que l'on rencontrera en fait. Aussi, ont-ils suggéré que l'exercice de l'autodétermination serait grandement facilité si, avant le vote, le gouvernement français et les autres parties réussissaient à se mettre d'accord sur une proposition commune pour l'avenir de l'Algérie. Malgré six ans de guerre, cela reste possible, si, de part et d'autre, on aborde la conversation avec bonne foi.

— La presse n'a pas fait grand écho à la motion de Royaumont.

C'EST vrai. Il y a un immense décalage entre nos débats, qui se voulaient constructifs, et les discussions qui se déroulaient simultanément à Melun.

Quand je vois la façon dont le gouvernement français a abordé les entretiens préliminaires, je pense au chemin qui reste à parcourir...

Pourtant, si l'on accepte le principe de l'autodétermination, il faut en tirer loyalement les conséquences logiques. C'est ce que nous avons essayé de faire à Royaumont. Sommes-nous allés trop vite ? On ne va jamais trop vite lorsqu'il s'agit d'ouvrir la porte à la paix.

— Pour le moment, que faut-il faire ?

IL faut rétablir le contact et l'initiative devrait être prise par de Gaulle lui-même. Tout le monde attend les discours qu'il va prononcer en Normandie. Il lui appartient de réparer l'erreur qui vient d'être commise. S'il s'élève au-dessus des mesquineries et des querelles de préséance — et malgré ce qu'a dit Ferhat Abbas sur la vanité des déclarations publiques — il peut ranimer les chances de la négociation, et créer le fait nouveau dont le G.P.R.A. a besoin pour reconsidérer son attitude et renvoyer ses délégués en France.

P. M. F.

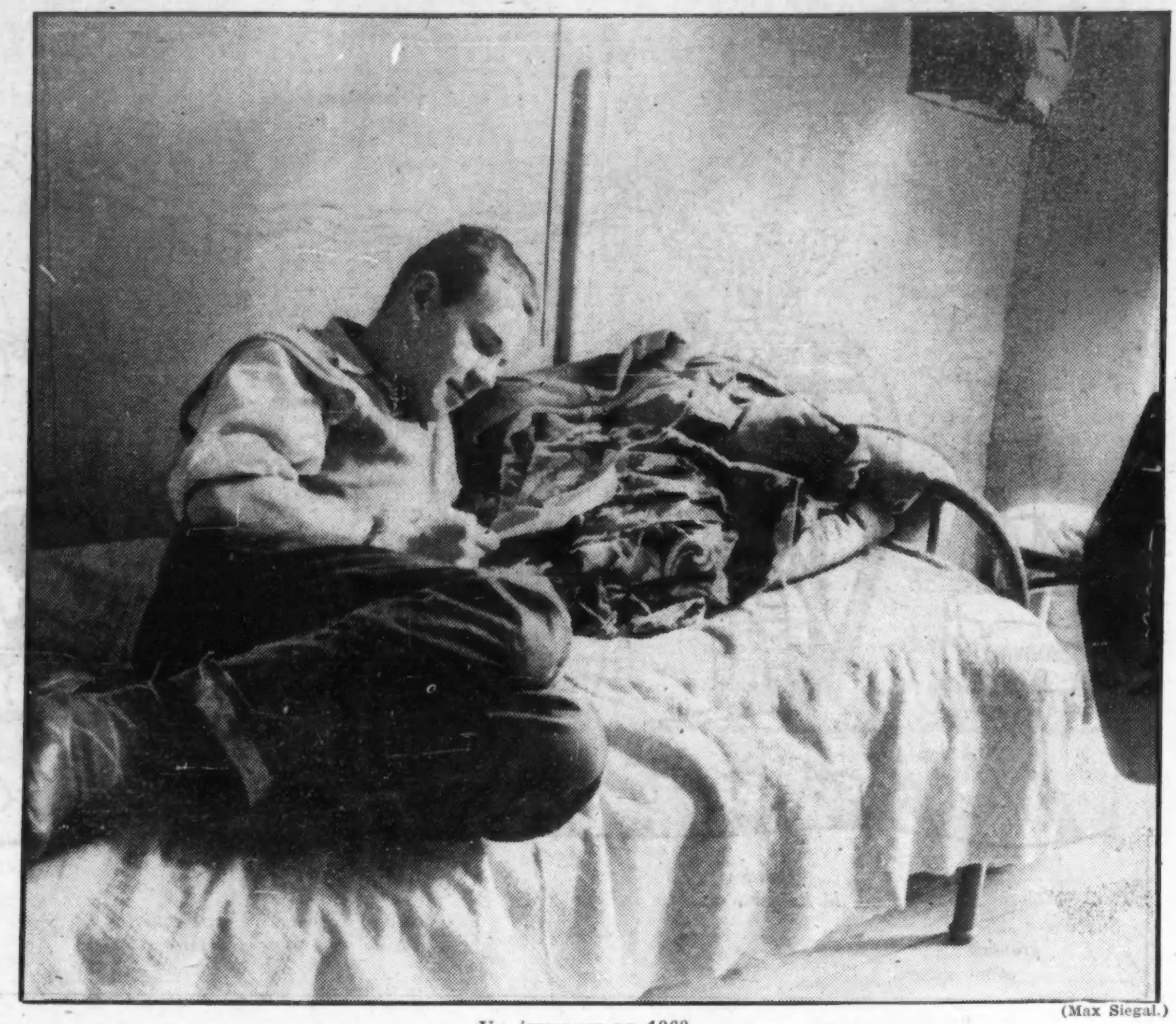
(Copyright « L'Express ».)

FORUM

Notre responsabilité

Le professeur André Mandouze nous a demandé d'exposer lui-même dans « L'Express » en quoi il n'est pas d'accord avec nous.

La réaction profonde et saine de la jeunesse française contre la guerre d'Algérie se produit de manières diverses. Alors un débat s'est ouvert : convient-il de tout admettre, de tout cautionner, de faire feu de tout bois — ou bien de guider le mouvement vers telle forme d'action et de mettre en garde contre telle autre ? Ici, nous avons pris clairement position. Certains hommes de gauche ne sont pas d'accord avec nous. Parmi eux, le professeur André Mandouze, de la Faculté de Strasbourg. Il jouit d'une autorité légitime dans la jeunesse « engagée » ; il a payé de sa personne, il mérite le respect. Il souhaite exprimer son sentiment dans « L'Express » : nous lui ouvrons volontiers nos colonnes.



(Max Siegal.)

UN ÉTUDIANT DE 1960.
« Honneur et Patrie ».

LE temps va venir où il sera bien porté d'aboyer à la paix, mais où seront accrus les risques et les responsabilités du combat pour la paix. Je veux profiter de l'occasion encore offerte par l'incertitude provisoire et dire toute ma reconnaissance à cette force qui, plus que toute autre en France, contribue aujourd'hui à sauver l'honneur et contribuera demain à rétablir la paix. Je veux parler de la jeunesse.

Geste aussi platonique que prétentieux ou démagogique, diront certains. Que m'importe. Ils pourraient même ajouter que, tout comme les jeunes que nous étions au moment du Service du Travail Obligatoire en Allemagne, les jeunes d'aujourd'hui sont plus directement « concernés » par la guerre d'Algérie que tous les autres Français. C'est effectivement pour eux, à divers titres, une question de vie ou de mort, de vie ou de mort physique ou spirituelle, de vies ou de morts physiques et spirituelles. Est-ce une raison suffisante pour leur contester le droit de réagir plus vigoureusement que leurs aînés ?

Un « non » catégorique

Ce qui est sûr, c'est que je n'aurais pas songé à reprendre la plume si, par le temps qui court, ce geste de simple justice à rendre à la jeunesse était tout compte fait aussi banal, aussi anodin qu'il y paraît. En effet, tandis qu'un nombre croissant de jeunes gens particulièrement conscients et particulièrement courageux ont opposé à la guerre les « non » les plus divers, mais les plus « catégoriques », on a pu voir simultanément se multiplier des déclarations aussi solennelles que prudentes, souscrites par la plupart de ceux-là mêmes qui, à tort ou à raison, jouent depuis des années auprès de la jeunesse le rôle de directeurs de conscience.

Comment diable est-il possible que des hommes, qui ne sont plus en âge d'aller se battre, mais qui se sentent le devoir d'énumérer à longueur de semaines les atrocités et les injustices fort réelles de cette guerre, osent aujourd'hui reprocher aux jeunes de les avoir mal compris au point d'essayer de traduire leurs écrits en actes, et d'avoir abusé de leur caution au point de se refuser à cette guerre maudite ?

Voilà bien la pire inconséquence qui, outre l'inévitable accusation de trahison inhérente à tous les procès d'intention, risque de mériter aux clercs de la gauche la pire des condamnations : celle de n'être que des intellectuels, sinon inconscients, du moins irresponsables.

Parlons net. Depuis six ans que la guerre dure, nous avons toujours dit qu'en dépit de leurs mains apparemment blanches, tous les hommes politiques qui se sont succédé au pouvoir ou au parlement ont été et sont infiniment plus « responsables » que les plus cruels des prétoriens chargés par eux de faire, au péril de leur vie, la politique de ceux, qui, à Paris, ne risquent rien. Quitte à scandaliser, j'affirmerai que j'ai toujours préféré Massu à Mollet.

Une preuve de confiance

Or, vu le manichéisme qu'implique toute guerre, vu l'impossibilité de s'en tenir à un « oui-mais » ou à un « non-mais » et vu la nécessité de conclure finalement par un « oui-oui » ou par un « non-non », la même logique que précédemment me semble devoir laisser une responsabilité entière à ceux dont les écrits sont autant d'actes, réels ou virtuels.

Ce n'est certes pas moi qui ferais quoi que ce soit pour minimiser les responsabilités de l'intellectuel, particulièrement celles du professeur et du journaliste. Notre honneur à nous autres est précisément de revendiquer d'être responsables, même s'il arrive (et cela ne peut manquer d'arriver) que nos jeunes disciples nous fassent dire ce que nous n'avons pas dit et agissent en conséquence. Nos écrits nous échappent et nous dépassent. L'extrapolation est un droit pour ceux qui nous lisent, le passage à la limite une preuve qu'ils nous font confiance.

Aussi bien, dans le cas où n'est pas possible la seule « explication » qui ne puisse être « utilisée » par l'adversaire, l'explication d'homme à homme, il est évident que notre devoir ultime est bien, quoi qu'il puisse en coûter à nos susceptibilités d'intellectuels ou à nos intérêts d'hommes, de reconnaître pour fils ceux qui, à tort ou à raison, se réclament de nous.

Je précise. Où qu'ils se situent, aux horizons de la violence et de la non-violence, de l'insoumission, de la désertion, voire de la participation à tels réseaux Jeanson ou Janson (de Sailly), il n'est pas en mon pouvoir de ne pas me sentir compromis par eux tous et avec eux tous — et peut-être dans des actions objectivement contradictoires — tout simplement parce qu'à un moment ou à un autre (comme Maschino me le prouve par son « Refus ») un mot, un geste ou une attitude de ma part a pu, sans qu'ils aient eu besoin de me « questionner », leur paraître les « justifier ».

Je n'ai cure des arguments que je puis ainsi donner à mes ennemis contre moi, mais surtout j'éprouve quelque serrement de cœur à devoir rappeler ces évidences à certains de mes amis.

Je pense cependant qu'il faut le faire d'autant plus que la partie est loin d'être jouée, même si les perspectives de négociation poussent à clouer de Gaulle au même pilori que la gauche.

La preuve : au moment même où les espoirs de deux peuples sont suspendus à l'issue de la rencontre entre plénipotentiaires français et algériens, alors qu'un de ces derniers, Ben Yahia, est connu de nombre d'étudiants comme étant l'ancien président de la section algéroise de l'U.G.E.M.A. voici qu'un ministre, précisément celui de l'Education nationale, sanctionne l'U.N.E.F. pour avoir devancé de quinze jours l'action gouvernementale et pour avoir pris contact avec... un des successeurs étudiants de Ben Yahia !

Sur les drapeaux

Comment se fait-il que le sens le plus élémentaire de la pure logique et le sens politique de la cohésion gouvernementale n'aient pas incité tout au contraire M. Joxe à féliciter publiquement l'U.N.E.F. pour son geste pacifique et fraternel ?

Autre inconséquence : M. Joxe reproche précisément à l'U.N.E.F. d'être sortie de ce domaine essentiellement corporatif qui suscitait naguère le mépris du général de Gaulle à l'égard de ces mêmes étudiants. Le général n'a-t-il pas dit un jour : *« Voyez-vous, avant la guerre, les étudiants, les ouvriers vibraient, remuaient, ils étaient réceptifs !... Aujourd'hui, je vous mets au défi de faire bouger les étudiants, sinon pour les revendications touchant les restaurants universitaires. Je vous mets au défi de faire bouger les jeunes ouvriers, sinon pour les questions de salaire ! »* (1)

Les étudiants de l'U.N.E.F. et, d'une façon générale, les jeunes représentés au sein du G.E.R.O.J.E.P., organisme groupant la bagatelle de cinquante-trois mouvements, viennent justement de relever le défi.

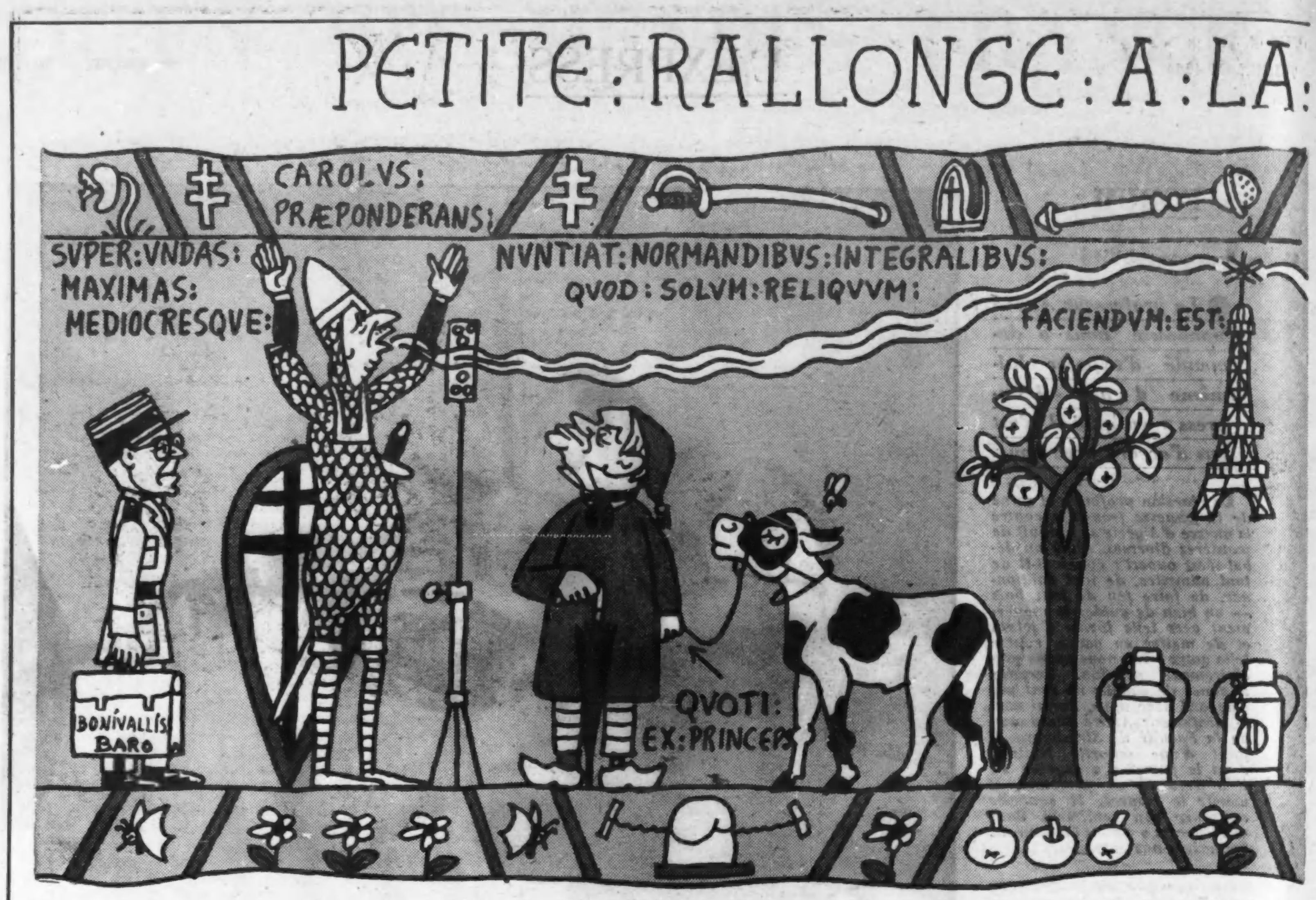
« Honneur et Patrie. » Je pense à la formule qui se lit sur nos drapeaux. Pour qu'elle ait un sens, particulièrement aux yeux des jeunes en âge de combattre, il convient d'abord d'admettre que l'adversaire puisse avoir lui aussi un honneur et une patrie. C'est précisément ce que revendiquent les Algériens. Ce sont ces mêmes valeurs que cette abominable guerre est en train de faire perdre à la France. Ce sont celles enfin que, grâce à l'action de sa jeunesse, la France retrouvera si elle reconnaît l'Algérie et avec l'Algérie — juste et fraternelle — fait la paix.

ANDRE MANDOUZE.

[*Le professeur Mandouze me laisse peu de place, je lui répondrai d'un mot. Il dit, pour l'essentiel : si nos paroles, nos écrits sont mal compris par certains jeunes, tant pis ! il faut les suivre là où ils vont, c'est eux qui ont raison. Je réponds : non. Si l'on est mal interprété, il faut préciser plus clairement encore. Si l'on approuve, il faut le dire ; si l'on désapprouve, il faut le dire sans équivoque. « Je suis leur chef, donc je les suis » est une attitude qui est, parfois, courageuse; mais qui est un acte de démission ou un signe de vieillissement. Les jeunes de vingt ans — j'ai vécu avec eux dans l'Armée d'Algérie — attendent autre chose de nous. —* J.-J. S.-S.]

(1) « Secrets d'Etat », p. 225.

Cinéma ! 8 ou 9,5 mm
Grenier
présente la RIOPHOT PATHE camera 9,5 mm. à cellule derrière l'objectif.
Demandez l'extraordinaire
GUIDE CATALOGUE
gratuit de
Grenier
27, rue du Cherche-Midi
PARIS (VIe)
BAB. 36-90



Sur ondes grandes et moyennes, Charles le Prépondérant annonce aux Normands à part entièr. qu'il ne reste plus qu'à faire le reste...

CORRESPONDANCES EXPRESS

MELUN : CE QUE PENSAIT DE GAULLE

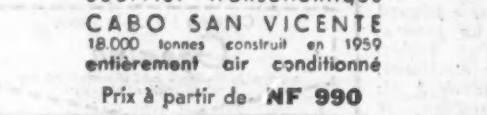
● Plusieurs membres de l'entourage du chef de l'Etat et du Premier ministre donnent de l'état d'esprit du général de Gaulle durant la période précédant la négociation de Melun, et pendant cette négociation, l'analyse suivante :

2 semaines de vraies vacances

loin de l'agitation des villes, loin des plages bruyantes, des trains bondés, des routes encombrées, offrez-vous la détente de la merveilleuse

CROISIÈRE DES ILES ATLANTIQUES
23 Juillet • 6 Aout 1960

MARSEILLE • BARCELONE • MALAGA PONTA DELGADA (Açores) • FUNCHAL (Madère) • SANTA CRUZ DE TENERIFFE (Canaries) • CASABLANCA • PALMA DE MAJORQUE • BARCELONE • MARSEILLE



courrier transatlantique
CABO SAN VICENTE
18.000 tonnes construit en 1959
entièrement air conditionné

Prix à partir de NF 990

Ybarra NAVIGATION
DEPARTEMENT CROISIERES

Renseignements et Réservations toutes agences de voyages agréées et aux agents généraux de la Compagnie LUCIEN RODRIGUES-ELY S. A.
MARSEILLE : 5, rue Beauvau • Tél. : 20.81.40
PARIS : 22, rue Bergère • Tél. : PRO. 76-95 (+)

Le général de Gaulle estimait avoir toutes les cartes en main. Il jugeait que la situation internationale lui était la plus favorable possible :

— Il disposait de l'appui complet des pays occidentaux pour régler le problème algérien.

— L'Union Soviétique elle-même semblait favorable à un arrangement direct antre Paris et le F.L.N. : c'est ce que M. Krouchtchev aurait dit aux ministres algériens retour de Pékin, et c'est ce que M. Vinogradov a dit à M. Bourguiba junior, ambassadeur de Tunisie à Paris.

— Les Algériens étaient conscients des risques qu'aurait comportés une acceptation des offres d'aide chinoises sur le plan international.

— Cette aide semblait difficile à mettre en œuvre, la Tunisie, en particulier, étant hostile à l'utilisation de son territoire pour le passage d'un armement chinois.

— Le Maroc et la Tunisie, inquiets des influences « chinoises » sur le F.L.N., étaient disposés à intervenir pour que les Algériens acceptent la première occasion sérieuse de négocier avec Paris.

Le général de Gaulle jugeait aussi que la situation militaire était devenue aussi bonne qu'elle pourrait jamais l'être : les grands maquis de l'A.L.N. ont été partiellement dispersés et leur reconstitution exigerait un effort d'armement important de la part du G.P.R.A.

La conjoncture politique et militaire étant devenue favorable, le moment était venu de faire le pas en avant justifiant une acceptation des offres françaises par le F.L.N. C'est ce qui a été fait le 14 juin.

Le G.P.R.A. ayant accepté immédiatement et annoncé l'envoi de Ferhat Abbas à Paris, le général de Gaulle a jugé que la partie était gagnée : pour lui, les Algériens acceptaient d'entrer dans la voie offerte depuis le 16 septembre.

Le rôle des émissaires envoyés à Melun semblait secondaire ; leurs exigences n'avaient pas, pour l'Elysée, une importance telle que toute la position du G.P.R.A. pût être renversée.

Le général de Gaulle ne voyait aucune raison de se montrer particulièrement conciliant. Il tint compte des remarques qui lui furent adressées par le cabinet du Premier ministre et par l'état-major général de la Défense. M. Debré et le général Ely transmirent ces remarques : elles portaient sur les limites à ne pas dépasser afin que l'Armée puisse se sentir victorieuse et que l'Etat français ne traite pas d'égal à égal avec des rebelles.

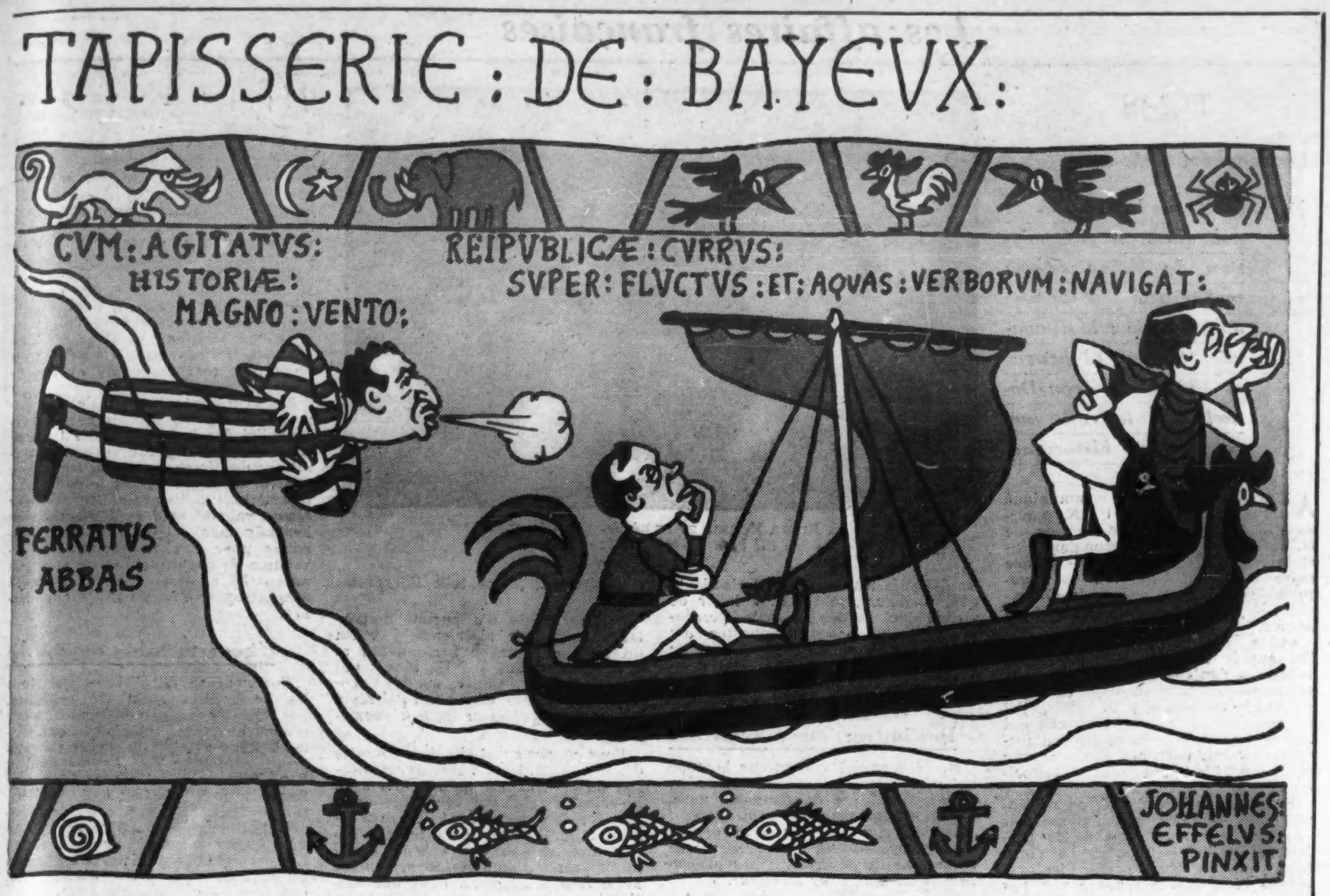
La plupart des hauts fonctionnaires qui approchèrent le général de Gaulle la semaine dernière — M. Delouvrier par exemple — ont été frappés par sa position intransigeante. Elle s'explique en grande partie, selon eux, par la position optimiste du chef de l'Etat et sa conviction de n'avoir pas à faire de concession importante.

GUY RIBEAUD A-T-IL REJOINT JOSEPH ORTIZ ?

● L'un des artisans du 13 Mai, M. Guy Ribeaud, est impliqué dans une affaire de détention d'armes.

L'origine de cette affaire est en elle-même curieuse. Dans les milieux de la police, on juge que

EXCLUSIVITÉS MASCULINES
françaises, anglaises, italiennes
sur mesure ou prêt à porter
HARLEY
alpaga - dacron
tergal - airway
depuis 259 NF
PARKING ASSURÉ
8 BD DE LA MADELEINE, PARIS



...tandis que, ballotté par le grand vent de l'histoire, le char de l'Etat navigue sur des flots de paroles vagues

la découverte d'un stock d'armes et de tracts dans une 2 CV, sur laquelle l'attention a été attirée par l'ivresse d'un compagnon de Guy Ribeaud, est « étrange ».

Guy Ribeaud a été jugé comme l'un des organisateurs les plus intelligents de l'activisme, tant à Alger qu'en métropole. Sa villa de la banlieue algéroise fut le principal quartier général de la fraction « gaulliste » des auteurs du 13 Mai. Ses relations étroites avec Me Biaggi lui permirent de jouer un rôle capital dans la liaison entre les principaux groupes d'activistes qui se disputèrent le pouvoir à Alger après la nuit du 13 mai.

Il fut d'autant plus libre de jouer ce rôle qu'il appartenait au cabinet de M. Chaban-Delmas, alors ministre de la Défense nationale. Mais aujourd'hui tout lien est rompu entre son ancien patron et lui-même. M. Chaban-Delmas est même intervenu pour que Guy Ribeaud ne soit pas reçu dans les cabinets ministériels.

Au cours de l'offensive parlementaire des partisans de l'Algérie française en octobre dernier, puis pendant les événements de janvier, Guy Ribeaud servit d'agent de liaison entre Paris et Alger.

Dans les dernières semaines, Guy Ribeaud a pris part à des réunions d'anciens membres du Front national français, l'organisation de Joseph Ortiz. Ses activités inquiétaient d'autant plus les services de police qu'elles s'étendaient en métropole par l'intermédiaire de groupes d'activistes recrutés dans les organisations d'anciens parachutistes, surtout nombreuses dans les départements du Sud-Ouest.

LE CONSEIL CONSTITUTIONNEL APRES LE DEPART DE M. AURIOL

● La publication de la lettre dans laquelle M. Vincent Auriol annonce sa décision de ne plus siéger au Conseil constitutionnel a causé une vive émotion parmi les autres membres du Conseil.

M. Vincent Auriol estime, en fait :

— qu'il a été porté atteinte à la laïcité de l'Etat, disposition constitutionnelle ;

— que l'article 29 sur la convocation du Parlement a été violé ;

— que tout le chapitre de la Constitution concernant la Communauté a été rendu caduc par les accords entre les Etats africains et la République française et qu'il faut donc réviser entièrement ce chapitre, sous peine de consentir à une violation permanente de la Constitution.

Voici quelles sont les positions des autres membres du Conseil constitutionnel sur ces problèmes :

1) M. Gilbert Jules, ancien ministre radical de l'Intérieur, et M. Maurice Patin, président de la Commission de Sauvegarde, paraissent les plus réticents à l'égard des positions gouvernementales. M. Le Coq de Kerlant (nommé par le président du Sénat, M. Monnerville) passe pour être dans le même état d'esprit.

2) M. Léon Noël, président du Conseil constitutionnel ; M. Pompidou ; M. René Cassin, vice-président du Conseil d'Etat jusqu'en juin dernier ; M. Chatenay, ancien maire d'Angers ; M. Pasteur-Vallery-Radot, sont des gaullistes de la première heure, anciens du R.P.F. ou collaborateurs directs du général de Gaulle, et entièrement favorables au gouvernement.

Les positions du Président Coty et de M. Jean Richard-Pélissier (nommé par M. Chaban-Delmas) sur les problèmes soulevés par M. Vincent Auriol sont moins certaines.

DES ETUDIANTS D'ALGER SOLIDAIRES DE L'U.N.E.F.

● Au cours de son assemblée générale de clôture, le Comité étudiant d'action laïque et démocratique d'Alger s'est déclaré « entièrement solidaire » de toutes les initiatives de l'U.N.E.F., et notamment « celles concernant la recherche d'une action commune avec les syndicats et la reprise de relations avec l'U.G.E.M.A. ».

Le Comité justifie cette solidarité par les « prises de position courageuses » de l'U.N.E.F., qui ont marqué « sa ferme intention de préparer la paix et d'œuvrer à l'instauration d'une authentique fraternité en Algérie ».

Le Comité proteste également contre l'organisation d'une opposition au sein de l'U.N.E.F. et contre la décision du gouvernement de suspendre la subvention de l'U.N.E.F.

Il rappelle que l'A.G.E. d'Alger continue d'être subventionnée, bien qu'elle ait pris depuis quatre ans des positions « exclusivement politiques » et joué un rôle actif au moment des événements de janvier.

Le Comité se déclare prêt à participer à un « vaste front commun en Algérie » et salue la mémoire de Maurice Audin, en demandant que « toute la lumière soit faite sur cette affaire ».

SERGE HUTIN
LES FRANCS-MAÇONS
initiation - rites - doctrine - obédiences
Coll. Microcosme
100 images - 192 pages - 4,50 n.f.
« Le temps qui court »
SEUIL

JEAN DAVID
LA GAUCHE COUPABLE
1 vol. : 4,50 nf.
SEUIL

TUNIS

Le secret de Melun

● *A quel moment, et pourquoi, la négociation de Melun a-t-elle mal tourné ? A un moment précis : le dimanche 26 entre 11 heures et 13 heures. Jean Daniel lève le voile sur cette séance historique.*

(A.D.P.)

M. ROGER MORRIS ET LE GÉNÉRAL DE GASTYNES.
« On dit bien : Bretagne bretonnante ! »

A l'origine du dernier communiqué du gouvernement du F.L.N., ajournant le voyage de la délégation de M. Ferhat Abbas et interrompant ainsi la négociation, il y a une séance entre toutes décisive des conversations de Melun : la séance du dimanche 26 juin entre 11 heures et 13 heures.

Grâce, principalement, à ce que j'ai appris à Paris — entre deux voyages à Tunis — auprès des milieux gouvernementaux français et en poursuivant mon enquête à Tunis, j'ai pu reconstituer les conversations qui ont eu lieu ce jour-là et être en mesure d'en informer nos lecteurs avec précision. C'est une séance historique.

En cette matinée du 26, on se réunit donc — pour la deuxième fois — dans le grand salon de la préfecture de Seine-et-Marne. La courtoisie est de chaque côté irréprochable bien que l'on ne se soit pas serré la main. La veille, M. Morris, en souhaitant la bienvenue à ses visiteurs, leur avait bien tendu la main ; mais le général de Gastynes était ostensiblement resté à l'écart. Voyant cela, M. Morris et les émissaires du F.L.N. s'entendent tacitement pour se saluer de là tête sans d'ailleurs que l'affabilité des uns ou des autres en soit en rien affectée.

Du côté algérien il y a deux représentants : MM. Boumendjel et Ben Yahia. Du côté français, outre M. Morris et le général de Gastynes, il y a le colonel Mathon qui restera presque tout le temps silencieux et dont il apparaît qu'on a surestimé le rôle. En fait, il semble bien que le gouvernement français ait cru que M. Hakiki, secrétaire des émissaires algériens, assisterait aux conversations et l'on a voulu opposer trois Français à trois Algériens.

Midi

Il est midi. Pendant une heure, les représentants du gouvernement français ont essayé, vainement jusque-là, de limiter le cadre des futures discussions des deux délégations, en se référant à la déclaration du 14 juin. Les émissaires algériens évitent cette discussion, déclarent que leur mission n'est que technique, que l'interprétation des propos du général de Gaulle sera l'affaire des délégations. Mais à propos de toutes les questions abordées, les Français entendront revenir à la charge. Il s'agit pour eux de ne laisser aucune illusion, ils le soulignent : l'invitation à Paris a été faite pour ne discuter que du cessez-le-feu.

Fait paradoxal : ce sont les Algériens qui refusent qu'il soit question d'une telle définition même pour s'y opposer. Ils entendent, eux, laisser cela dans le vague. On disait qu'ils étaient venus pour vérifier que l'on parlerait d'autre chose que du cessez-le-feu. Ils évitent au contraire le sujet et cette tactique surprend les représentants français. La mission de MM. Boumendjel et Ben Yahia est de savoir ce que la France a prévu pour héberger, recevoir M. Abbas et ses adjoints, quelle liberté sera laissée aux délégués, quand M. Abbas sera reçu par le général de Gaulle, etc.

M. Boumendjel s'inquiète de la composition de la délégation française en précisant que son indiscrétion se justifie par l'acceptation de la réciprocité : il est prêt à renseigner les Français sur la composition de la délégation algérienne. On lui répond que la composition de la délégation française n'est pas arrêtée mais que, du fait que le F.L.N. a fait connaître l'intention de M. Abbas de venir à Paris, c'est une personnalité « de rang ministériel » qui conduira les délégués français. M. Morris ajoute que, d'ailleurs, le F.L.N. a loisir de mettre dans sa délégation les personnes qu'il lui paraîtra opportun d'y mettre, à l'exception toutefois « *de celles que nous* (les Français) *détenons* ». Il s'agit de Ben Bella et de ses compagnons.

Des instructions minutieuses

M. Boumendjel a alors une boutade qui détend un instant une discussion serrée. Il dit : « *Evidemment, nous, nous ne détenons pas de ministres ! J'imagine combien cela serait gênant pour vous... Au fait, nous ne détenons même pas de généraux : nos prisonniers sont d'un rang inférieur.* »

M. Boumendjel demande alors :

— *Ben Bella sera-t-il libéré ?*

— Non.

— *Sera-t-il amené dans la région parisienne ?*

— Non.

— *Les délégués pourront-ils aller le voir ?*

— Non.

— *Pourront-ils lui téléphoner ?*

— Non.

— *Pourront-ils prendre contact avec les avocats de Ben Bella ?*

— Non.

— *Ben Bella étant aux arrêts de forteresse et pouvant fixer lui-même la liste de ses visiteurs, pourra-t-il demander à voir un délégué ?*

Le général de Gastynes sourit et M. Morris répond avec regret : « *Evidemment non !* »

La veille, samedi, les positions du représentant français n'étaient pas aussi précises. Aujourd'hui, les instructions sont minutieuses et l'on s'y réfère constamment. Encore une fois, les représentants français précisent la limite des pourparlers : il n'est pas besoin de tant de choses pour discuter d'un cessez-le-feu. Là, les Algériens réagissent. Puisqu'ils y sont contraints, ils veulent dire que M. Ferhat Abbas a annoncé qu'il venait à Paris rencontrer le général de Gaulle parce que ce dernier avait parlé d'une confrontation sur « *la fin honorable des combats* ». Cela est davantage que le cessez-le-feu.

Le général de Gastynes n'est pas de cet avis. M. Boumendjel lui demande :

« *Avez-vous le texte de la déclaration du 14 juin ?* » Le général le détient. M. Boumendjel lui demande de lire la phrase en question : *la fin honorable des combats, le sort des combattants et la destination des armes.*

« Le schéma établi »

M. Boumendjel demande encore :

— *Quel signe de ponctuation avez-vous après « la fin honorable des combats » ?*

Réponse : *une virgule.*

Commentaire de M. Boumendjel : *si la fin honorable des combats se définissait par le sort des combattants et la destination des armes, il y aurait deux points et non une virgule. Avec la virgule, cela signifie qu'il y a dans cette phrase autre chose. D'ailleurs, d'autres expressions nouvelles prouvent qu'on n'est plus en présence de la déclaration du 16 septembre : « Algérie algérienne » et aussi l'allusion au fait que depuis « cent trente années » le problème alfgérien n'est pas résolu et que c'est pour le « régler définitivement » qu'on invite le F.L.N. à Paris.*

Le général de Gastynes, s'oppose complètement à une telle interprétation :

— La virgule n'a aucune importance. « Algérie algérienne » ? On dit bien « Bretagne bretonnante ». « Cent trente ans » ? Eh bien ! oui il y a cent trente années que les Européens et les Musulmans n'ont pas réglé entre eux le problème de leur coexistence !

Pour couper court, d'ailleurs, à cette discussion, M. Morris sort de son dossier un petit exposé qu'il va lire avec la voix de celui qui veut faire comprendre que telles sont les instructions et qu'il s'agit de s'y tenir. L'exposé précise que « *le schéma établi le 14 juin remonte au 16 septembre 1959. Il y avait alors, déjà, une distinction très nette entre le cessez-le-feu et la période d'apaisement qui permettrait l'exercice du droit à l'autodétermination. Si les mêmes termes n'ont pas été employés, c'est pour que l'on ne puisse pas dire qu'il s'agit du même discours.* »

La séance du 27

Les Algériens commencent alors à comprendre qu'on veut les charger d'un véritable « avertissement » à l'usage du G.P.R.A. Si ce dernier accepte de venir à Paris, ses délégués savent à quoi s'en tenir. Les Français m'ont dit qu'à partir de ce moment-là, ils avaient cru apercevoir un changement dans le comportement de MM. Boumendjel et Ben Yahia. Ce n'est pas impossible. Je crois que les télégrammes à Tunis le dimanche après-midi ont accusé une complète différence de ton par rapport à ceux de la veille.

Les Algériens ont néanmoins voulu continuer leur mission comme si de rien n'était. Cependant, à la seconde séance de travail du lundi 27 juin, M. Boumendjel posa une question (test, à ses yeux). Il demanda si les deux délégations pouvaient en plein accord remettre en question les conditions du séjour en France de M. Abbas et de ses amis. Question de principe pour savoir s'il s'agissait de propositions pouvant faire l'objet de contre-propositions ou d'une mise en demeure. La réponse a été nette : *les conditions sont à prendre ou à laisser.*

Les représentants français, qui paraissent avoir été séduits par la personnalité des émissaires du F.L.N., se sont rendu compte après les conversations du dimanche 26 que les choses allaient assez mal. Dans le cadre des instructions qu'ils avaient reçues, leur bonne volonté était évidente mais se heurtait manifestement à des difficultés pour eux imprévues. La révélation de ces difficultés ne peut pas ne pas les avoir conduits à faire des rapports pessimistes à M. Michel Debré.

L'imperturbable optimisme

Comment se fait-il alors que tous les journalistes aient été sollicités, par l'Elysée et par Matignon, pour répandre un imperturbable optimisme ? Dans leur prison dorée du château de Melun, MM. Boumendjel et Ben Yahia lisaient dans la presse française des analyses qui leur paraissaient habilement orientées. Essayait-on de faire comprendre à l'opinion française que si le gouvernement français était optimiste, c'est parce qu'il avait conscience d'avoir fait des propositions éminemment acceptables et que, par suite, une rupture éventuelle ne pourrait être imputable qu'au F.L.N. ?

A Tunis, on en eut l'impression au point qu'exaspérés par l'euphorie parisienne, les porte-parole du G.P.R.A. se mirent à réagir violemment. Le secret des conversations servait donc d'instrument de manœuvre aux Français ? Le F.L.N. se jugeait alors en droit de reprendre une liberté de contre-attaque.

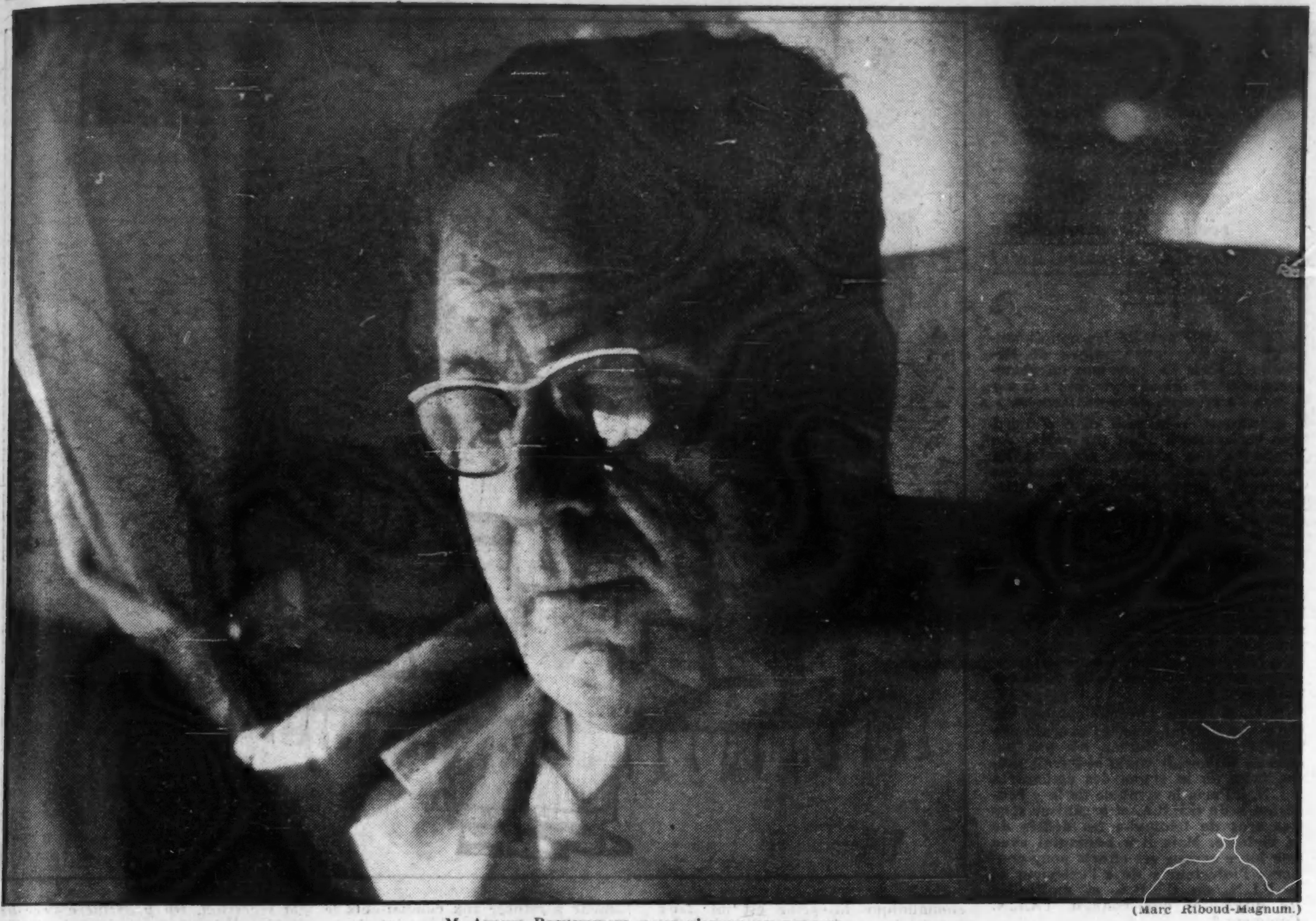
Parmi les rumeurs qui ont circulé à Tunis, le rapport des représentants français et algériens entre eux fut injustement mis en cause : en fait, ces quatre personnalités qui sont peut-être appelées à se revoir se sont, même dans le désaccord, complètement estimées les unes les autres.

Il reste que les Algériens sont reve-

(Marc Riboud-Magnum.)

JEAN DANIEL AVEC M. BEN YAHIA, A TUNIS.
« Il s'y est mal pris. »

Les Cahiers de la République
Président du comité de direction : Pierre MENDES FRANCE
JUILLET-AOUT 1960 — N° 26
AU SOMMAIRE :
- Où vont les étudiants ? par Jacques FREYSSINET
- La Politique étrangère américaine :
S. HOFFMANN (L'apprentissage difficile).
R. WOLFF (les Libéraux et Cuba).
- La suite de l'étude : L'AGRICULTURE, CETTE INCONNUE...
- Le Tableau économique de W. LEONTIEF, par M. MARANTZ.
Ephémerides - Chroniques : R. BARRILLON, G. LAVAU, J. DEROGY.
Etc.
CE NUMERO : 3 NF 50 — Abonnement d'un an : 18 NF
C.C.P. PARIS 13.693-09 PARIS - LES CAHIERS DE LA REPUBLIQUE, 8, rue Henner - PARIS (IXe)



(Marc Riboud-Magnum.)

M. AHMED BOUMENDJEL DANS L'AVION DU RETOUR.
« Quel signe de ponctuation avez-vous là ? »

nus à Tunis avec la certitude que la situation était loin d'être « mûre ». J'ai vu plusieurs ministres du gouvernement du F.L.N. et qui m'ont parlé — à titre personnel — dès après la publication du communiqué algérien. A titre personnel, parce que (et cela est significatif) le G.P.R.A. se refuse à souligner par un commentaire officiel tel aspect plutôt que tel autre d'un texte savamment équilibré : M. Abbas ne viendra pas à Paris *mais* l'acceptation de principe de l'invitation du 14 juin est maintenue. Le refus de négocier du gouvernement français est bien dénoncé *mais* les émissaires sont prêts à revenir à Melun.

Des propos politiques

Le général de Gaulle n'est pas une seule fois nommé: on veut sauvegarder la chance de la rencontre. Bref, la volonté de ne pas rompre est aussi évidente que la déception après la première rencontre entre Français et F.L.N. à Melun. Les Algériens sont curieusement — et, à mon avis, pour leur plus grand bien — marqués par l'accusation d'intransigeance qu'ils ont subie pendant de longs mois. Ils paraissent décidés à ne plus mériter ce reproche. Jamais, leurs propos et leurs communiqués n'ont été aussi prudents, aussi modérés, bref, aussi *politiques*. De près, ici, cela donne une impression de sérénité et de force. A Tunis, tout ce qui se dit et se publie dans les milieux officiels d'Alger sur la débandade du F.L.N. paraît dérisoire.

A l'un des ministres, j'ai demandé les conclusions qu'il tirait de la mission de MM. Boumendjel et Ben Yahia. Il m'a dit :

« Evidemment, nous nous attendions à bien autre chose. Par exemple les Français nous disent que le général de Gaulle ne peut pas recevoir M. Ferhat Abbas tant que nous tirons sur des Français. C'est difficile d'accepter des arguments pareils. Parce qu'enfin et nous, croyez-vous que cela nous réjouisse de voir le général de Gaulle tandis que la répression, le massacre et la torture s'abattent sur notre peuple ? Et puis, surtout, cela ne nous paraît pas sincère. Depuis le 14 septembre 1959, des émissaires officieux ou non, autorisés ou non, nous ont amenés à renoncer à notre exigence essentielle de rencontrer les Français en terrain neutre parce que, nous disait-on, le général de Gaulle n'a confiance en personne, il ne veut charger personne du message qu'il veut nous faire tenir, il veut s'adresser directement à nous, sans aucun intermédiaire, sans passer par aucun de ses collaborateurs les plus intimes. Nous avons entendu cela de tous côtés et parfois de la bouche des plus hautes personnalités étrangères. Et puis, nos émissaires arrivent à Paris et on fait semblant de croire que c'est pour préparer le voyage d'une délégation qui cessera le feu sans condition !

Et pourtant, je tiens à vous le dire, nous avons encore de l'espoir. Franchement, pour ce qui me concerne en tout cas, ma religion n'est pas faite sur ce qui vient de se passer. On me dit que le général de Gaulle a été surpris de notre acceptation et qu'il a pu l'interpréter, à l'aide des commentaires des généraux d'Alger, comme une faiblesse de notre part. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me semble impossible. Je n'imagine pas vraiment que le général de Gaulle puisse espérer de notre part une capitulation quelconque. Même à supposer un instant qu'il se fasse des illusions sur notre potentiel militaire et qu'il finisse par croire tout ce qu'on lui raconte sur nos « revers », il n'est pas possible qu'il ignore ce que c'est qu'un maquis, combien il est facile de le faire renaître là où on croit qu'il a disparu. Il n'est pas possible non plus qu'il sous-estime des atouts diplomatiques tels que nous ne pouvions même pas rêver d'en avoir le 1er novembre 1954, lorsque nous avons commencé l'insurrection.

Quelques progrès

Quand je réfléchis, je me dis aussi que le général de Gaulle, qui a finalement accordé l'indépendance à tous les Etats de l'Afrique Française, ne peut pas croire que cela va s'arrêter aux frontières de l'Algérie. Alors, je ne sais pas très bien. Est-il vrai qu'il y a une très forte pression de l'Armée ? Que l'entretien avec le maréchal Juin l'a beaucoup ébranlé ? Qu'il veut gagner du temps ? Tout cela ne me regarde pas, et vous devez savoir cela mieux que nous ! Il se peut aussi qu'il veuille jouer une immense partie de poker. Mais là, je crois qu'il s'y est mal pris. Le monde entier a applaudi et à son invitation et à notre acceptation. Où est l'intransigeance ? Le monde entier va bien s'apercevoir qu'elle n'est pas de notre côté ! Alors ? Eh bien, je ne comprends pas. Sauf évidemment que pour nous, il s'agit d'augmenter et l'effort de guerre et le combat diplomatique et de resserrer toutes nos alliances. Vous comprenez bien ce que je veux dire : quand je dis toutes nos alliances, je veux bien dire toutes. *Mais en même temps, nous n'avons pas voulu fermer la porte et la meilleure preuve c'est que Ferhat Abbas n'ira pas à Paris. S'il y était allé dans le contexte actuel, ç'aurait été inévitablement pour rompre et alors l'entrevue de Gaulle-Abbas aurait été très difficile. Aujourd'hui, nous gardons à cette entrevue toutes ses chances. »*

Les autres représentants du F.L.N. que j'ai rencontrés ne regrettent pas que M. Boumendjel soit allé à Paris. *« Après tout,* m'a dit l'un d'entre eux, *il y a quelques progrès. M. Boumendjel n'a pas été arrêté comme Ben Bella... De plus, les Français nous connaissent mieux ; ils s'habituent à l'idée que nous sommes des négociateurs. Le voyage de Boumendjel a contribué à démystifier l'opinion publique française qui d'ailleurs s'est bien réveillée ces temps-ci. A Alger même, des Européens importants comprennent que c'est avec nous qu'il leur faut construire leur avenir. Et puis surtout, nos émissaires nous ont montré que la situation devait encore mûrir : ils nous ont évité un voyage inutile de Ferhat Abbas. »*

Voilà ce qu'on dit aujourd'hui à Tunis dans des milieux algériens où grondait la colère hier encore. Le désir de paix, de reconversion politique, et de dialogue avec la France, je ne l'ai jamais connu aussi grand, ici, depuis cinq ans. Les Algériens ont l'impression d'avoir maintenant de véritables alliés dans l'opinion française. Le Colloque de Royaumont a compté ici, après la déception de Melun. Les Algériens considèrent qu'ils sont déjà rentrés dans la communauté *idéologique* française. Ils enregistrent l'échec actuel — dont le récit montre bien les causes — mais font confiance à l'avenir. C'est ce que Ferhat Abbas a déclaré publiquement, mardi soir, en termes souvent amers mais qui demeurent « politiques ».

JEAN DANIEL.

CLOSTERMANN
APPUI-FEU
SUR L'OUED HALLAIL
Un livre aussi inoubliable que le GRAND CIRQUE
50e mille
L'AVENTURE VÉCUE
Flammarion

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
eau minérale naturelle
ELV 3.456

ALGER

La double entreprise

● *A Alger, après Melun, on commence à expliquer les intentions réelles du général de Gaulle. Claude Krief nous câble.*

« Il est difficile à certaines époques de résister à une vague d'hystérie pacifiste. »

(JACQUES SOUSTELLE, le 30 juin.)

« QUELLES ont été les conséquences des conversations de Melun en Algérie ? » Tous mes interlocuteurs officiels m'ont répondu : *« Il n'y a rien de changé. Nous continuons. »*

Continuer, cela veut dire d'abord que les combats n'ont pas cessé. Au contraire. Les réserves générales un moment immobilisées à proximité des barrages, où l'on craignait des attaques en force, ont repris la réalisation du plan Challe. Après l'Ouarsenis, la Kabylie, le Constantinois, les grandes opérations ont atteint les Aurès, où de violents accrochages semblent avoir eu lieu ces derniers jours. On n'annonce plus officiellement le total des pertes, mais, selon des renseignements officieux, soixante à quatre-vingts fellagha continueraient à être tués chaque jour, les pertes françaises restant voisines de 10 % de ces chiffres.

Sur le plan psychologique, la guerre a atteint une extraordinaire subtilité. L'ex-5e Bureau n'a pas pu, comme il l'aurait voulu et l'avait prévu, faire de la venue des émissaires F.L.N. à Paris le symbole de la « reddition » du G.P.R.A. et organiser sous des arcs de triomphe les défilés de la victoire. Mais il a poursuivi avec une force accrue ses efforts pour couper « l'intérieur » de « l'extérieur », le F.L.N. du G.P.R.A. et multiplier les difficultés que connaît l'A.L.N. Comment ?

Au deuxième degré

Il semble d'abord que le fameux communiqué émanant de la Willaya 4 et annonçant une trêve du terrorisme soit un faux. Depuis des mois, le 2e Bureau français possède les cachets des willayas et des différents services rebelles. Il a localisé et laissé en place certaines filières dont il contrôle un des maillons. Et depuis que les officiers de l'Action psychologique se sont intégrés, avec la suppression du 5e Bureau, dans les services du renseignement, le champ d'action du 2e Bureau s'est considérablement élargi, trouvant son prolongement direct jusque dans la presse.

On a d'abord vu l'affaire des faux « Moudjahid » : certaines des éditions de l'hebdomadaire du F.L.N. comportaient des articles rédigés et insérés par les services français. Un degré de complexité supplémentaire vient d'être atteint : des journalistes ont reçu à Alger un communiqué du « Moudjahid » dénonçant les « falsifications » apportées au numéro 66 daté du lundi 20 juin. Le style habituel du F.L.N. est parfaitement respecté. Mais il apparaît ici que ce communiqué lui-même est un faux qui porte au deuxième degré l'effet recherché. A lire de près, il s'agit d'un petit chef-d'œuvre. En voici par exemple un paragraphe :

« *Dans notre éditorial intitulé :* « Le réalisme et la sagesse », *l'ennemi a modifié notre deuxième paragraphe et nous prête l'intention de démontrer à l'aide de circonlocutions embarrassées que le discours du 14 juin marque réellement un pas nouveau du général de Gaulle. Le paragraphe en cause se termine par cette maladroite contre-vérité :* « Nous sommes loin du discours des popotes de mars 1960 et dans une certaine mesure (*sic*) de la déclaration du 16 septembre. » *Enfin, et alors que nous avions écrit plus loin :* « Les garanties ne peuvent être valablement débattues que par le gouvernement algérien », *les faussaires ont introduit une grotesque allusion à la non-représentativité du G.P.R.A. en mentionnant que* « les garanties ne peuvent être valablement débattues qu'avec ceux qui se battent... »

Un message secret

Autrement dit, on fait d'abord soutenir au F.L.N. que la déclaration du 14 juin ne va pas plus loin que l'offre de « la paix des braves » et on l'amène à refuser aux combattants le droit d'être les véritables interlocuteurs des autorités françaises !

L'intensification de la lutte sur le terrain et dans les esprits ne correspond qu'à un des volets de la politique du gouvernement en Algérie. « *Nous continuons* », cela veut aussi dire que se poursuit la mise en place du Plan de Constantine, que la Délégation générale continue à préparer la réunion future des commissions prévues par le général de Gaulle, bref que la mise en place de « l'Algérie algérienne » n'a pas dévié d'un pouce, malgré Melun ou à cause de Melun.

Depuis longtemps, les officiers activistes prétendaient, comme les ultras de métropole ou d'Algérie, que la venue du F.L.N. à Paris précipiterait la désagrégation interne de l'Algérie et balaierait tous les plans gouvernementaux. A gauche, schématiquement, on pensait qu'il y avait une politique de guerre pudiquement baptisée pacification et une politique de paix, radicalement opposée, sans point commun avec la précédente. Aujourd'hui, on est forcé de constater que le général de Gaulle a brouillé toutes les cartes.

J'ai appris il y a quelques jours que le Premier ministre, M. Michel Debré, et le ministre des Armées, M. Messmer, avaient envoyé un message secret au général Crépin le lundi où le G.P.R.A. avait fait part de son acceptation de l'offre du général de Gaulle. Ce message contenait les assurances les plus formelles sur la continuité de l'action menée par l'Armée, sur son rôle avant, pendant et après le cessez-le-feu. Il précisait de la même façon les limites des négociations et affirmait en particulier que le président de la République ne recevrait pas M. Ferhat Abbas avant une évolution favorable des pourparlers. Ce message a atténué les inquiétudes les plus vives. Et la façon dont ont été menées les conversations de Melun, la fermeté manifestée par le gouvernement français ont rallié bon nombre d'officiers, sinon la totalité des états-majors.

N'y aurait-il eu dans ces conditions que mise en scène et hypocrisie à Melun ? « *Absolument pas,* m'a répondu une personnalité que j'ai interrogée. *Il faut comprendre que le cessez-le-feu n'est qu'un raccourci sur le chemin de la pacification. Le plan du général de Gaulle est clair. Le but de la pacification ce n'est plus l'intégration, c'est la révélation de l'Algérie à elle-même, c'est l'Algérie algérienne, la solution moyenne qui exclut la sécession. On y arrivera avec les nationalistes algériens, c'est-à-dire avec le F.L.N. s'il le veut. Ou plutôt nous faisons tout pour qu'il ne puisse pas ne pas le vouloir...* »

Aucun gauchissement

Pour tout le monde officiel, ici, il est certain que la politique du président de la République est un « roc » et que toutes les affirmations contenues dans les discours du 16 septembre, du 10 novembre et du 14 juin seront respectées à la lettre. L'offre du cessez-le-feu et les négociations avec le F.L.N. ne sont qu'une pièce dans tout un ensemble qui subsistera. C'est pourquoi on n'envisage nullement, pour l'instant, de mesures de grâce, de libération de détenus autres que celles obtenues par les procédures normales. Il n'y a pratiquement aucun « gauchissement » de l'action en cours, à plus forte raison aucune reconversion des « batteries » politiques.

Bref, tout se passe à Alger comme si le général de Gaulle s'appuyait sur le F.L.N. contre l'Armée intégrationniste et sur l'Armée contre le F.L.N. sécessionniste. Les uns et les autres, dans leur affrontement, deviennent des instruments de sa politique et d'elle seule, issue de sa propre vision de l'Histoire. Le paradoxe aujourd'hui c'est qu'il a amené le F.L.N. en France tout en rassurant son Armée et en atteignant le crédit le plus haut dans l'opinion musulmane. Mais rien n'indique que ces « instruments » se prêteront, malgré eux, jusqu'au bout à la réalisation de ce plan qui paraît être à la politique ce que la quadrature du cercle est aux mathématiques.

CLAUDE KRIEF.

UN APPEL DU COMITÉ DE VIGILANCE UNIVERSITAIRE

Le Comité de Vigilance universitaire demande à tous ceux qui sont d'accord avec l'appel ci-joint de le signer et de l'adresser avec, si possible, nom et qualité, à Me Roland Dumas, avocat de Mlle Pouteau, 19, quai Bourbon, Paris :

« Au moment où les premiers pourparlers officiels ont fait naître un espoir irréversible de voir finir cette guerre qui creuse un fossé chaque jour plus difficile à franchir entre le peuple algérien et le peuple français, les jeunes hommes et les jeunes femmes arrêtés dans les premières affaires de réseau de soutien vont passer en jugement devant le tribunal des forcées armées de Paris. La générosité des accusés, leur courage, leur désir de préserver les liens d'amitié entre l'Algérie et la France ne sont pas contestables. Je demande à MM. les juges militaires de bien vouloir considérer que la décision du tribunal sera un des éléments auxquels l'opinion en France, en Algérie et dans le monde mesurera la bonne volonté de la France à créer le climat d'apaisement nécessaire pour trouver une solution au conflit. Par la modération des sanctions qui leur seront appliquées, le tribunal peut servir en même temps la cause de la France, celle de la justice et celle de la paix. »

SIGNATURE :

NOM ....

PROFESSION ....

ADRESSE ....

men SPORT
LE TAILLEUR CHEMISIER DE LA RIVE GAUCHE
SOLDE AVANT TRAVAUX
16 RUE DE SÈVRES LIT. 20-21
parking gratuit réservé à notre clientèle

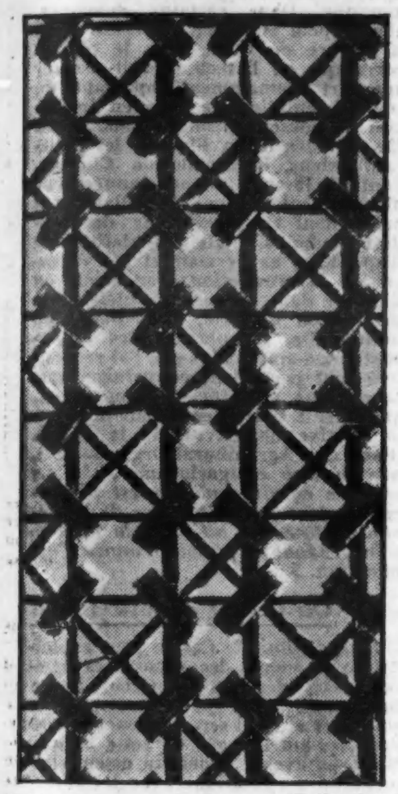
AFFAIRES

André Chavanne vous informe

● Cuba : la guerre du pétrole est ouverte.

DANS leurs démêlés avec Fidel Castro, les Etats-Unis sont hantés par un mauvais souvenir : l'affaire du Guatemala, dans laquelle toute l'opinion latino-américaine leur avait donné tort. C'est pourquoi ils ont tant tardé à réagir.

Mais les dés sont jetés : l'offensive économique lancée contre Cuba prend deux aspects : d'une part, on cesse de lui acheter autant de sucre à un prix préférentiel (décision que va prendre le président Eisenhower) ; d'autre part (décision que vient de prendre le Cartel du Pétrole), on interrompt les livraisons de pétrole. Fidel Castro a déjà annoncé sa riposte;



(J. Coquin.)

LA « MÉMOIRE » D'UN CERVEAU ÉLECTRONIQUE.
Un jeune ténor.

il menace de saisir la totalité des investissements américains, évalués à 1 milliard de dollars.

Il s'est déjà emparé, la semaine dernière, des plus importants d'entre eux : les raffineries de la Texaco et d'Esso (plus la raffinerie « anglaise » de la Shell) qui avaient refusé de traiter le pétrole russe.

« Cette rupture avec les grandes compagnies était attendue depuis plusieurs semaines à New York, me confie le directeur général d'une société pétrolière. *On peut même dire que les compagnies ont saisi l'affaire du « brut » soviétique comme un bon prétexte pour précipiter le « clash ».*

— Pourquoi ce prétexte leur paraissait-il si bon ?

— Parce qu'en agissant de la sorte, elles semblaient défendre en même temps les intérêts des pays sud-américains et en particulier du Venezuela, fournisseur traditionnel de pétrole à Cuba.

— Déjà, on écrit que Fidel Castro fait appel à des techniciens soviétiques pour faire tourner les raffineries saisies.

— Cela rappelle l'argument des pilotes russes pour le canal de Suez ! Les compagnies ont formé des techniciens cubains. Ceux-ci sont parfaitement capables de maintenir les raffineries en pleine activité. »

Véritables problèmes pour Cuba : trouver des clients nouveaux pour son sucre, principale source de devises (qui manquent déjà cruellement) ; trouver de nouveaux fournisseurs pour le pétrole (l'accord signé avec l'U.R.S.S. ne prévoit que la livraison d'environ 900.000 tonnes par an, soit le quart des besoins actuels). Il est probable que, dans les deux cas, Cuba peut compter sur un concours supplémentaire de la Russie. (Celle-ci, toutefois, ne pourra pas acheter autant de sucre que les Américains et le paiera moins cher : de toute façon, Cuba sera « perdant ».)

Mais, atouts pour Fidel Castro dans sa lutte contre le Cartel : la surproduction pétrolière (qui incitera les producteurs « indépendants » à lui vendre, si toutefois il est capable de payer) et la crise des frets, qui exclut pratiquement le risque de ne pas trouver les bateaux nécessaires, et qui a rendu bon marché le coût des transports. Déjà, on dit que Niarchos a affrété plusieurs de ses tankers sur le parcours mer Noire-Cuba... Cependant à New York, le bureau de l'armateur grec a démenti.

(Voir ci-dessous le reportage de notre envoyé spécial à Cuba Paul Johnson.)

● Accord Péchiney-Niarchos sur la bauxite grecque.

VOICI encore Niarchos dans le champ de l'actualité, mais dans un tout autre domaine : il s'agit, cette fois, de l'accord qui vient d'être signé, à Athènes, entre le gouvernement grec, Péchiney-Ugine et le groupe Niarchos, en vue de la construction en Grèce d'un « complexe industriel » capable de produire 100.000 tonnes d'alumine (à partir des gisements de bauxite locaux) et 50.000 tonnes d'aluminium (soit le quart de la production française actuelle).

Les usines seront prêtes à fonctionner en 1964, si toutefois la centrale hydroélectrique, édifiée sur le cours de la rivière Achéloos — mais le dieu sera-t-il favorable ? — est achevée à temps.

Au cours de la dernière décennie, la société Péchiney s'était beaucoup intéressée au développement d'une industrie de l'aluminium en Afrique : c'est ainsi qu'elle est associée en Guinée avec des firmes américaines, allemandes, suisses, etc.

Les accords qu'elle passe maintenant sont essentiellement tournés vers l'Europe. C'est ainsi qu'elle créait récemment, avec le groupe américain Kayser Aluminium (voir « L'Express » du 12 mai), une filiale commune dont l'activité doit s'exercer en Espagne.

(Dalmas.)

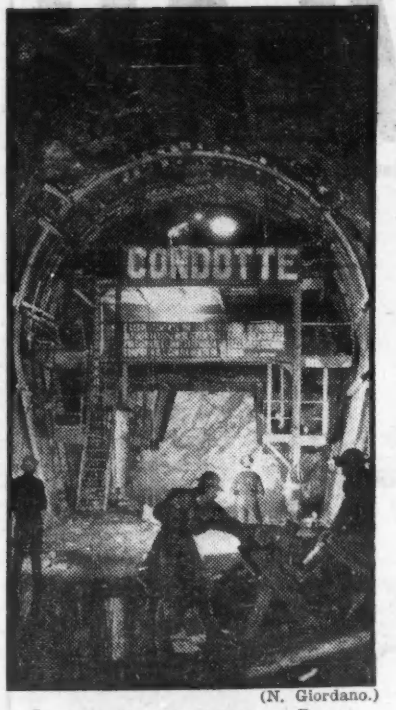
M. NIARCHOS.
Achéloos sera-t-il favorable ?

● Tunnel sous le mont Blanc : 1.346 mètres.

« 1.346 *mètres ce matin* », m'a dit, vendredi dernier, M. André Borie qui est le président des « Entreprises de Travaux publics André Borie », société qui est chargée de creuser (avec l'aide d'autres entreprises, mais c'est elle qui est « chef de file ») le tunnel sous le mont Blanc. Celui-ci aura au total une longueur de 11,7 km.

« Les travaux ont commencé en avril 1959 : ils se sont révélés plus difficiles que prévu, à cause de la nature des roches rencontrées et à cause aussi... des grèves « tournantes » que nous avons subies. Mais les conditions du percement semblent devoir s'améliorer maintenant. Les Italiens, qui ont commencé plus tôt, ont déjà creusé 1.590 mètres.

« Impossible encore de prévoir une date pour l'achèvement des travaux : celle prévue au contrat (le 15 octobre 1961 pour le dérochement et le revêtement de 4.850 mètres de galerie) n'est valable que pour un terrain de bonne qualité, ce qui n'est malheureusement pas le cas. »



(N. Giordano.)

LE TUNNEL SOUS LE MONT BLANC.
Pas de date.

● Naissance d'Air-Afrique.

EPILOGUE d'une longue querelle qui a opposé M. Buron, ministre des Transports, à Air France (ou tout au moins aux syndicats d'Air France), la création d'une société nouvelle : Air-Afrique, vient d'être décidée. Cette société sera fondée conjointement par Air France et par la Compagnie privée U.A.T. (Union Aéromaritime Transport), filiale des Chargeurs Réunis.

Son objet : prendre en charge les réseaux locaux africains actuellement exploités par Air France et l'U.A.T. afin qu'une seule société, et non pas deux, ait à traiter, avec les républiques indépendantes de l'Afrique noire française, de la réorganisation des transports aériens. Il est probable que chaque Etat, ou chaque groupe d'Etats, veuille fonder, à l'instar du Mali (Air-Mali est en cours de formation), sa propre compagnie aérienne : Air-Afrique sera leur « conseiller technique » et procédera à la redistribution des équipements actuellement en service.

Cette mission, M. Buron voulait à l'origine la réserver exclusivement à l'U.A.T. : il avait publié à cet effet un « mémorandum » à la fin du mois d'août 1959 dans lequel il invoquait le motif suivant : une entreprise privée sera mieux à même de se plier à *« l'évolution des situations politiques et techniques qu'une compagnie nationale exprimant nécessairement la politique française des transports aériens ».*

Contre ce point de vue, les syndicats d'Air France s'élevèrent avec véhémence. Aujourd'hui, M. Buron fait un pas en arrière puisqu'il crée un organisme mixte. Devant l'ampleur de la tâche à accomplir, il s'est d'ailleurs révélé que la participation active d'Air France était nécessaire. M. Roger Loubry, directeur de l'U.A.T., pilote lui-même, sera le président d'Air-Afrique.

● Bull : nouveau partenaire américain.

M. JOSEPH CALLIES, président directeur général de la Compagnie des Machines Bull, vient d'annoncer à ses actionnaires :

« Les pourparlers engagés avec une importante firme américaine — les accords en cours avec la société Sperry-Rand viennent à expiration le 31 juillet — sont virtuellement arrivés à leur conclusion. Ces accords avec un nouveau partenaire semblent devoir ouvrir à la compagnie des perspectives intéressantes tant aux Etats-Unis qu'à l'exportation. »

Cette firme importante, dont le nom n'a pas été révélé, ne serait autre que la « Litton Corporation », « jeune ténor » de l'électronique aux Etats-Unis, dont les actions ont triplé de valeur en Bourse depuis un an. Au cours des derniers jours, on a d'ailleurs noté une hausse parallèle des titres « Litton » à New York, et Bull à Paris. La « Litton » exploiterait aux Etats-Unis les brevets de la Compagnie Bull.

ANDRE CHAVANNE.

CUBA

Chez Fidel Castro à l'heure H

● Notre envoyé spécial Paul Johnson était à La Havane au moment où Fidel Castro faisait saisir les raffineries des grandes compagnies pétrolières américaines. Il nous câble.

A l'aéroport de La Havane, mon avion était attendu par un trio de musiciens cubains. Lorsque nous sommes descendus de l'appareil, ils ont attaqué un morceau au rythme frénétique, dansant et transpirant dans la moiteur de l'été tropical, dans un vain effort pour concurrencer le rugissement des moteurs qui tournaient encore derrière nous. Leurs costumes m'ont paru fatigués et leur sourire de bienvenue un peu contraint. En fait, l'incident était une illustration pathétique de l'effondrement de l'industrie touristique cubaine. Mon hôtel, triste bâtisse de style pseudo-mauresque, était aussi silencieux qu'un mausolée. Je pense sérieusement que j'étais le seul pensionnaire. L'air nocturne retentissait des plaintes des prostituées sans client. Les boutiques pour touristes croulaient sous des montagnes de sacs en alligator, de bijoux, de bouteilles de rhum et de cigares. A peine ai-je mis le pied dans la rue que j'ai été assailli par une meute de racoleurs et de chauffeurs de taxi qui s'offraient avec une avidité anxieuse à m'entraîner dans des restaurants, chez des femmes, dans des églises, n'importe où. Ces gens, visiblement, mouraient de faim. Mais une fois franchi ce barrage de désespoir touristique, j'ai aussitôt senti une atmosphère différente. Je ne peux la décrire que d'un mot : le bonheur.

De la gaieté dans l'air

Quels qu'aient pu être les autres résultats de la révolution de Castro, elle a rendu les habitants de Cuba heureux. Ses critiques les plus acharnés l'admettent tristement. C'est comme si le pays tout entier était né une seconde fois. Les gens n'ont peut-être pas beaucoup plus à manger, mais ils ont de l'espoir. Le plus pauvre des petits cireurs qui ont fait reluire mes chaussures pour cinq francs pense maintenant qu'un vrai repas par jour ne sera bientôt plus pour lui un privilège incertain, mais un droit. Il y a de la gaieté dans l'air. Les rues sont sillonnées de processions d'écolières riant aux éclats en se rendant à des représentations gratuites de l'Opéra de Pékin, de jeeps bourrées de soldats barbus et de fil-

→

PREUVES
PUBLIE DANS SON N° DE JUILLET

GERMAINE TILLION
L'Algérie, malade de l'injustice

Une discussion entre FRITZ STERNBERG et HERBERT LUTHY
Marx d'hier, marxistes d'aujourd'hui

PIERRE RONDOT
L'Islam et l'Etat dans la nation turque

et LES NOTES ET CHRONIQUES HABITUELLES SUR LA VIE INTELLECTUELLE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

ABONNEMENTS
France et Communauté 1 an 23 NF 6 mois 13 NF
Etranger 1 an 27 NF 6 mois 15 NF
Spécimen gratuit sur demande
PREUVES 18, av de l'Opéra PARIS-1er

le N° 2 NF 50

NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

Un coup de "PPZ"...
...et bonne route

Prêt à l'emploi
dans votre boîte à gants.
PPZ nettoie tout
sur votre pare-brise.
L'applicateur direct
se regarnit avec
la nouvelle recharge PPZ

Production France

APPLICATEUR DIRECT
PPZ
NETTOIE-VITRES

Breveté tous pays.

→

les, d'autocars remplis de paysans aux yeux écarquillés venus visiter une exposition agricole.

A l'Institut de Réforme Agraire, qui contrôle pratiquement toute l'économie cubaine, j'ai rencontré le chaos, mais un chaos enthousiaste et heureux de jeunes gens et de jeunes filles qui se sont emparés du jour au lendemain des rênes du pouvoir et qui s'amusent énormément en apprenant à s'en servir.

Il est beaucoup trop tôt pour dresser le bilan, positif et négatif, de la révolution. Elle vient seulement de commencer. Depuis que les Etats-Unis ont aidé les Cubains à chasser les Espagnols en 1898, ils ont exercé sur l'économie cubaine une domination beaucoup plus totale que celle de l'Angleterre sur l'Egypte au plus fort de l'influence anglaise dans ce pays. Jusqu'à une date récente, les Etats-Unis absorbaient 58 % des exportations cubaines et fournissaient à Cuba 71 % de ses importations. Sur les 161 raffineries de sucre cubaines, trente (parmi lesquelles les plus importantes) appartenaient à des sociétés américaines et assuraient 37 % de la production totale. L'American Sugar Refining C° possédait à elle seule 220.000 hectares ; l'Atlantica del Golfe (également américaine) 116.000 hectares. Les grands noms de l'économie étaient l'American and Foreign Power (272 millions de dollars investis), l'International Telephone and Telegraph, le groupe Rionda, Freeport Sulphure, United Fruit, Esso, Texas Oil. Dans l'industrie de transformation, les investissements américains représentaient près de 50 % du total. Il y avait en plus — et il y a encore — les 76 millions de dollars de la base navale américaine de Guantanamo Bay.

Aucun inventaire

Tout cela doit disparaître. Castro a annoncé la semaine dernière qu'il arracherait aux Américains « jusqu'aux clous de leurs souliers » et il ne fait aucun doute qu'il en a l'intention. Une grande partie des avoirs américains ont déjà été saisis. En vertu d'une des lois fondamentales du nouveau régime, aucun étranger ne peut posséder de la terre à Cuba. Cela signifie que l'American Sugar Refining C° et l'Atlantica del Golfe, ainsi que des sociétés comme la Rionda, spécialisée dans l'élevage, se sont trouvées du jour au lendemain devant l'alternative suivante : vendre ou être victimes d'une « intervention », comme disent les Cubains. Presque toutes leurs installations sont maintenant gérées par des hommes de Castro. Après la saisie, la semaine dernière, des raffineries Esso et Texaco, plus de 50 % des avoirs américains sont maintenant entre les mains de l'Etat. Il est peu probable que le reste survive plus de quelques mois.

Le processus « d'intervention » est simple et brutal. Le gouvernement révolutionnaire se contente de passer un décret et de nommer un « intervenant ». Celui-ci se rend immédiatement à l'usine ou sur les terres visées, généralement accompagné d'une foule de soldats barbus avec leurs amies, et prend possession des lieux. Il n'est porteur d'aucun mandat : aucun papier ne change de mains. On ne procède à aucun inventaire. Théoriquement, l'intervention n'est pas la nationalisation. Elle signifie simplement que le gouvernement gère la compagrie dans l'attente d'une décision sur sa propriété. En fait, elle est une forme de saisie sans compensation. Bien que le gouvernement ait promis de rembourser les avoirs saisis en bons d'Etat remboursables en vingt ans, personne n'a encore vu un seul de ces bons et, pour autant que je sache, aucun n'a même été imprimé. Les bénéfices des compagnies saisies n'ont pas été distribués aux propriétaires. Castro vivant, je doute fort que ceux-ci touchent jamais un centime.

Le jambon de Chicago

En un mot, la révolution cubaine est une véritable révolution, ce qui, paradoxalement, est un phénomène très rare en Amérique latine. La plupart des révolutions sud-américaines, même d'extrême-gauche, ont rarement représenté beaucoup plus qu'un changement du personnel dirigeant. Le renversement de Péron en Argentine, celui de Jimenez au Venezuela et leur remplacement par des gouvernements de gauche ont apporté peu de changements de structure : les deux nouveaux régimes gouvernent sous l'œil vigilant des forces armées.

A Cuba, l'engrenage révolutionnaire a réellement « mordu », et cela pour une raison très simple. A la différence de tous les autres révolutionnaires de l'Amérique latine, Castro n'est pas arrivé au pouvoir avec l'appui actif ou passif des forces armées, mais en dépit de leur opposition farouche. En fait, il ne pouvait y arriver qu'en anéantissant totalement l'organisation militaire cubaine, ce qu'il a fait, et pour toujours. C'est pourquoi il ne reste aucune institution qui puisse freiner sa politique. C'est pourquoi aussi il n'y a pas la moindre chance d'un coup d'Etat contre-révolutionnaire.

Au contraire, l'armée révolutionnaire est une des pièces maîtresses du régime et ses chefs sont les réformateurs les plus fanatiques. Comme Mao Tsé-toung, Castro a été porté au pouvoir par les paysans en armes, et ceux-ci l'y maintiendront. En retour, les paysans seront les bénéficiaires de la plus profonde réforme agraire jamais réalisée en dehors du bloc communiste.

Cette réforme est déjà un succès social, mais il est trop tôt pour savoir si elle sera aussi un succès économique. Dans certains domaines, elle ne peut manquer de réussir dans la mesure où Cuba, sous le régime corrompu de Batista, devait assurer une part étonnamment importante de son alimentation de base en important de coûteux produits américains. Les tomates de la Floride, les fruits californiens, le jambon de Chicago, dont l'île importait chaque année pour plus de cent millions de dollars, sont maintenant remplacés par des produits cubains. Mais les statistiques disponibles ne permettent pas de savoir si la production a augmenté ou diminué dans les secteurs clefs de la production agricole, alimentaire ou industrielle. La plupart des économistes sud-américains que j'ai rencontrés sont cependant convaincus que la réforme est efficace. L'un d'eux, qui jugeait l'expérience cubaine avec la relative objectivité de la F.A.O. (Food and Agricultural Organisation), m'a déclaré catégoriquement : « *La réforme agraire cubaine est la première, dans toute l'histoire de l'Amérique latine, qui ait élevé la production pendant sa première année d'application.* »

Un enfant adoptif ingrat

Si le régime de Castro peut exploiter avec succès les ressources agricoles considérables de Cuba, il ne fait aucun doute qu'il réussira à se stabiliser et qu'il sera largement imité dans les autres pays de cette région. Mais son avenir dépendra essentiellement de ses relations avec les Etats-Unis et de la mesure dans laquelle ceux-ci le pousseront dans les bras du bloc communiste. Le conflit qui oppose Cuba aux Etats-Unis est, avant tout, de part et d'autre, d'ordre passionnel. Les Américains ont créé Cuba, en tant qu'entité politique et économique, à peu près de la même façon que la Grande-Bretagne a créé l'Egypte moderne et que la France a créé l'Algérie. Il s'est donc établi entre les deux pays une relation d'amour-haine qui se manifeste de chaque côté par une incompréhension hystérique des intentions de l'autre. Les Américains voient en Cuba un enfant adoptif ingrat qui répond à la gentillesse par des insultes, qui vient de tomber dans les griffes d'un groupe de communistes féroces dont l'objectif principal est d'établir une base soviétique dans l'hémisphère occidental. Les Cubains considèrent l'Amérique comme une nation d'impérialistes sans scrupules dont le seul but est de les réduire à nouveau à l'abject esclavage dans lequel ils vivaient sous Batista.

Ces deux images sont caricaturales, mais elles contiennent suffisamment de vérité pour être unanimement acceptées. La saisie des compagnies pétrolières étrangères est un excellent exemple des conséquences que peut avoir ce climat passionnel. Lorsque Castro a pris le pouvoir, il a découvert que les réserves du Trésor étaient réduites à soixante millions de dollars et que les dettes à court terme contractées envers l'étranger s'élevaient à plusieurs centaines de millions de dollars. Beaucoup de ces dettes étant le fruit de tractations frauduleuses entre Batista et les compagnies étrangères, il était naturel que Castro refuse de les reconnaître avant enquête.

Avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, l'affaire aurait pu être réglée à l'amiable. Au lieu de cela, il n'y a eu qu'une méfiance exacerbée. Le résultat, c'est que Castro a refusé de payer non seulement ces anciennes dettes, mais aussi, dans cer-

tains cas, les dettes contractées depuis la révolution. Ces dernières comprennent notamment de très grosses sommes dues pour le raffinage de produits pétroliers.

Lorsque les raffineries, le mois dernier, ont interrompu leur approvisionnement en pétrole vénézuélien dans l'attente du règlement des litiges en cours, Castro leur a ordonné, en vertu d'une loi de 1938 les obligeant à raffiner le « pétrole gouvernemental », d'accepter du pétrole brut soviétique acheté en-dessous du cours imposé par le « Cartel » pour les Caraïbes. Les raffineries ont catégoriquement refusé en prétendant que la loi ne s'appliquait qu'au pétrole brut produit à Cuba. Ce refus a entraîné leur saisie immédiate.

Un cargo russe

Les passions ont également empoisonné les relations américano-cubaines au niveau politique. Le département d'Etat s'est convaincu que Cuba est déjà, ou sera bientôt, un satellite soviétique. Il en cherche partout les preuves et, bien sûr, il en trouve beaucoup. Superficiellement, en effet, on peut noter de nombreux signes d'une pénétration communiste. Le vocabulaire de Castro et de ses associés est truffé de formules marxistes. Le premier navire que j'ai aperçu dans le port de La Havane était un cargo russe flambant neuf. Il y a environ quatre-vingts techniciens du bloc communiste à Cuba et d'autres sont attendus. La littérature communiste abonde (une partie en étant réexportée vers les autres pays d'Amérique latine) et les échanges de visites avec les pays de l'Est se multiplient. Le parti communiste cubain est bien organisé et bruyant. Il est particulièrement puissant parmi les étudiants. A une exception près, tous les journaux sont, en fait, contrôlés par le gouvernement et leurs éditoriaux reflètent une forte orientation prosoviétique.

Mais je n'ai découvert aucune preuve que l'un quelconque des membres de la « junte » révolutionnaire soit un communiste, avoué ou caché. Le plus que Castro ait fait a été de déclarer que « l'anticommunisme » était « contre-révolutionnaire », ce qui, à Cuba, est certainement vrai.

Malheureusement, la rancœur et l'hostilité croissantes de l'Amérique à l'égard du régime cubain renforcent chaque jour l'influence soviétique. Plusieurs accords commerciaux ont déjà été signés avec l'U.R.S.S. et le bruit court d'une prochaine livraison d'armes. Or, si la Russie expédie des armes à Cuba, avec leur inévitable escorte de techniciens, le risque d'un conflit ouvert avec les Etats-Unis deviendra réel. Il faut moins d'une heure pour voler de La Havane à Cap Canaveral. Cuba peut devenir un poignard pointé sur le cœur de l'Amérique. Sans qu'on puisse s'en étonner, les Américains considèrent la région des Caraïbes comme l'une de leurs « zones d'intérêt » les plus vitales. Si les Russes étaient assez imprudents pour tenter d'y établir une base, les Américains réagiraient certainement.

Ce qu'il y a de tragique, c'est que cette réaction ne pourrait prendre qu'une seule forme : l'intervention directe. En démantelant totalement l'ancienne armée cubaine, Castro s'est rendu invulnérable à la subversion intérieure, qui était jusqu'ici la méthode classique utilisée par les Américains pour éliminer les dirigeants « encombrants » dans les pays d'Amérique latine. Les Etats-Unis ne peuvent pas non plus avoir recours à la « solution guatémaltèque », car il faudrait pour cela équiper les exilés de Batista, non pas avec quelques avions démodés, mais avec une immense armada d'assaut et une flotte de bombardiers et de chasseurs modernes.

Les conseils de Dulles

Tant que les Cubains resteront fidèles à Castro (et une menace américaine ne ferait que renforcer cette fidélité), le seul moyen que les Etats-Unis auront de le renverser sera de suivre l'exemple désastreux de sir Anthony Eden et de lancer un nouveau « coup de Suez » dans les Caraïbes. Au mieux, une telle opération déclencherait une série de révolutions antioccidentales en Amérique latine. Au pire, elle provoquerait une intervention russe. Si les Russes étaient assez fous pour établir une base à Cuba, il est probable, en effet, qu'ils offriraient en même temps des garanties politiques et militaires qui joueraient automatiquement en cas d'intervention américaine.

(A.P.)

M. Fidel Castro, chef de la révolution cubaine.
Jusqu'aux clous de leurs souliers.

Pour être exact, aucun dirigeant responsable de Washington n'envisage encore de telles éventualités. Mais j'ai été troublé par l'attitude hystérique des diplomates américains de cette zone à l'égard de Castro. Elle m'a fortement rappelé la fatale obsession du « nassérisme » qui a conduit Sir Anthony Eden au désastre de Suez. Nous l'avons constaté en 1956 : lorsque les passions l'emportent sur l'analyse politique, les erreurs de jugement sont inévitables et il y a de grandes chances pour qu'elles aient des conséquences graves.

Puisque nous ne pouvons attendre des Cubains, étant donné leur humeur actuelle, qu'ils se freinent eux-mêmes, nous devons espérer que les Russes seront assez sages pour ne pas chercher à exploiter une situation qui, à court terme, leur est extrêmement favorable. Quant au gouvernement britannique, qui se trouve directement impliqué dans l'affaire par la saisie des raffineries Shell, il devrait intervenir dès maintenant pour inciter les Américains à la modération. Par une ironie de l'histoire, M. Macmillan pourrait avoir bientôt l'occasion de retourner au président Eisenwower les conseils de prudence — inécoutés, hélas ! — que John Foster Dulles prodiguait il y a quatre ans à Sir Anthony.

PAUL JOHNSON.

VOUS PERDEZ VOS CHEVEUX ?

vous avez maintenant

80 chances sur 100 de les garder

En effet, s'il n'existe pas de "remède miracle" pour enrayer la calvitie, il est des **traitements efficaces qui vous permettront de conserver ou de retrouver vos cheveux.** Seul en France **LABO-CAPIL**, institut de recherches et de soins capillaires, applique les méthodes (depuis longtemps éprouvées) du docteur Karl Edam, de l'Université de Gottingen, pour la **régénérescence du cheveu.** Au cœur de Paris, place Vendôme, dans un cadre agréable, vous serez reçu par un des spécialistes capillaires de **LABO-CAPIL** qui saura immédiatement déceler la cause de vos troubles du cuir chevelu. **Hâtez-vous de le consulter.** Des esthéticiennes diplômées entreprendront alors pour vous **Madame,** pour vous **Monsieur,** un traitement personnel et approprié.

***L'examen est absolument* GRATUIT**

Les traitements sont à la portée de tous et de toutes

LABO-CAPIL : 25, Pl. Vendôme (angle rue des Capucines), Paris 1er - Tél. OPEra 85-87. L'institut est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 h. du lundi au vendredi et de 10 h. 30 à 17 h. le samedi. Parking facile.

R. GENTY - PUBLICITÉ

ÉTATS-UNIS

Un grand capitaine

● ***La semaine prochaine, à Los Angeles, le parti démocrate va désigner l'homme qui doit être le prochain président des Etats-Unis. Ce choix sera probablement : John F. Kennedy, 43 ans. Le journaliste américain Joseph Alsop (1) expose ici, en exclusivité, son opinion sur Kennedy : fait-il le poids ?***

LA Convention nationale du parti démocrate va s'ouvrir mardi, à Los Angeles. Le grand drame quadriennal de l'élection présidentielle américaine est le rite moderne qui ressemble le plus à celui de la mort et de la résurrection du dieu des Moissons dans les premiers âges de l'histoire humaine. En 1960, après l'échec de la Conférence au Sommet, l'humiliation de Tokyo et les autres signes d'un affaiblissement de la position mondiale des Etats-Unis, ce drame du renouveau national (ou plutôt de l'espoir d'un renouveau national) revêt une particulière importance. Le premier acte va se jouer à Los Angeles, où les démocrates vont désigner leur candidat à la présidence.

L'homme qui le plus de chances d'être choisi, et qui a même le plus de chances d'être le prochain président des Etats-Unis, est le sénateur du Massachusetts John F. Kennedy. A la Convention, il devra vaincre une formidable opposition. Sa nomination n'est pas certaine. S'il est choisi, il devra encore se débarrasser du redoutable adversaire qu'est le vice-président Richard M. Nixon. Son élection est loin d'être certaine. Parier aujourd'hui sur Kennedy, c'est tout miser sur un seul cheval trois mois avant l'ouverture de la saison hippique. Pourtant, je parie sur Kennedy.

La barre du PT Boat

Que peut-on attendre de cet homme dont peut dépendre bientôt l'avenir de l'Amérique ? S'il est élu, quelle sorte de dirigeant l'Amérique offrira-t-elle au monde libre ? Cet homme que l'on verrait sans s'étonner, tant il paraît jeune, reprendre la barre du PT Boat (2) qu'il commandait pendant la guerre, est-il réellement capable de parler au nom des Etats-Unis dans les conseils occidentaux ? Ces questions constituent ce qu'on peut appeler le problème Kennedy.

Depuis sa soudaine apparition au premier plan de la vie politique américaine, les éléments essentiels de sa biographie ont été largement diffusés dans la presse. « L'Express » a déjà parlé à ses lecteurs de son grand-père, tenancier de « saloon » à Boston, de son père multimillionnaire, du clan catholique des Kennedy, de sa brillante conduite pendant la guerre, de sa jeunesse et de son ascension politique météorique. Pourtant, ces aspects relativement superficiels de la personnalité de Kennedy continuent de préoccuper trop de gens, même parmi les politiciens professionnels américains.

La difficulté vient de ce que la vie politique américaine est enfermée dans un réseau étroit de traditions rigides (ce qui explique le caractère presque rituel de nos élections) et de ce que Kennedy menace de briser une longue série de précédents bien établis. S'il est nommé et élu, il sera le premier président catholique. Il sera le premier président choisi dans l'une des dernières vagues d'immigration et non dans le groupe anglo-germano-hollandais des premiers arrivants. Il sera le premier président — et même le premier dirigeant occidental — appartenant à une génération formée au cours de la deuxième guerre mondiale. Telles sont les raisons pour lesquelles la nomination et l'élection de Kennedy ont été longtemps considérées comme impossibles. En réalité, ces handicaps apparents sont les meilleurs atouts de Kennedy.

Deux fois l'extrême onction

Dans l'ensemble de la population américaine, le pourcentage de catholiques a nettement augmenté. Inversement, le protestantisme le plus rigide est en déclin. Les couches d'immigrants les plus récentes se sont élevées dans l'échelle sociale américaine. Chez tous les électeurs, à l'exception des plus vieux, on observe le désir croissant d'une autorité plus énergique que celle qui a été manifestée jusqu'ici par les représentants des vieilles générations. Tous ces facteurs nouveaux ont une influence beaucoup plus grande que le poids des « précédents ». Tous ont joué en faveur de Kennedy au cours de sa campagne pour la nomination. S'il est nommé, ils continueront de jouer en sa faveur pour les élections elles-mêmes.

Même lorsqu'on a compris cela, pourtant, le problème Kennedy reste à résoudre. J'ai parfois le sentiment que, s'il paraît si difficile, c'est surtout en raison de l'apparence extérieure de Kennedy. A 43 ans, un homme a atteint sa maturité s'il est capable de maturité. A 43 ans, Kennedy ne serait même pas le plus jeune président des Etats-Unis : Theodore Roosevelt n'en avait que 42 lorsqu'il est entré à la Maison Blanche. Mais dans un monde occidental habitué à des personnages comme Adenauer, Eisenhower, Macmillan et de Gaulle, un homme de 43 ans paraît bien jeune pour prétendre à la direction des Etats-Unis. La difficulté est d'autant plus grande que Kennedy ne manifeste pas cet épaississement de la taille, cet éclaircissement de la chevelure et cet alourdissement de la mâchoire qui sont les signes ordinaires de la maturité.

Il y a quelque temps, à Paris, un ancien président du Conseil français, fort distingué mais déjà un peu alourdi, m'a affirmé que Kennedy ne serait jamais président « parce qu'il n'a pas le poids ». J'ai eu envie de lui répondre : « Vous voulez dire, monsieur le Président, qu'il n'a pas le ventre. » En vérité, si l'on estime le « poids » de Kennedy selon une autre mesure — celle de ses actes — on découvre qu'il domine largement tous les hommes politiques américains de sa génération, à l'exception d'un seul : son adversaire républicain, le vice-président Nixon, âgé de 48 ans seulement.

Ici, nous rencontrons le dernier obstacle à une évaluation correcte des mérites de Kennedy. C'est un fait que tout ce qu'il a accompli d'important l'a été au cours des quelques dernières années. A la différence de Nixon, il est entré en scène tardivement, mais au pas de course. Je crois qu'il faut en chercher la raison dans cette nuit noire de la dernière guerre au cours de laquelle le frêle bateau qu'il commandait a été coulé en plein milieu du Pacifique.

Par son courage désespéré, Kennedy a réussi alors à sauver son équipage et lui-même. Mais ces journées tragiques (plusieurs jours se sont écoulés avant qu'ils ne soient découverts sur le minuscule atoll sans eau potable où ils avaient abordé après de longues heures dans la mer) ont laissé Kennedy avec une grave blessure à la colonne vertébrale et une forme particulièrement maligne de malaria. Pendant les premières années qui ont suivi l'élection au Congrès de ce jeune héros, il a été souvent presque totalement paralysé par des crises de douleurs dans le dos. De temps en temps, les traitements essayés en vain pour venir à bout de sa malaria lui donnaient un étrange teint vert sombre.

Bref, il était souvent trop malade pour faire des projets à long terme. Or un homme qui ne peut pas faire des projets d'avenir ne peut préparer une carrière politique avec un sérieux absolu.

Le tournant se produisit en 1955, lorsque Kennedy insista pour subir une opération dont les médecins affirmaient qu'elle pouvait lui être fatale. Il reçut deux fois l'extrême onction mais, finalement, son dos guérit et un remède fut découvert pour sa malaria. Sa convalescence dura neuf mois, qu'il passa à dévorer des livres d'histoire et à écrire lui-même un livre, « Portraits de courageux », suite d'essais sur les personnalités les plus remarquables de l'histoire politique américaine, qui devait lui valoir plus tard le prix Pulitzer. Ce sont les effets conjugués de ce rétablissement physique complet et de cette période d'étude et de réflexion qui ont produit le Kennedy d'aujourd'hui, qui mène sa carrière avec un sérieux absolu sans se prendre lui-même exagérément au sérieux.

La loi sur les syndicats

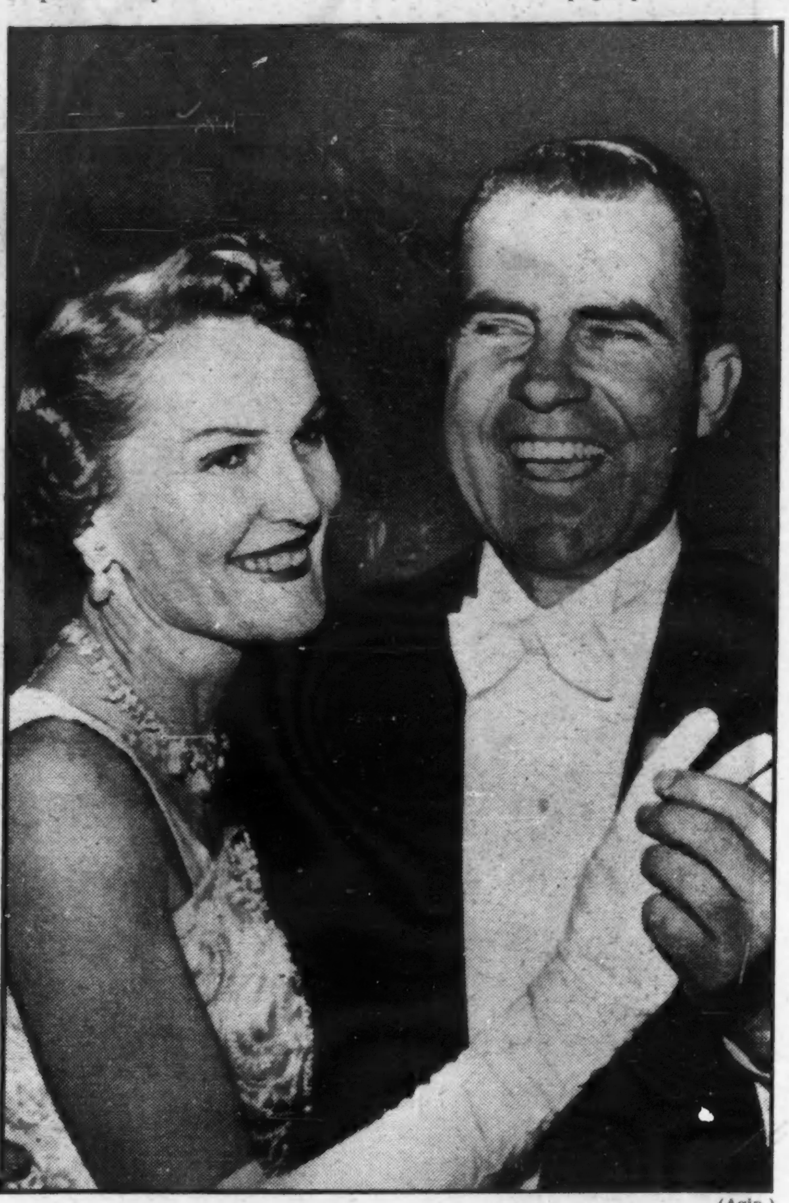
La principale manifestation législative de ce nouveau Kennedy a été l'élaboration d'une loi syndicale destinée à combattre l'emprise des rackets sur les organisations ouvrières. Aucun membre du Sénat d'alors n'avait personnellement préparé et amené jusqu'au vote un projet de réforme d'intérêt national aussi important que celui de Kennedy. Le seul autre sénateur qui avait osé engager le combat sur ce terrain depuis la fin de la guerre était Robert A. Taft. Et lorsqu'il avait imprimé sa puissante marque personnelle à la législation américaine, il disposait au Sénat d'une autorité comparable à celle dont dispose aujourd'hui le grand rival de Kennedy à Los Angeles, le sénateur du Texas, Lyndon B. Johnson.

Il serait trop long d'expliquer à des Européens pourquoi la procédure législative américaine rend extrêmement difficile à n'importe quel sénateur de réussir ce que Kennedy a fait. Qu'il suffise de dire que c'était une performance unique exigeant une grande intelligence et un grand courage. Ce qui la rend plus remarquable encore, c'est que Kennedy a fait passer sa loi sur les syndicats sans perdre le soutien des organisations ouvrières.

Mais les qualités de Kennedy doivent être jugées essentiellement sur ses exploits non de législateur mais de candidat. Il a été un candidat virtuel depuis le jour où la Convention démocrate de 1956 a failli le désigner pour la vice-présidence. Il est un candidat « à plein temps » depuis sa réélection au Sénat, en novembre 1958, avec une majorité sans précédent de 70 % des voix du Massachusetts. Là encore, beaucoup d'Européens s'étonneront que les aptitudes d'un candidat à la présidence puissent être jugées sur la façon dont il mène sa campagne pour obtenir d'être choisi par son parti.

Une fois de plus, nous nous contenterons de dire que, dans l'Amérique moderne, un grand capitaine politique doit avoir les mêmes qualités que les grands capitaines d'autrefois, ceux de l'époque où les capitaines comptaient encore davantage que les machines de guerre.

Un capitaine, dans la politique américaine, doit d'abord être capable de recruter et de commander une armée, c'est-à-dire une organisation politique



(Agip.)

RICHARD NIXON ET SA FEMME, PATRICIA.
La nouvelle vague politique.

(1) Joseph Alsop écrira en exclusivité pour « L'Express » une série d'articles sur l'élection à la Maison Blanche. L'article de cette semaine est le premier de la série.

(2) Vedette lance-torpilles.

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS	BONS A INTERET PROGRESSIF
UN RENDEMENT IMPORTANT	**UNE PARFAITE LIQUIDITE**

nationale dévouée à sa cause. Au cours des quatre dernières années, Kennedy a recruté une armée d'une qualité sans précédent dans l'histoire américaine du XX° siècle. Elle présente deux caractéristiques remarquables. D'une part, chaque homme, à tous les échelons de l'organisation de Kennedy, est le meilleur qui puisse être trouvé pour le travail dont il est chargé.

D'autre part, tous ces hommes, qui sont maintenant plusieurs douzaines, répartis dans tout le pays, sont unis par leur loyauté absolue envers la personne de Kennedy. Depuis « Muggsy » O'Leary, qui porte les valises et fait les commissions du sénateur, jusqu'aux éminents professeurs d'université et aux politiciens expérimentés qui occupent les postes les plus élevés de son armée, tous manifestent la même foi en Kennedy.

Les six élections primaires

La plupart sont plus âgés que lui. Beaucoup ont plus d'expérience. Mais tous l'acceptent comme leur chef unique et absolu. Même l'armée qui avait préparé la victoire de Franklin Delano Roosevelt en 1932, n'était pas d'une qualité égale à celle que Kennedy emmène à Los Angeles.

Mais pour tous les capitaines, aussi bien politiques que militaires, l'armée n'est qu'un instrument. Tout dépend finalement de la façon dont elle est commandée. Là encore — pour la dernière fois, heureusement — nous rencontrons un aspect du problème Kennedy qu'on ne pourrait faire comprendre à des lecteurs non initiés aux mystères de la politique américaine sans une étude particulièrement ardue et longue.

Le rôle des élections primaires demanderait à lui seul une vingtaine de pages. Disons seulement que les mois qui précèdent les Conventions des partis sont l'occasion d'une longue série de confrontations locales au cours desquelles les différents candidats éprouvent leur force et leur popularité. Toutes ces consultations locales sont épuisantes. Toutes sont dangereuses car un candidat qui subit une défaite grave dans un Etat perd du terrain non seulement dans cet Etat mais dans tous les autres. Ces consultations sont facultatives et peuvent être évitées.

Après sa victoire de 1958 dans le Massachusetts, Kennedy bénéficiait déjà d'un fort soutien pour la nomination à l'intérieur de son parti. Sur le papier, il était en tête. Dans sa situation, un homme politique ordinaire eût cherché à éviter au maximum l'épreuve des élections primaires. Mais, avec un froid détachement, Kennedy a pesé ses faiblesses inhérentes en regard de sa force sur le papier. Il a constaté, par exemple, qu'il lui restait à prouver à la plupart des autres dirigeants démocrates que son catholicisme était un atout électoral et non un handicap fatal.

Il décida donc de courir le risque des élections primaires. Il ne les choisit même pas, comme font la plupart des candidats. Il en accepta la longue et menaçante série. C'était comme miser toute sa fortune sur un pari combiné portant sur six chevaux. Pourtant, du New Hampshire à l'Oregon, la victoire ne l'a jamais abandonné et il a gagné son pari.

Si l'on croit, comme je le crois, que les grands dirigeants démocratiques se recrutent parmi les grands maîtres de l'art politique, l'étonnante performance de Kennedy paraît très encourageante. Elle exigeait du courage, de l'énergie, de la clairvoyance et un bon jugement — les qualités mêmes dont le prochain leader du monde occidentyal aura le plus urgent besoin.

Mais ces qualités de chef, indispensables pour préparer et remporter une campagne électorale, ne suffisent pas. Le véritable leader politique, dans une société démocratique, doit avoir aussi un caractère, un style, une personnalité publique qui l'aident à imposer son autorité à l'opinion.

La formule de Pangloss

Or rien de comparable à la personnalité de Kennedy n'a existé jusqu'ici dans la politique américaine. Elle comporte d'abord un élément rooseveltien, celui de l'héritier d'une grande fortune qui se range au côté des masses. Mais les privilèges dont Kennedy a hérité ne sont vieux que d'une génération. Il y a aussi chez Kennedy quelque chose de l'intellectualisme de Stevenson, ce qui ne doit pas surprendre puisque Kennedy est, au fond, aussi intellectuel que Stevenson, avec une base historique plus solide.

(A.P.)

JOHN KENNEDY ET SA FEMME, JACQUELINE.
Il n'a pas le ventre.

Mais Kennedy, bien qu'il puisse déployer le même genre d'éloquence que Stevenson, ne souffre pas, comme lui, d'un excès de raffinement et de scrupules.

Enfin, il détient un peu de cet étrange pouvoir que possède Eisenhower de se faire aimer pour lui-même, et c'est la principale raison pour laquelle je pense que Kennedy battra Stevenson. Mais Eisenhower semble se faire aimer surtout par la répétition inlassable de la formule de Pangloss : « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* », alors que Kennedy répète constamment à ses auditoires : « *Nous vivons dans un monde extrêmement dangereux ; dans ce monde, aucune nation ne peut demeurer grande sans efforts ; les Etats-Unis doivent faire des efforts à la mesure de leur grandeur.* »

Tel est, en fait, l'essentiel du programme de Kennedy. Sur le plan intérieur, c'est un libéral pragmatique qui a l'intention de remettre la machine en route après la période de consolidation dans la facilité qui a marqué le règne d'Eisenhower. Il est significatif que son principal conseiller économique soit le professeur de Harvard Kenneth Galbraith, qui a soutenu dans son livre célèbre, « The Affluent Society », que les Etats-Unis ont investi beaucoup trop dans le secteur privé, pour la production des « gadgets » et des produits de luxe, et insuffisamment dans le secteur public, pour l'éducation et les dépenses sociales.

Sur le plan international, l'effort est également le mot d'ordre de Kennedy. Il a le mérite particulier d'être le seul homme politique américain qui ait osé dire ouvertement à ses concitoyens qu'ils devraient payer plus d'impôts si cela se révélait nécessaire pour assurer la défense nationale.

Le déséquilibre inquiétant du rapport des forces mondiales, la détérioration des positions américaines et occidentales dans le monde, le mépris de plus en plus grand que les dirigeants du bloc communiste manifestent pour l'Occident sont, aux yeux de Kennedy, les problèmes centraux qui doivent être résolus à tout prix.

C'est sur ces problèmes qu'il a l'intention de lancer un défi à Nixon. Et après les événements de ces derniers mois, il dispose sur lui d'un net avantage.

Nixon, pense-t-on, répondra en accusant son adversaire de « mollesse », Kennedy étant également partisan d'une négociation avec les Soviétiques lorsque les circonstances seront favorables. Kennedy pourra riposter en citant la formule de Churchill « *Armons-nous pour discuter* » et en rappelant que l'administration républicaine s'est signalée par la fermeté de son langage et la faiblesse de son action.

Si Kennedy l'emporte, l'expérience sera intéressante. Car son but est de débarrasser l'Amérique de sa mauvaise graisse, de la rendre plus énergique, plus musclée, plus réfléchie. La discipline nationale est difficile à imposer mais on peut être sûr que Kennedy le tentera et qu'il utilisera pour cela tous les moyens en son pouvoir.

Le vase de Chine

Il ne partage par la conception passive, ou « constitutionnelle » de la présidence qui a été celle d'Eisenhower, de Hoover et des autres présidents de la même école. Il croit au contraire, et avec passion, à une présidence forte et « active », telle qu'elle a été symbolisée par les deux Roosevelt, par Truman et par les autres grandes figures de l'histoire présidentielle américaine.

« *Le courage politique*, a écrit Kennedy, *consiste à faire ce qui doit être fait.* » Son style est de faire ce qu'il estime nécessaire avec un calme et un détachement surprenants. Il parle de lui-même et de ses ambitions avec la lucidité impartiale et l'humour légèrement corrosif que l'on réserve généralement aux problèmes de ses amis. En dépit de ce flegme, cependant, il s'engage toujours de toutes ses forces dans chaque bataille.

Pendant sa campagne pour l'une des élections primaires les plus difficiles, j'ai entendu un échange très révélateur entre Kennedy et sa femme Jacqueline, dont la beauté et la jeunesse ajouteraient une note de couleur presque hollywoodienne à la Maison Blanche. Jacqueline lui ayant déclaré d'un air las qu'elle aimerait savoir comment tout cela allait se terminer, Kennedy lui a répondu presque sèchement : « *Il ne faut jamais demander comment une affaire va se terminer car on peut apprendre, alors, que l'on court à un échec.* »

Si l'on me demande comment se terminera une présidence Kennedy, je répondrai seulement que voter pour un président des Etats-Unis, c'est un peu comme acheter un vase de Chine de grande valeur dans une arrière-boutique.

Si vous êtes suffisamment expert, vous pourrez juger correctement son ancienneté, sa décoration et sa forme. Mais jusqu'à ce que vous l'ayez transporté à la lumière, vous ne pourrez jamais être sûr qu'il ne présente pas une fissure ou un défaut caché.

Les présidents sont plus difficiles encore à évaluer car seule la lumière de la Maison Blanche elle-même peut en révéler les défauts. Je suis bien placé pour le savoir, moi qui suis un ancien électeur d'Eisenhower. Pourtant, je ne serais pas surpris que John F. Kennedy se révèle être le président des Etats-Unis dont mon pays et le monde entier ont un urgent besoin.

JOSEPH ALSOP.

UN CONTRAT-PAYSAGE

Les parfaites vacances (recette)

Préparation : 11 *mois.*

Ingrédients : *ciel bleu + soleil + montagne + mer + une pointe d'accent + quelques senteurs diverses et provençales.*

Prenez un citadin de taille moyenne, plongez-le dans la Méditerranée à peine tiède et bien salée, puis laissez-le reposer sur une couche de sable fin...

Le début de la recette est simple : Il suffit d'avoir à portée de la main : mer, soleil, montagne.

Malheureusement tout se gâte dès qu'il s'agit d' « abriter » cet homme heureux et cuit à point. Le plus reposant des paysages devient vite un enfer sous l'amoncellement d'hôtels, d'immeubles « panoramiques » et de villas. En quelques années il faut tout recommencer : la nature est de nouveau « ailleurs ».

Authenticité à tous prix

Alphonse Allais affirmait : « *Pour que l'air des villes soit pur, il n'y a qu'à les construire à la campagne...* »

C'est exactement ce qui se passe actuellement dans le Midi où les « vacanciers » ont transformé en agglomérations bruyantes et... poussiéreuses la plupart des « sites sauvages ».

Tous les fervents de la nature ont évidemment réagi. Ils recherchent non seulement le décor naturel mais aussi une forme d'habitation en accord parfait avec ce décor, qui ne le dépare pas mais semble au contraire lui ajouter une « touche » d'authenticité supplémentaire. Les maisons en matériau du pays, bâties selon les lois mêmes de la région, connaissent un énorme succès. Les citadins se les « arrachent » à n'importe quel prix et leur choix, quelquefois un peu surprenant, signifie clairement : « tout... plutôt que de retrouver, au bout de la route, la caserne de ciment quittée la veille. »

Dans cet esprit, un Club de milliardaires a créé de toutes pièces un « authentique » village provençal. Le plus grand confort équipe des « mas » aux façades de pierres faussement vieillies et aux toits roses (déjà) moussus.

D'autres amateurs de murs rustiques, moins favorisés par la fortune, ont acquis les maisons rurales de villages abandonnés.

Un domaine « sauvage »

Entre ces deux solutions extrêmes dont l'une est par trop inabordable et l'autre par trop inconfortable, il en existe une troisième raisonnable et... séduisante.

Elle a été imaginée par un constructeur passionné de belles pierres, mais aussi (et d'abord) de paysages méditerranéens. Ce constructeur (François-André Leredu) a découvert, le long de la côte des Maures, à 4 kilomètres du Lavandou, un domaine encore parfaitement sauvage: 170 hectares de pins, de plantes et d'herbes odoriférantes bordant la baie du Gaou-Bénat, l'un des plus jolis sites méditerranéens.

Aussitôt il n'eut qu'une idée : vivre dans ce décor et permettre à d'autres d'y vivre. Mais construire sur un tel terrain, face à un tel décor ressemblait beaucoup à une profanation.

Après avoir envisagé le problème sous ses différents aspects, F.-A. Leredu prit une décision : celle de construire non pas en implantant des maisons quelconques dans le paysage mais en les créant à partir de ce paysage même.

Il fut donc décidé :

1° De respecter aussi complètement que possible le décor naturel (seuls 70 hectares seront lotis, et les 100 autres conservés sous leur forme primitive : forêts, mimosas, fleurs, etc.).

2° D'intégrer les habitations dans ce décor (matériaux pris sur place).

3° De les harmoniser avec la nature (des terrasses suivront la ligne naturelle du sol).

Servitudes pour esthètes

Mais, au moment de trouver des acquéreurs, François-André Leredu se mit à ressembler étrangement à ces antiquaires qui ne peuvent « céder » un meuble précieux sans avoir de garanties quant à l'usage qu'il en sera fait.

Une convention fut établie, destinée à protéger tous les « fervents du site » contre... la laideur.

Parmi les actes juridiques il en est peu dont le but soit si esthétique et dont les termes fassent autant rêver. Celui-ci débute par ces mots :

« *Le domaine du Gaou-Bénat est un des plus beaux sites de la côte des Maures. Il a gardé son caractère naturel et pour faire bénéficier les acquéreurs de cette qualité unique sur la côte varoise, il importe que soient respectées des servitudes de sauvegarde. En conséquence, les constructions et leurs annexes devront être aussi discrètes que possible* »...

Et la convention énumère les servitudes en question :

1° Les constructions devront s'intégrer au terrain.

— Par leur volume : « les terrasses sont imposées, prolongeant le sol naturel chaque fois que la pente du terrain le permet » ;

— Par leur matière : « les murs seront obligatoirement en pierres apparentes du pays. Les terrasses seront dallées avec le même matériau ou recouvertes de terre végétale. »

— Par leur couleur : « les menuiseries seront en bois laissé apparent. Les parties de béton seront laissées brut... ou enduites d'une couleur neutre. »

2° Elles devront former des masses unifiées.

De vastes zones « non aedificandi » seront respectées ; les constructions devront être raisonnablement espacées et les clôtures (qui sont « à éviter ») ne pourront être que végétales...

Les huit servitudes qui figurent dans le texte de la convention sont autant de garanties quant à la beauté naturelle du domaine : l'une précise que : « la végétation devra être sauvegardée, les arbres ne pouvant être sacrifiés que sur l'aire d'implantation des bâtiments et si aucune solution ne peut être adoptée » ; une autre prévoit que : « tous les branchements d'eau (1), d'électricité, de téléphone seront souterrains ». Et que « la vue devra être sauvegardée ».

Une assurance beauté

Une telle convention fera sans doute rêver de nombreux « propriétaires terriens » qui ont choisi, par un beau matin de juillet, un terrain enchanteur avec vue sur la mer (la montagne ou les rochers), ont fait construire sur ce terrain, mais ne peuvent plus contempler aujourd'hui que... le mur de béton armé des nouveaux voisins ou les cuisines d'un grand hôtel flambant neuf.

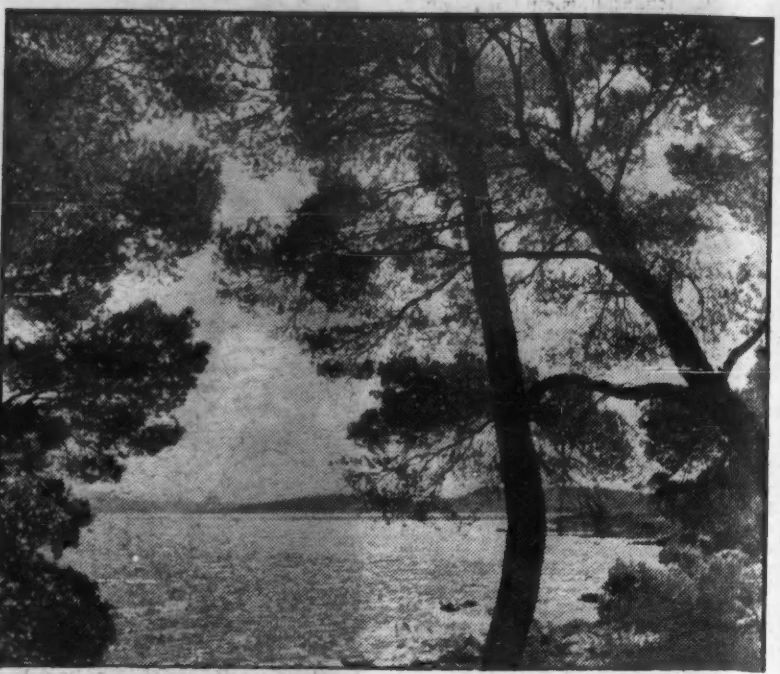
(1) Le « tout à l'égout » a pu être installé.

Pour ceux qui n'ont pas encore commis ce genre d'erreur, mais qui craignent de la commettre, cette convention est une « assurance-beauté ».

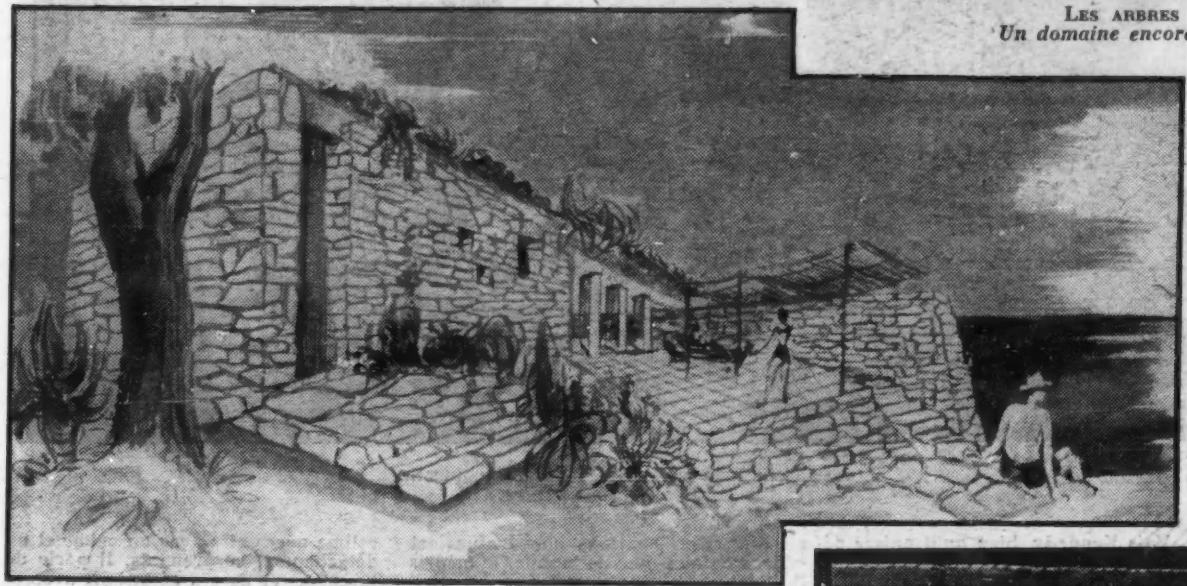
Elle l'est quant à l'avenir mais aussi quant à la réalisation immédiate : un collège d'architectes est en effet à la disposition des acquéreurs. Ces architectes, « signataires de la convention, et s'engageant à la respecter », garantissent que les constructions seront traitées « dans un esprit commun ».

Ce qui ne veut pas dire qu'elles seront identiques puisque, si les acquéreurs « doivent obligatoirement confier l'établissement des plans et la surveillance de leur chantier à un ou plusieurs membres du collège », ils peuvent aussi éventuellement « proposer leur architecte attitré, à condition qu'il soit inscrit à l'ordre des architectes et qu'il s'engage à respecter la présente convention ».

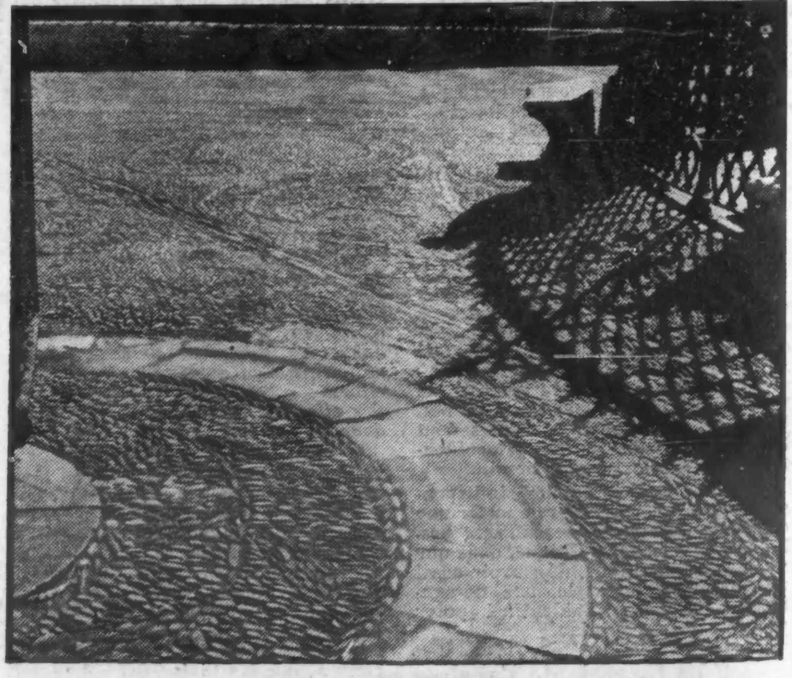
Finalement l'acquéreur bénéficie des avantages de la formule « achat de terrain non construit » : il peut choisir la superficie et le plan de sa future demeure. Mais il est protégé contre les inconvénients de cette même formule puisqu'il n'aura pas à souffrir du mauvais goût de ses futurs voisins.



Les arbres du Gaou-Benat.
Un domaine encore parfaitement sauvage.



Construction en pierres apparentes du pays.
Pour amateurs de murs rustiques.



Pavage provençal ancien.
Une « touche » d'authenticité supplémentaire.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par MM. Leredu et Cie, Le Lavandou (Var). Tél. 88 et 277.

Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Expérimenté*** au cours du week-end dernier, un petit appareil électromécanique astucieux. Il sert d'avertisseur de vitesse et se monte en un quart d'heure sur n'importe quelle automobile (sauf Diesel et transmissions hydrauliques). Avec un réglage très simple, l'appareil produit un grésillement discret dès que le moteur a atteint la vitesse choisie (entre 40 et 120 km-h). Ainsi, Madame Express a été prévenue qu'elle dépassait le 100, vitesse maximale autorisée, sans avoir besoin de fixer en même temps le compteur, la route, le rétroviseur. Une seule précaution : ne pas régler la vitesse trop bas, sinon l'appareil grésillera sans arrêt ce qui est fort agaçant. (Stop-Now, 38,50 N.F., chez les marchands d'accessoires auto.)

● ***Appris*** qu'il ne fallait pas trop laver à l'eau douce les enfants au bord de la mer (à moins qu'ils n'aient une peau particulièrement sensible). En effet, les oligo-éléments contenus dans l'eau de mer se déposent sur la peau et pénètrent par osmose, ce qui est très bénéfique. Mais attention : il faut cependant les laver suffisamment (une fois par jour) car chaque année à la rentrée les médecins constatent une « épidémie » d'impétigo chez les enfants que certaines mères trop confiantes dans l'eau salée n'ont pratiquement pas lavés durant le séjour !

● ***Conduit*** pendant 200 km, sans fatigue, chaussée d'une paire de mocassins de conception toute nouvelle. Cette chaussure est coupée en deux dans le sens de la largeur. « L'avant » est relié à « l'arrière » par une large bande élastique (10 cm) et imperméable. Cette bande donne une souplesse totale à la chaussure et s'adapte exactement au pied. La semelle et le talon sont enduits d'une matière anti-dérapante, permettant ainsi le contrôle exact des pédales. Ces mocassins sont pliables et trouvent facilement leur place dans la boite à gants. Mais il est recommandé de les abandonner dès que l'on met pied à terre. Ces mocassins se font pour femmes et pour hommes en trois tailles, petit, moyen et grand. (Damoto, Galeries Lafayette, hommes 34,50 N.F., femmes 29,80 N.F.).

● ***Visité*** l'atelier d'un jeune peintre-tapissier, plein de talent et d'idées. Le prix de revient des tapisseries étant extrêmement élevé (1.700 N.F. le m2 environ), il a mis au point des panneaux brodés sur fond de toile unie, qui, sans imiter les traditionnels Aubusson, présentent une réelle valeur décorative et artistique. L'inspiration de ces « panneaux brodés », à la limite de l'abstrait et du figuratif, est résolument moderne. Les coloris, lumineux, ont autant de souplesse et d'intensité que ceux d'une peinture. Chaque « carton » est reproduit en 10 exemplaires maximum, par une ouvrière spécialisée. (Ce travail peut d'ailleurs constituer un débouché très intéressant pour les jeunes filles qui sortent d'un collège technique avec le C.A.P. de broderie mécanique). Leur prix : 400 à 600 N.F. (Panneaux brodés de Claude Blaynie, atelier, 153, avenue Victor-Hugo, en vente également à la Porte Ouverte, 201, rue Saint-Honoré.)

● ***Découvert*** au dernier étage d'un grand magasin une nouvelle formule de bibliothèque. Après avoir donné 20 N.F. de caution, elle a emprunté pour 10 jours et pour 0,75 N.F. un volume paru tout récemment et qu'elle n'avait pu s'offrir (mais il y a aussi des classiques). On peut garder un livre un mois en donnant 1,50 N.F. (Au Printemps.)

● ***Noté*** une adresse qui peut être précieuse à ceux qui n'ont pas encore retenu leur hôtel de vacances. Un organisme spécialisé, disposant d'un télex relié de Paris à sept régions touristiques, se charge gratuitement de réserver des chambres, non seulement pour le jour même, mais pour une durée illimitée. Un central hôtelier constamment à jour permet de savoir presque instantanément ce qui reste disponible. Le centre fonctionne tous les jours, dimanches compris, de 9 h. à minuit. (L'Accueil de France, 7, rue Balzac. ELY. 48-60.)

Berel
TAILLEUR CHEMISIER
SOLDES
Collection d'été
12 rue de Sèvres Paris-6e

POUR VOUS MONSIEUR
Spécialité de Spartiates
et
Chaussures d'été
A deux pas des Champs-Elysées
CREATIONS
CARVIL
67, RUE PIERRE-CHARRON
22, RUE ROYALE

Communiqué.
Ne partez pas en Vacances...
sans avoir un COFFRE-FORT pour vêtements...
L'ARMOIRE UNIVERSELLE, par son HERMETISME, garantira votre linge et vos vêtements de la poussière, des mites, etc. Grâce au perfectionnement de ses aménagements intérieurs elle résoudra vos problèmes de rangement.
En éléments juxtaposables et superposables, à portes coulissantes ou ouvrantes, en toutes dimensions et toutes essences de bois (verni ou ciré) traitée en ébénisterie.
Grâce à sa grande diffusion, L'ARMOIRE UNIVERSELLE vous offre un élément de 0,60 × 0,60 × 1,80 en chêne et traité en ébénisterie pour 245 NF.
LIVRAISON IMMEDIATE ET PAIEMENT ECHELONNE
- Le MEUBLE « 148 », 148, avenue Emile-Zola, PARIS (15e).
- Meubles R. VAUCLAIRE, 26, avenue de la Division-Leclerc, ANTONY (Seine).
Catalogue gratuit n° 27

MESDAMES... MESSIEURS
Avant votre départ vérifiez vos robes, vos pantalons trop larges
SILHOUETTE-RETOUCHES
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
reste là pour y parer
Délais plus courts
PRIX MOINS CHERS

ROIENA
CHAUSSEUR
46, av. Victor-Hugo - PARIS (16e)
Actuellement grand choix de MOCASSINS ITALIENS
à partir de 35 NF

JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis pour les ongles

HOMMES

Sur la plage

● *On peut rentrer son ventre dix minutes, jamais une saison entière.*

LES hommes les plus coquets, les plus pointilleux sur le choix d'une cravate ou d'une paire de bretelles font preuve d'une curieuse indifférence à l'égard de leurs maillots de bain. Et « celui d'il y a trois ans », plus ou moins déteint, plus ou moins mité, plus ou moins trop grand (ou trop petit) leur paraît convenir parfaitement aux vacances à venir.

Voici, à l'intention des hommes, quelques conseils sur l'art et la manière de bien choisir ce qui deviendra, en principe, pendant quelques semaines, la pièce maîtresse de leur garde-robe : le maillot de bain.

● Tout homme connaît par cœur son encolure, sa pointure et sa date de naissance, plus rarement son numéro d'immatriculation à la Sécurité sociale, jamais son tour de taille.

Cette carence apparemment sans conséquences se révèle grave lorsque vous vous trouvez contraint de faire l'achat d'un maillot de bain. Il est à remarquer en effet que si vous acceptez volontiers de vous dévêtir chez votre tailleur, vous considérez en général comme ridicule, ennuyeux et superflu d'essayer un slip de bain.

Pas de doute cependant : ou bien vous essayez, ou bien vous connaissez votre tour de taille.

● Comme deux précautions valent mieux qu'une, deux maillots valent mieux qu'un.

● Le maillot de bain aime bien qu'on le rince, de préférence pas dans la mer, mais sous une douche d'eau douce.

● Un maillot de laine n'est pas plus sain parce que plus chaud. La laine est longue à sécher, même au soleil. Préférez le nylon de bonne qualité (c'est-à-dire opaque).

● Le slip minimum est rigoureusement à déconseiller dès que la moindre rondeur se dessine dans la région stomacale. Une volonté de fer ne suffit pas : on peut rentrer son ventre dix minutes, un quart d'heure peut-être, jamais une saison entière.

● Adoptez le boxer-short, il dissimule à merveille les rondeurs intempestives. Mais attention, les élastiques de taille sont souvent trop serrés, la position assise devient alors inconfortable et inesthétique.

● Le boxer-short doit cacher le nombril.

● Une nouveauté : les « boxer-slips », matinés de boxer-short et de slip, ils sont collants mais au lieu d'être échancrés sur les cuisses, pourvus de petites « jambes ». Seyants et tentants, ils sont exclusivement réservés aux hommes sveltes.

● Un slip se porte toujours torse nu, le boxer-short supporte l'adjonction d'une chemise (sans pans) ou éventuellement d'un polo.

● La couleur la plus seyante sur une plage reste le bleu, du marine au ciel en passant par le roy, le « gauloise », le pétrole, etc. Les fleurs, les carreaux, les rayures agressives sont à proscrire pour les plus de 80 kg, mais les écossais fondus, très à la mode, sont aussi discrets qu'un uni.

Enfin, une notion rassurante : l'âge de l'usager ne détermine en rien le choix d'un maillot de bain. Un sexagénaire fringant pourra se permettre des fantaisies qui seront interdites à un adolescent grassouillet. Une seule loi, en effet : la surface couverte par le maillot de bain doit être directement proportionnelle au poids de l'homme qui le porte.

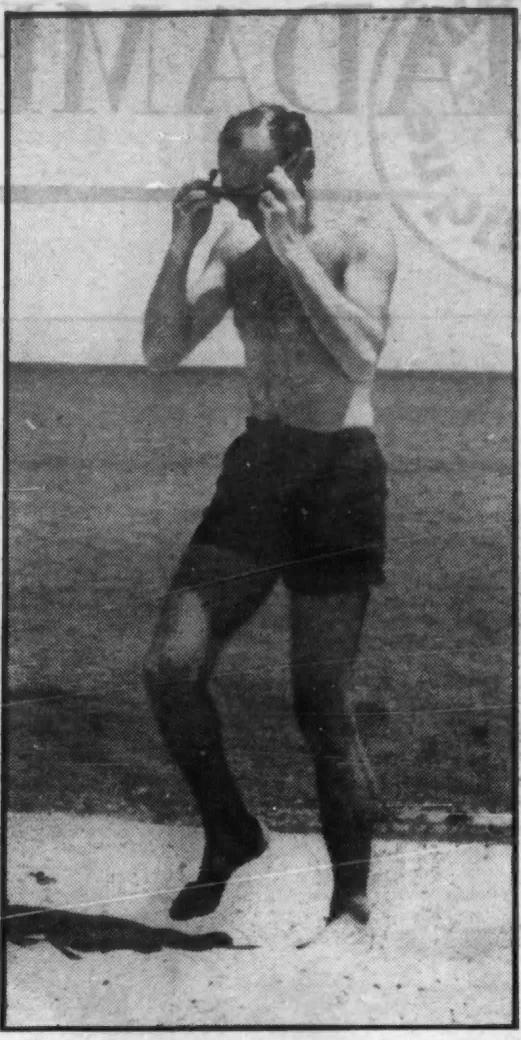
Vu à Paris :

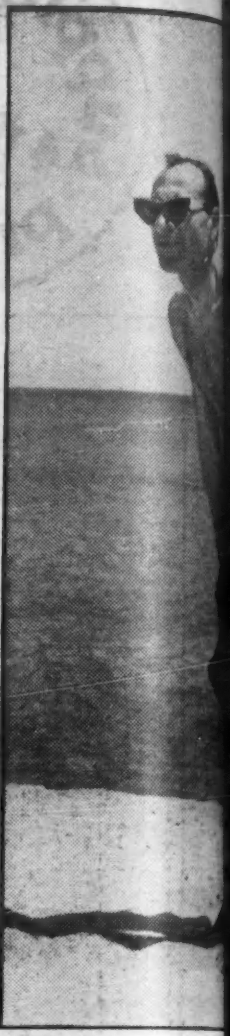
● LES BOXER-SHORTS.

— Nylon écossais fondu ou rayures sombres : 17,50 NF (Prisunic).

— Nylon à petits carreaux (noir-jaune, noir-bleu) ou rayures (vert olive et gris, brique et gris), 25 NF (Sport-Service, 47, rue Réaumur).

— Nylon impressions « abstraites » (noir, paille, rouge, bleu, blanc), poche arrière boutonnée, 29,90 NF (Marque Rasurel, chez Mortimer, 30, avenue Franklin-Roosevelt).





Du short au boxer short...

● LES BOXER-SLIPS.

— Mousse de nylon (ciel, roi), 22 NF (Marque Emo, chez Tunmer, 5, place Saint-Augustin).

— Mousse de nylon (marine, noir, ciel, 27,50 NF (Men Sport, 16, rue de Sèvres).

— Mousse de nylon (noir, marine, roi), 32 NF (Marque Jantzen, chez Romoli, 38, avenu Victor-Hugo).

ÉTUDIANTS

Après l'examen

● *Dix solutions d'urgence qui ne compromettent pas l'avenir.*

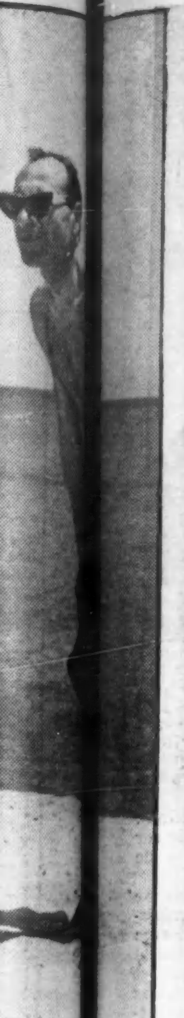
BEAUCOUP d'étudiants voient l'année scolaire se terminer avec quelque appréhension : difficultés financières imprévues, échec à l'examen ou limites d'âge, ne leur permettront pas de « refaire une année ». Voici quelques débouchés qui leur permettront de gagner rapidement leur vie sans compromettre leurs chances d'avenir.

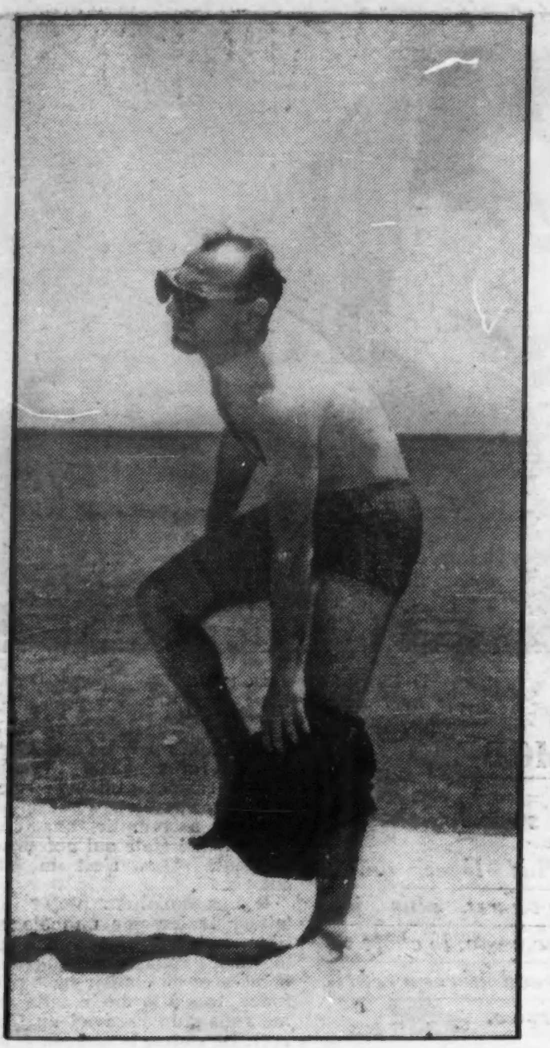
● ENSEIGNEMENT :

— Des postes de maîtres auxiliaires, surveillants d'externat et maîtres d'internat peuvent être attribués aux étudiants régulièrement inscrits dans les facultés et aux personnes titulaires de titres d'enseignement supérieur. Dans la Seine, le bac ou le brevet supérieur est exigé pour l'obtention de l'un de ces postes. Les candidatures doivent être adressées jusqu'au 1er août au Rectorat de l'Académie (pour Paris : 18, rue de la Sorbonne, 5e bureau, 10e section). Traitement mensuel de l'ordre de 480 à 580 NF.

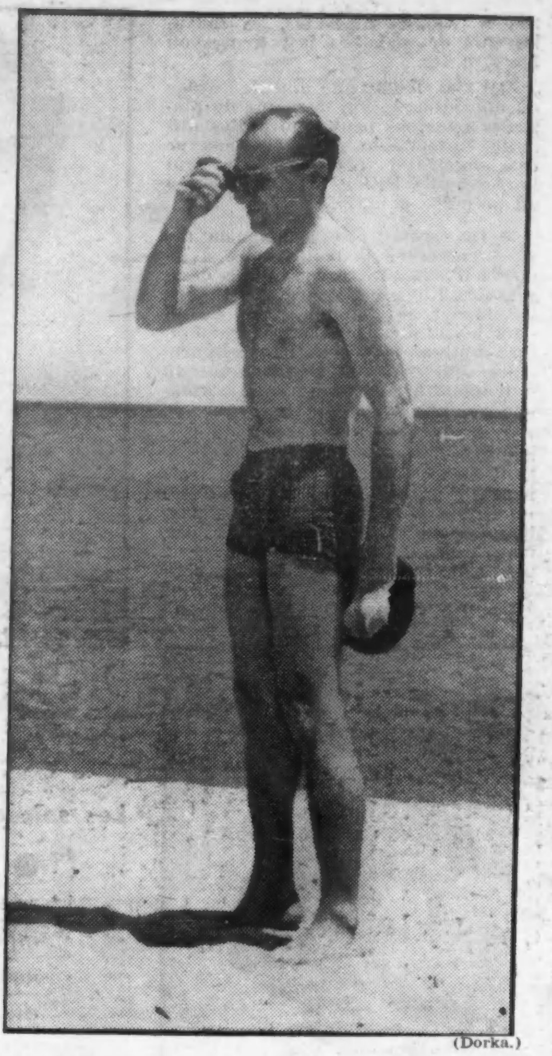
— Le bachot permet aujourd'hui d'obtenir un poste d'instituteur remplaçant. Les candidats sont, suivant les Académies, recrutés par concours ou sur titres (minimum : bac 1re partie) ; ils devront effectuer un stage en École Normale et peuvent être titularisés au bout de trois à quatre ans. Ils seront le plus souvent chargés d'un poste à l'année. Les traitements comprennent une rémunération fixe et une indemnité de suppléance versée pendant les périodes de travail effectif. Ils bénéficient des avantages sociaux habituels. Les candidatures doivent être adressées le plus rapidé-

RAYÉ,
A habiller : les rondeurs.





Pr[...]ES, LA PIÈCE MAITRESSE DE LA GARDE-ROBE.



(Dorka.)

...il n'y a que quelques millimètres.

ment possible à l'inspection académique du chef-lieu du département désiré (pour la Seine : service académique, 25, place de la Madeleine, Paris) ;

— avec un ou deux certificats de licence de langues, postes de professeurs de langues (de cours complémentaires). S'adresser 3 bis, rue Mabillon.

● FONCTION PUBLIQUE :

— Avec le BEPC ou équivalent : recrutement par concours d'agents des PTT, de commis aux ministères des Armées (pour ces derniers, une préparation par correspondance est organisée 5, boulevard Beaumarchais, Paris (4°). Traitement de début environ 500 NF ;

— avec le bac 1re partie : recrutement de contrôleurs féminins des PTT.

● BANQUE :

— Recrutement de rédactrices à la Banque de France sur concours, bac 1re partie exigée, traitement 660 NF environ (Direction du personnel, 39, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris (1er).

— Recrutement de rédacteurs et secrétaires comptables masculins à la Banque d'Algérie. Traitement de 700 à 1.000 NF. S'adresser 217, boulevard Saint-Germain, Paris (7°).

● BRANCHE MÉDICALE :

— Possibilité d'exercer désormais la profession d'infirmier ou d'infirmière diplômé d'Etat à condition d'être titulaire de deux inscriptions annuelles validées à la Faculté de Médecine.

● TECHNIQUE :

— L'A.N.I.F.R.M.O. (1), 3, boulevard Kellermann, Paris (13°), organise au début de septembre, un concours d'admission dans les centres de techniciens (inscriptions reçues jusqu'au 20 juillet 1960). Il existe des sections de formation de géomètres-topographes, électroniciens, dessinateurs industriels ou du bâtiment, conducteurs de travaux, etc. Concours du niveau du baccalauréat 1re et 2e partie, mais aucun diplôme n'est exigé pour l'inscription. Les candidats reçus suivent un stage de neuf à dix mois à plein temps, perçoivent une rémunération horaire, sont en général logés et bénéficient des avantages des salariés (Sécurité sociale, allocations familiales, congés payés).

Cette formation rapide mais solide donne des techniciens particulièrement recherchés sur le marché du travail. (Traitement de 600 à 800 NF).

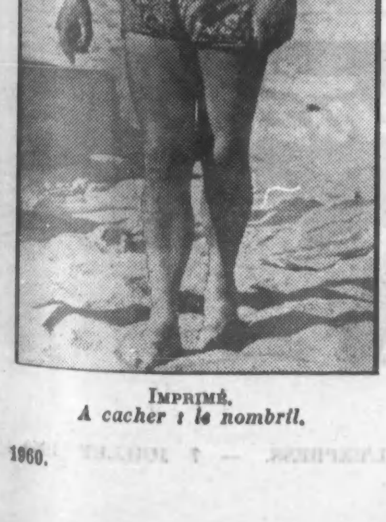
— Certaines firmes privées recrutent périodiquement et forment elles-mêmes leurs futurs techniciens, notamment en mécanographie et calculs électroniques (les candidats doivent avoir un niveau mathématiques élémentaires). Ce sont surtout les machines Bull (service 208), 94, avenue Gambetta, Paris (20°) et I.B.M., Service formation, 5, place Vendôme, Paris (1er).

A noter également deux adresses utiles :

— le « Centre d'orientation des jeunes », 113, rue Cardinet (CAR. 57-13) qui fonctionnera pendant tout l'été.

— Les centres psychotechniques pour adultes, 3, boulevard Kellermann (POR. 65-49) ou 109, rue Montmartre (GUT. 98-64), également ouverts l'été.

(1) Association Nationale interprofessionnelle pour la formation rationnelle de la main-d'œuvre.



IMPRIMÉ.
A cacher : le nombril.

(Dorka.)

UNI.
A supprimer : le tricot.

SANTÉ

Comment se noyer

Observez le « code de l'eau » pour des vacances sans accidents.

QUARANTE personnes sont mortes noyées pendant le week-end de la Pentecôte. A certaines périodes de l'été, on compte vingt-cinq noyades par jour. La plupart de ces drames pourraient être évités.

— *Derrière tous ces accidents, il y a eu des imprudences, des principes qui n'ont pas été respectés*, a déclaré dans sa conclusion le secrétaire des journées d'études médicales des Loisirs et Sports hélio-marins organisées récemment à Marseille par le service du Dr Arnaud. *L'eau n'est dangereuse que pour ceux qui ne la connaissent pas et ne se connaissent pas.*

Il ressort en effet des conférences qui ont été présentées au cours de ces journées d'études qu'il y a deux façons de se noyer :

● LA NOYADE ASPHYXIQUE : due à l'imprudence ou à l'insuffisance technique du nageur et à sa méconnaissance de la mer en tant que milieu de propulsion. De la même façon, certains accidents d'autos sont dus à l'ignorance du code de la route ou aux mauvais réflexes du conducteur.

● LA « CONGESTION », que l'on appelle aujourd'hui *hydrocution*, est beaucoup plus complexe. Son mécanisme est encore discuté, mais il semble qu'il s'agisse d'une mauvaise réaction de l'organisme du baigneur ou « choc de l'eau », entraînant malaise, syncope et coulée à pic. Les victimes de l'hydrocution sont beaucoup plus nombreuses parce que les conditions d'apparition de ces noyades sont moins connues et leur prévention, par conséquent, moins bien assurée.

Les paris stupides

Faisons rapidement justice de la noyade par asphyxie. Son tableau est classique. Un nageur médiocre ou insuffisamment entraîné, est allé trop loin. Il se sent fatigué. Il veut revenir à la côte. La mer est mauvaise ou le vent contraire. Dévié par le courant ou roulé par une vague, il commence à « boire ». Il s'affole. Il fait de grands mouvements pour se maintenir à la surface des vagues. Mais l'eau pénètre dans ses voies digestives et respiratoires et il s'asphyxie rapidement. Après deux ou trois minutes de lutte, il coule.

Ce genre de noyade est d'autant plus évitable qu'il incombe exclusivement à l'imprudence du baigneur : fanfaronnade ou paris stupides sont souvent en cause. On les paie cher. Il faut aussi incriminer souvent une confiance excessive dans des capacités médiocres. Des quantités de gens se croient bons nageurs, parce qu'ils peuvent nager en surface, par mer calme, sur quelques centaines de mètres, alors qu'ils sont incapables de rester dix secondes sous l'eau avec les yeux ouverts, ou de plonger et de ramener à terre un voisin en difficulté. Ces faux bons nageurs sont à la merci du moindre accident.

Pour éliminer les risques de noyades par asphyxie, il faut non seulement savoir très bien nager mais encore :

● AVOIR DES NOTIONS TECHNIQUES DE SAUVETAGE qui permettent de faire face à d'éventuelles complications.

● S'ENTRAINER DÈS L'ENFANCE : l'enseignement de la natation devrait être obligatoire dans les écoles. En tout cas, il faut profiter des vacances pour apprendre aux enfants à nager.

● ETRE DISCIPLINÉ (ne pas se baigner quand le drapeau rouge l'interdit) et *prudent* (pas de baignades isolées, pas de performances à tout prix).

Le « coup de foudre » de l'eau

Si la prévention de la noyade par asphyxie est simple, il en va autrement des noyades par hydrocution, car un facteur relativement imprévisible entre alors en jeu : les réactions de l'organisme au contact de l'eau.

Il est arrivé à chacun de nous d'éprouver des sensations désagréables en entrant dans l'eau de mer ou de rivière : impression de froid, frisson, chair de poule, pâleur, sensation de contraction du thorax ou de l'abdomen. Ces malaises, le plus souvent, s'effacent spontanément après un certain délai d'immersion pour faire face à une agréable sensation de réchauffement. Parfois ils s'accompagnent de vertiges, de nausées, de maux de tête, de claquement des dents, de démangeaisons et de rougeurs et sont suffisamment déplaisants pour que le baigneur renonce à entrer dans l'eau. L'apparition de ces symptômes nous sauve peut-être d'accidents plus graves. En effet, ces troubles qui traduisent les réactions de notre système vaso-moteur en face de l'adaptation à un milieu liquide et froid, peuvent aller, dans certains cas, jusqu'à la syncope. Et la syncope banale, bénigne sur la terre ferme, peut avoir dans l'eau des conséquences mortelles : le baigneur qui perd connaissance coule à pic, souvent sans pousser un cri. Il a été victime, selon le terme proposé par le médecin colonel Lartigues, d'une « hydrocution », c'est-à-dire d'une « exécution par

→

l'eau » (comme l'électrocuté est victime d'une exécution par le courant électrique).

Le drame de l'hydrocution c'est que personne n'est à l'abri de cet accident. Les meilleurs nageurs, les individus les plus habitués aux sports aquatiques et à la vie dans l'eau peuvent un jour se trouver dans des dispositions physiques telles que cette « intolérance à l'eau » apparaisse. C'est pourquoi il ne faut :

● Jamais se baigner seul dans un endroit écarté. On retrouve chaque année des cadavres d'excellents nageurs qui sont morts parce qu'ils se baignaient hors de la vue d'un sauveteur éventuel.

● Jamais se baigner si on n'en a pas envie. Certains des hydrocutés qu'on réussit à ranimer avouent qu'ils ont été incités à se baigner par leur famille ou leurs amis alors qu'ils n'en avaient pas envie ce jour-là. La répugnance à entrer dans l'eau, surtout si normalement on aime se baigner, est un avertissement dont il faut tenir compte.

Mais il existe aussi des facteurs secondaires qui prédisposent aux accidents. Dans la mesure où on les connaît, ils permettent de redoubler de prudence.

1) Le « terrain » : un système vaso-moteur perturbé, notamment, expose à mal réagir au contact de l'eau. Sont dans ce cas notamment : les épileptiques, les allergiques (asthme, rhume des foins, urticaire, eczéma, etc.), les personnes souffrant de certains déséquilibres neuro-endocriniens ou de troubles vasculaires graves, les hépatiques (avec migraines et troubles digestifs), les convalescents de maladies infectieuses ou fébriles, etc.

2) La fatigue : une nuit de voyage ou une interruption de bains de plusieurs semaines peut rendre plus difficile l'adaptation à l'eau. Dans ce cas, augmenter très progressivement la durée des bains et sortir de l'eau au moindre malaise.

3) Le froid : chaque baigneur devrait connaître la température à laquelle il s'adapte sans réactions désagréables. Elle est d'environ 23° C pour la plupart des enfants et de 20° C pour les adultes (18° C est la température minima des piscines). Les hydrocutés sont rares en Méditerranée où la température de l'eau oscille normalement entre 23° C et 27° C.

4) La digestion : on a plutôt tendance à y attacher trop d'importance. La fameuse loi « des deux ou trois heures » après le repas est loin d'être infaillible. Il faut beaucoup plus longtemps pour digérer un gros repas, copieusement arrosé. Par contre, on peut sans inconvénient se baigner (si la mer est bonne et si on est habitué à l'eau) après un repas léger normal. Les Anglo-Saxons le font de façon habituelle.

En résumé : il est dangereux de se baigner même plusieurs heures après un repas copieux et alcoolisé, mais il est également dangereux de se baigner à jeun. On risque un accident d'hypoglycémie (1) (quelques morceaux de sucre, un jus de fruit sucré, une cuillerée de miel, une poignée de fruits secs suffisent à prévenir l'hypoglycémie).

5) Les émotions : elles perturbent l'équilibre neuro-végétatif. Il est imprudent d'aller à l'eau sous le coup d'une mauvaise nouvelle ou d'une contrariété. Un médecin, excellent nageur, très bien entraîné, a failli se noyer en se jetant à l'eau pour aller chercher son fils qui dérivait, par mistral, sur un matelas pneumatique.

Ces facteurs « secondaires » coûtent, chaque année, selon les estimations officielles, la vie de 3.000 à 4.000 personnes. Il est prudent de se les rappeler avant même d'avoir enfilé son maillot.

(1) Chute du taux de sucre dans le sang qui entraîne des malaises pouvant aller jusqu'à l'évanouissement.

(Dambier.)

1) L'étoile tissée main.
Elle ne reste pas dans l'armoire.

(Dambier.)

2) Le chale demi-lune.
Il cache les points frileux.

MODE

Les soirées sont fraîches

● ***Plus léger qu'un manteau, plus joli qu'une veste, le châle de nos grand-mères a repris du service.***

En été, la fraîcheur du soir et les instants où le soleil se cache posent un problème à toutes les femmes : que mettre pour réchauffer les robes légères ?

Un manteau d'été ? C'est un achat assez lourd qui s'amortit difficilement. De plus le manteau est encombrant, et on l'a rarement sous la main au moment voulu ; le plus souvent il reste, comme le cardigan dans l'armoire.

Quant à la veste, commode avec un pantalon ou une jupe plissée, elle est à exclure avec une jupe large.

La solution

Dans ces conditions, quelle solution adopter ? Les étoles et les châles de nos grand-mères sont redevenus à la mode depuis plusieurs années, ce qui s'explique facilement : légers et chauds, ils cachent tous les points frileux, le cou, les épaules et les bras. (Il est extrêmement rare, en été, que l'on ait froid aux jambes.) Peu encombrants, ils sont faciles à porter, à rouler dans un coin d'une voiture, à caler sur le dossier d'une chaise. Romantiques et féminins, ils donnent de la grâce.

● Les matières : il y a quelques années, la laine des Pyrénées était la plus en vogue ; on en fait toujours (une bonne adresse : Hélène Falletti, 25, rue de Penthièvre). Cette année, les étoles et les châles suivent la tendance des chandails. Le mohair et le cachemire sont favoris, suivis de près par les tissages à la main.

Attention : en France et à Paris, il est facile d'acheter des étoles mais plus difficile de trouver un châle. Si vos vacances vous conduisent dans une région ou un pays du Sud (Pays Basque, Espagne, Italie, Portugal) ne faites surtout pas de folies avant de partir, vous trouverez sur place des châles fabriqués par des artisans du pays, un des rares achats « folkloriques » qui se révèlent utiles, même les vacances terminées.

Reste à remplir une condition : trouver une étole qui puisse servir sur plusieurs robes, c'est une affaire de coloris.

● Les coloris : plutôt que de se laisser tenter par un coloris irrésistible mais difficile à accorder avec toutes les robes (unies ou imprimées) il est sage de choisir un ton neutre et foncé, très à la mode cette saison (les marrons : du caramel au tête de nègre). En outre, le marron évite le côté « paysanne en deuil » du châle noir.

Vu à Paris :

● Les étoles :

— En laine, frangée (noire, rouge, bleue, grège), 19 NF (au Printemps, Primavera).

— En laine mohair, tricotée très fin (La Maison du Gant, 256, faubourg Saint-Honoré).

— En laine noire et or, tissée à la main, frange noire, 78 NF (Pulcinella, 10 bis, rue Vignon). (*Photo p. 1*).

— En fin cachemire (ciel, jaune et grège), frangée, 99 NF (Franck et Fils, 80, rue de Passy).

— En laine (noire, beige, blanche, dorée), tissée à la main, frange noire, 75 NF (aux Métiers, 12, rue Grégoire-de-Tours). (*Photo n° 1*).

● Les chales :

— En laine mohair, tricotée très grosses mailles, frangée ; existe en dix coloris, 120 NF (Renée Collard, 384, rue Saint-Honoré).

— En laine et en forme de demi-lune (noire, blanche, dorée), grosse frange noire, 125 NF (Boutique Dior, 30, avenue Montaigne). (*Photo n° 2*).

PRÉNATAL
195 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
●
A PARIS
103, RUE St-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI

Claire Comte
SOLDE
Ses robes de plein Été
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

« L'Express » donne ici à ses lecteurs son appréciation sur les films à voir.

NOUVEAU

La Dolce Vita : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan*, ELv. 92-82.)

Propriété privée : La Belle et les Blousons noirs. Le premier film de la « Nouvelle Vague » américaine. A déconseiller aux amateurs de bons sentiments. (*Rotonde*, MED. 08-22 ; *Biarritz*, ELY. 42-33 ; *Royale*, ANJ. 82-66.)

Moderato Cantabile : Madame Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau, prix d'interprétation à Cannes. (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

Jamais le dimanche : une comédie à succès tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue*, ELY. 49-34 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22.)

La Ballade du soldat : un permissionnaire de l'Armée Rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie pleine de tendresse et d'imprévu. (*Monte-Carlo*, BAL. 09-83.)

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Colisée*, ELY. 29-46.)

Austerlitz : d'Abel Gance. Pour pouvoir dire « J'y étais ». (*Madeleine*, OPE. 56-03 ; *Mercury*, BAL. 75-90; *Gaumont-Palace*, EUR. 72-21.)

RECENT

Le Trou : le dernier fim de Jacques Becker. Une prison, des hommes entre eux. (*Impérial*, RIC. 72-52 ; *Scarlett*, MON. 06-92.)

Les Liaisons dangereuses : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim, lancé par la censure. (*Plaza*, OPE. 74-55.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma. A déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (*Ciné Panthéon*, ODE. 15-04, à partir du vendredi 8 juillet ; *Astor*, PRO. 72-00.)

Le Déjeuner sur l'herbe : un Renoir obscurantiste et désinvolte, lâche et séduisant, où la Science est tenue en échec par une Fille de la Nature. (*Lux-Bastille*, DID. 79-17.)

ANCIEN

A nous la liberté : comment en 1932, avant Chaplin, René Clair s'en prenait aux « temps modernes ». (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

Belles de nuit : sous la baguette de René Clair, Gérard Philipe, Gina Lollobrigida et Martine Carol. (*Goncourt-Parmentier*, NOR. 31-27.)

Alexandre Newski : de S.-M. Eisenstein, musique de Prokofiev (1938). Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

Citizen Kane : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Jeux interdits : une petite Parisienne dans la débâcle de 1940, vue par René Clément. (*Dôme-Italie*, GOB. 14-60.)

Monsieur Ripois : dans Londres décrite par René Clément, Gérard Philipe séducteur désinvolte et désargenté (*Pagode*, INV. 12-15.)

Touchez pas au grisbi : le célèbre roman d'Albert Simonin porté à l'écran par Jacques Becker. Gabin, gangster retiré, reprend du service. (*Palermo*, ROQ. 51-77.)

Du rififi chez les hommes : tourné par Jules Dassin, le plus minutieux cambriolage de l'histoire du cinéma. (*Temple*, NOR. 5[illegible]-92.)

Sur les quais : Marlon Brando, dirigé par Elia Kazan, se révolte contre les abus des syndicats de dockers américains. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Johnny Guitare : des héros fatigués dans un western de Nicholas Ray. (*Noctambules*, ODE. 42-34.)

Rashomon : quatre témoins et un crime. Le film qui, en 1951, nous fit connaître le cinéma japonais. (*Studio Etoile*, ETO. 19-93.)

● télévision

Jeudi 7 juillet a 21 h. 10 : « La Surprise », de Marcel Bluwal, qui a obtenu le grand prix Eurovision du film de télévision au Festival de Cannes 1960. Avec : Roger Carel, Philippe Nicaud, Evelyne Dandry, etc.

Vendredi 8 juillet a 22 h. 10 : « Terre des Arts », un magazine télévisé de Max-Pol Fouchet, Jean-Luc Dejean et Jacques Floran. Ce numéro qui n'avait pu être diffusé la semaine dernière est consacré à l'esthétique de Paris.

Samedi 9 juillet a 20 h. 40 : « La vie des animaux », une émission de Frédéric Rossif commentée par Claude Darget.

Lundi 11 juillet a 20 h. 40 : « A l'Ecole des Vedettes », une émission d'Aimée Mortimer, présentée par Pierre Fromont, avec : Maurice Escande, Robert Vattier, Francis Lemarque, Claire Sombert, etc. Réalisation : Stellio Lorenzi.

Lundi 11 juillet a 21 h. 45 : « En direct du théâtre Antoine » ou « Bab-el-Oued » à Paris ; un reportage de Pierre Cardinal et Michel Pericard chez « La Famille Hernandez ».

Mardi 12 juillet a 22 h. 25 : « Musique pour vous », une émission de Lucienne Bernadac. « L'histoire du soldat », de Ramuz et Igor Stravinsky (cette émission prévue le 28 juin a été reportée) ; avec pour la partie parlée : Michel Etcheverry et Jean-Pierre Mariel et pour la partie dansée Wladimir Skouratoff, Joan Cadzow, etc. Réalisation : Marcel Bluwal.

Mercredi 13 juillet a 22 h. : « Lectures pour tous », une émission de Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes, avec Max-Pol Fouchet. Réalisation : Jean Prat.

● recette

Filets de sole Nelly

Des filets de sole (ou de poisson plat).
100 g de beurre.
1 œuf dur passé au tamis.
100 g de champignons.
2 cuillerées à soupe de mie de pain rassis finement haché.
1 cuillerée à soupe de persil haché.
1 jus de citron.
Sel, poivre.
Un peu de farine.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 15 minutes.

Vous passez les filets dans la farine et vous les faites dorer au beurre dans la poêle. Vous les mettez dans le plat de service et vous les tenez au chaud.

Vous mettez le reste du beurre dans la poêle et, quand il est bien chaud, vous y jetez les champignons hachés. Au bout de trois minutes, vous ajoutez la mie de pain, l'œuf dur, le persil. Salez, poivrez, remuez vivement pendant environ 2 minutes puis jetez cette mousse sur vos filets de poisson. Arrosez avec le jus de citron et servez.

● expositions

PARIS :

700 chefs-d'œuvre, des primitifs à la fin du siècle dernier. Sortis des greniers du Louvre, la plupart d'entre eux méritent de rester accrochés en permanence. (*Musée du Louvre, entrée porte Saint-Germain-l'Auxerrois.*)

Braque : l'œuvre graphique — trop peu connu — du « patron » de l'école française moderne. (*Bibliothèque Nationale, Galerie Mansard, rue de Richelieu.*)

Le Masque : une psychanalyse mondiale du visage humain, prolongation jusqu'au 30 septembre. (*Musée Guimet, place d'Iéna.*)

Le Rouleau de Ma Fen : sortilèges de la peinture chinoise de haute époque. (*Musée Cernuschi, 7, avenue Vélasquez.*)

Louis XIV : fastes et splendeurs de son siècle. Une exposition comme on en voit peu. (*Musée des Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan, rue de Rivoli.*) (Pour ces six expositions, voir pagé 39 la chronique de Jean-François Chabrun.)

Castanier : des gouaches sourdement lumineuses qui annoncent, après un long silence, la rentrée d'un peintre parmi les plus humainement doués. (*A.G., 32, rue de l'Université.*)

Cézanne : ses meilleures aquarelles et quelques tableaux. (*Bernheim, angle de l'avenue Matignon et du faubourg Saint-Honoré.*)

Degas : directement d'Ingres à Bonnard. (*Durand Ruel, 37, avenue de Friedland.*)

Pierre Dumont : comme Seyssaud (*Bernheim, 35, rue La Boétie*), Dumont, mort en 1936, était un de ceux dont l'œuvre exigeait une réhabilitation. (*Le Colisée, 40, rue du Colisée.*)

Dunoyer de Segonzac : 50 ans de sagesse contre vent et marée. (*Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*)

Kupka : l'esprit de la peinture actuelle bien avant la lettre. (*Flinker, 34, rue du Bac.*)

Picasso : 45 gravures sur linoléum diaboliquement habiles et un acte de foi tauromachique. (*Louise Leiris, 47, rue de Monceau, et Lucie Weill, 6, rue Bonaparte.*)

Planet : une rigueur chargée de charme et d'émotion. (*Galerie de Suffren, 61 bis, avenue de Suffren.*)

Peinture Naive : anthologie du douanier Rousseau à nos jours. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

PROVINCE :

Chagall : ses vitraux. Une réussite insolite qui marque un moment essentiel de son œuvre. (*Musée de Reims.*)

Duvillier : le néoromantisme fait peintre. (*Maison des Princes, Pérouges, dans l'Ain.*)

Gleizes : rétrospective d'un des grands « bâtisseurs » de l'art actuel. (*Blanc, 44, cours Mirabeau, Aix-en-Provence.*)

Matisse : très importante exposition des peintures, sculptures et gravures. A ne pas manquer. (*Pavillon de Vendôme, Aix-en-Provence.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE MAEGHT
POETES, PEINTRES ET SCULPTEURS
BAZAINE - BRAQUE - BROSSA - A. CALDER - CENDRARS - CHAGALL - René CHAR
CHILLIDA - A. du BOUCHET - J. DUPIN - FIEDLER - A. FRENAUD - GIACOMETTI
J. GUILLEN - M. HERNANDEZ - KANDINSKY - L. LECLERCQ - LEGER - MIRO
PALAZUELO - R. QUENEAU - TAL-COAT - J. TARDIEU - UBAC - P. VOLBOUDT

GALERIE CHARPENTIER
DUNOYER de SEGONZAC
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

Jacques DUBOURG, 126, bd Haussmann-8e
RAOUL DUFY
Dessins, aquarelles - 23 juin - 12 juillet

GALERIE ARIEL - 1, av. de Messine-8e
CONFRONTATION DANS LA CONTINUITÉ DE LA PEINTURE
1er au 31 juillet

Galerie DINA VIERNY, 36, r. Jacob, Paris-6e
« PEINTRES PRIMITIFS »
BOMBOIS-BAUCHANT-SÉRAPHINE-VIVIN

GALERIE DU PONT-ROYAL
PFEIFFER
BAUHAUS
AQUARELLES
40, rue du Bac - 28 juin - 31 juillet

DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP

GALERIE LOUISE LEIRIS
PICASSO
45 Gravures sur linoléum
15 juin au 13 juillet

de GASPARY
1re EXPOSITION
Du 25 juin au 16 juillet
BERNHEIM - JEUNE - DAUBERVILLE
27, avenue Matignon

GALERIE MOTTE - 22, r. Bonaparte
BESTIAIRE DE DENISE LEMAIRE
AU PREMIER ETAGE
PEINTRES CONTEMPORAINS
Du 1er juillet au 31 août

GALERIE PAUL AMBROISE - 6, RUE ROYALE - PARIS
K. BEDIKIAN
JUIN - JUILLET

ENSEIGNEMENT

Un certain écœurement

● ***Au moment où ils partent en vacances, les écoliers de la Nouvelle Vague sont « à bout de souffle ». « L'Express » ouvre le débat sur les réformes nécessaires. Voici, au dossier, une première pièce : la proposition simple et attrayante d'un jeune professeur, Robert Ferran.***

JE fais partie du Bureau de l'Association des Parents d'Elèves du lycée de La Baule. A ce titre, ainsi qu'à celui de professeur et de délégué du Bureau universitaire de statistique, j'ai été désigné pour participer au Congrès national des Parents d'Elèves qui s'est tenu à Montpellier.

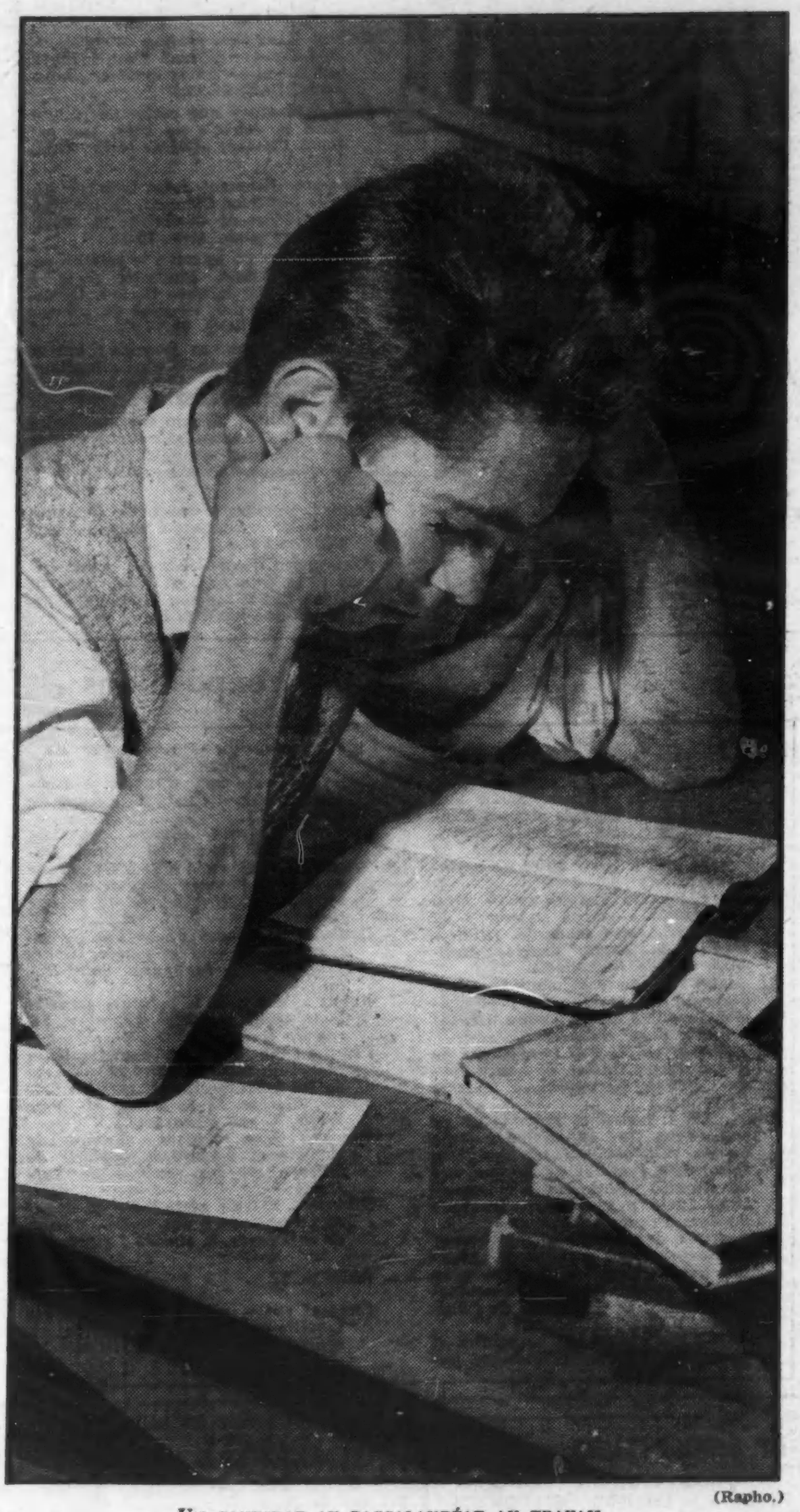
On y a débattu, entre autres, de l'irritant problème du baccalauréat. Irritant parce que, tel qu'il se pose aujourd'hui, il est à peu près ramené aux dimensions d'un problème matériel, pratiquement insoluble ; trop de candidats, pas assez d'examinateurs, manque de locaux ; d'où perturbations de tous ordres, semaines de classes perdues pour tous de plus en plus nombreuses, au point qu'on en est à se demander avec effroi si on n'en arrivera pas à passer plus de temps à contrôler les connaissances qu'à les inculquer... A ces forces majeures, que seule pourrait réduire une large politique de financements scolaires, trop de parents ont opposé des vues théoriques : condamnation unanime et justifiée de la tentative en cours (qui, en divisant les opérations, ne fait qu'accroitre le désarroi) mais vœux par trop « pieux » pour le maintien de deux sessions avec écrit et oral.

Une constatation navrante

J'ai présenté la suggestion suivante : « Etant donné que la première partie du bac n'a pas d'autre objet que de décerner un certificat de « culture générale » ou de donner accès à une classe terminale, pourquoi ne pas la traiter comme un simple examen de passage, c'est-à-dire : en dispenser les élèves qui sont, de toute évidence, au-dessus du niveau de l'examen (plus de 11 de moyenne scolaire dans les matières d'examen) ; en éliminer (en les autorisant à redoubler) ceux qui, de toute évidence, sont très au-dessous du niveau (moins de 7 de moyenne scolaire) ; soumettre à l'examen la seule portion des élèves ayant obtenu en 1re et 2e entre 7et 11 de moyenne (ainsi que les élèves travaillant seuls ou n'appartenant pas à l'Enseignement public) : examen consistant en une seule série d'épreuves écrites (et orales obligatoires en langues vivantes), en juin, et ayant valeur d'examen probatoire. Le nombre des admis sans examen étant connu d'avance, on prendrait en une seule fois — parmi les candidats examinés — le pourcentage conforme aux statistiques établies depuis une dizaine d'années, qui se sont révélées pratiquement constantes. Outre le principal avantage de réduire considérablement les opérations matérielles, cette formule éviterait les « accidents » heureux ou malheureux et inciterait les élèves — soucieux d'obtenir une bonne moyenne scolaire — à travailler régulièrement tout au long de l'année, et dès la seconde.

Mais cette proposition, même si elle a pu retenir l'attention du Congrès, reste pour moi un « palliatif mineur » (1). La réforme de l'Enseignement ne saurait, à mon sens, sortir de quelques retouches. Elle doit être intégrale ou n'être pas. Ce qui me parait intéressant — et dont ces lignes sont une ébauche — c'est de débattre d'un projet de réforme général, cohérent et... réaliste.

Il faudrait partir d'une constatation, navrante mais indéniable : nos élèves de l'Enseignement secondaire ne sont plus à même, dans leur grande majorité, d'honorer les espérances qu'on ne cesse de mettre en eux. Un décalage de plus en plus important s'établit entre ce qu'ils « devraient » savoir et ce qu'ils savent en effet, entre les ambitions officielles et le rendement réel. Les écoliers de la nouvelle vague sont « à bout de souffle ». Faut-il en rendre responsables l'accroissement considérable des effectifs et la fatale dévaluation qui en découle ? ou la technique plus exigeante adoptée dans certaines disciplines (telles que les langues vivantes ou la géographie), sans « dégagements » compensateurs ? ou les autres modes « d'éducation » qui sollicitent nos jeunes esprits (cinéma, radio, télévision, électrophone, etc.) ? ou un certain écœurement des disciplines traditionnelles inhérent à la jeunesse actuelle, au relâchement social ou familial ? ou le tout ensemble ?... Il n'est peut-être pas capital de répondre à toutes ces questions, si l'on veut bien considérer que le plus urgent n'est pas d'expliquer le mal, mais d'y remédier. Ce qui est sûr, c'est que — pour beaucoup de raisons matérielles ou morales — le régime de travail et d'examen qui était aisément supporté, il y a vingt ans encore, par la quasi-totalité des élèves, ne l'est plus à l'heure actuelle que par une infime minorité : on peut avancer sans exagération que sur cent élèves d'aujourd'hui, 5 à 10 % à peine profitent pleinement de l'enseignement dispensé, 60 à 65 % négligent complètement deux, trois, quatre — voire davantage — des matières qui leur sont enseignées ; 30 % sont complètement hors de course. Ce malaise obscur se traduit, à tous les échelons de la société, par des doléances diverses : les parents d'élèves se plaignent de voir leurs enfants astreints à des disciplines de plus en plus astreignantes pour des résultats de plus en plus faibles ; les professeurs se plaignent de ne pouvoir dispenser avec fruit leur enseignement à des effectifs d'élèves non seulement pléthoriques, mais totalement hétérogènes, en aptitudes et en âges ; la nation se plaint (ou serait en droit de se plaindre) de constater que le but essentiel de l'éducation, qui est de former des hommes responsables et de les préparer à la vie réelle, est de plus en plus rarement atteint ; les élèves, eux, ne se plaignent généralement pas : ils opposent une saine réaction de défense qui consiste à éliminer purement et simplement de leur travail tout ce qui contrarie un peu trop leurs aptitudes ou leurs goûts.



(Rapho.)

UN CANDIDAT AU BACCALAURÉAT AU TRAVAIL.
Le menu est trop riche.

Par sympathie

Comment « réformer » efficacement cette situation désastreuse ? A partir de quelques « idées-forces » courageusement appliquées :

D'abord, reconnaître que *le seul véritable problème, c'est celui de l'élève-consommateur, non celui de la matière-consommation* : à quoi me sert d'élaborer un superbe « menu » si les neuf dixièmes des convives se révèlent incapables de l'absorber ?

Ensuite, comprendre que *toute matière est « formatrice »* : j'assimile avec beaucoup plus de profit quelques aliments — même ordinaires — mais que j'aime, que d'autres aliments — même plus raffinés — mais qui ne conviennent ni à mon appétit ni à mon organisme.

En somme, toute la faillite de l'enseignement actuel peut s'exprimer en ces termes : s'obstiner à soumettre à un régime uniforme une clientèle infiniment disparate, s'acharner à vouloir aligner indistinctement tous les élèves sur des normes d'enseignement idéales et périmées, au lieu d'adapter les nécessités pédagogiques et matérielles aux capacités respectives des élèves.

Il conviendrait donc, à mon sens, de réduire le nombre des matières enseignées à chaque élève, mais en augmentant la « puissance formatrice » contenue dans chacune d'elles. Il ne s'agit pas du tout, bien entendu, d'un enseignement au rabais, mais d'un épanouissement par « sympathie », basé sur le principe que toute discipline, pratiquée avec amour et à une certaine profondeur, est génératrice de culture. (Le paysan, l'artisan se font une philosophie à partir de leur seule activité manuelle.)

De son entrée à l'école jusqu'à la 6e, on ne soumettrait l'enfant qu'à deux disciplines fondamentales : le calcul et le français (libre à une dictée ou à une lecture bien choisies de permettre un prolongement historique, botanique ou géographique...). Qu'il sache parfaitement compter et écrire le français en quittant l'école primaire ne me paraitrait pas si mal. (C'est un résultat peu fréquent actuellement.)

De la 6e à la 4e, on adjoindrait à ces deux matières l'étude très poussée d'une langue (vivante ou morte).

A partir de la 4e, enfin, on prendrait comme matières obligatoires le français et la langue commencée, et l'on y ajouterait seulement deux autres matières, choisies par l'élève parmi les quelque dix matières actuellement dites « principales » : grec, latin, 2e langue vivante, math., physique, chimie, histoire, géographie, sciences naturelles.

Les « élèves-boulets »

Au lieu de morceler à l'infini les enseignements, on « formerait » les élèves à partir de ces quatre matières de base, correspondant à leur goût, à raison de quatre heures par semaine dans chaque matière. Les seize heures d'enseignement seraient données le matin.

Les après-midi (jusqu'à 4 h 30) seraient consacrées aux loisirs, aux sports, aux disciplines artistiques, aux travaux manuels, à la détente des esprits et des corps. On pourrait y inclure aussi de brèves séances (en méthode « active ») destinées à l'acquisition de rudiments dans les matières non choisies, plus propres à susciter la curiosité qu'à encombrer la mémoire (on demanderait, par exemple, à l'élève qui n'étudie pas l'histoire comme matière de base, d'avoir simplement une notion claire de la chronologie, de ne pas situer Charlemagne au XIXe siècle).

Enfin, deux heures et demie le soir (de 4 h 30 à 7 h) seraient consacrées à de vraies études, où des pédagogues qualifiés apprendraient patiemment aux élèves à apprendre, à travailler, à acquérir non seulement des connaissances, mais une méthode.

Outre son efficacité pédagogique, ce système aurait l'avantage de permettre un « choix » tout à la fois varié et plus engageant, qui supprimerait l'arbitraire distinction de « classique » ou de « moderne », ainsi que l'humiliante hiérarchie qui a tendance à s'établir actuellement entre les séries, dont certaines font figure de « parent pauvre » ; en faisant plus souple la distribution des élèves, il rendrait plus aisée leur orientation, plus équitable leur sélection, plus légères les classes et plus simples les examens ; cette réforme me paraitrait comporter enfin un autre avantage, d'ordre psychologique, mais considérable : celui d'éliminer de chaque classe tous les « élèves-boulets » que cette matière « n'intéresse pas » ; celui de ne mettre en présence que des élèves qui « aiment » les matières qu'ils étudient et des professeurs qui sont émoustillés par cet « amour ».

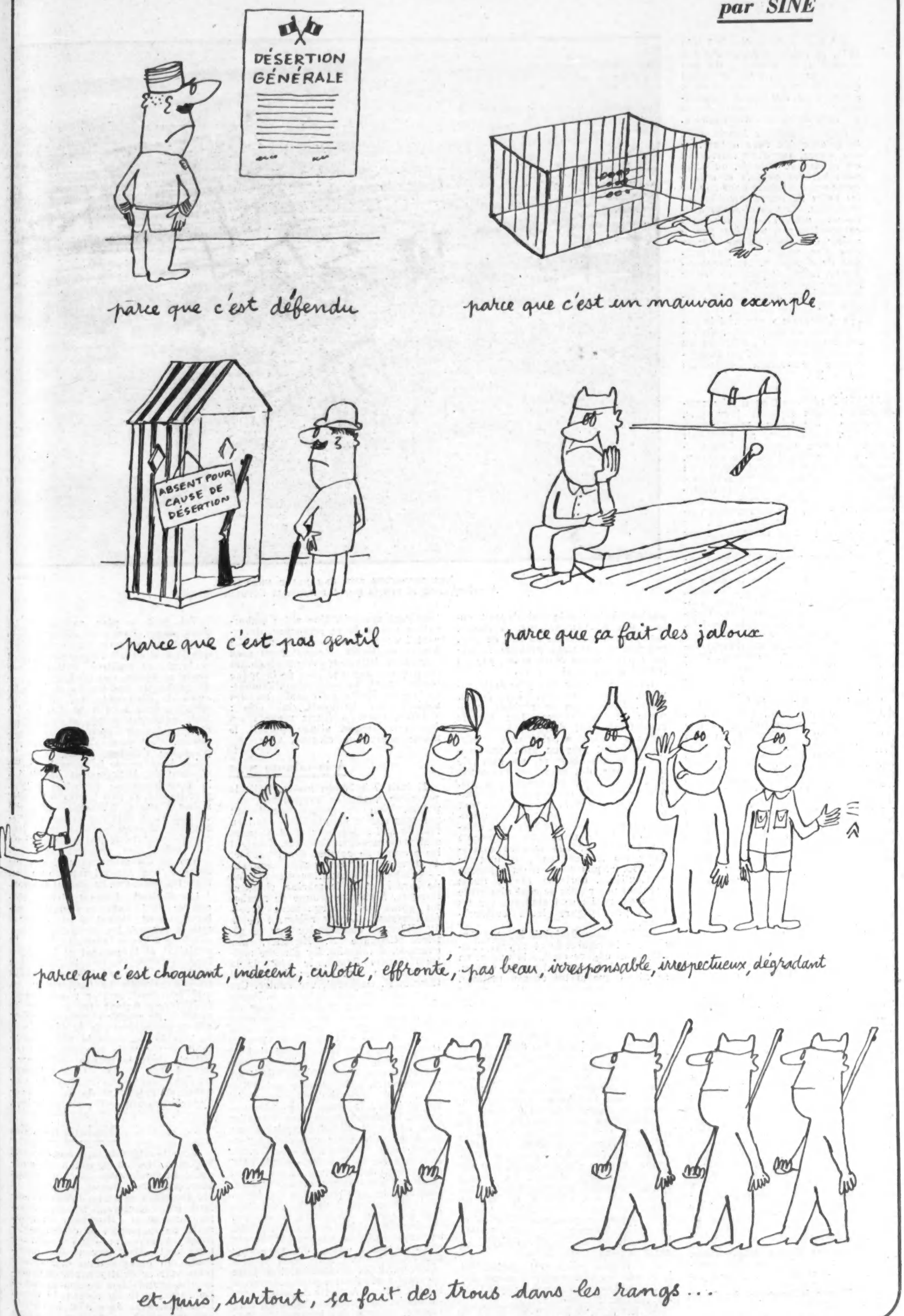
Entre la formule qui consiste à vouloir faire uniformément de nos enfants des « spécialistes » récalcitrants dans huit matières obligatoires, et celle — plus modeste et plus ambitieuse — qui consiste à les ouvrir à la culture à partir de quatre disciplines formatrices et librement choisies, les « nécessités » du monde actuel m'inclinent à pencher pour la deuxième.

ROBERT FERRAN.

(1) On connaît la décision prise, depuis, par le ministre de l'Education nationale ; la formule adoptée nous paraît heureuse sur le plan pédagogique, mais il est à craindre qu'elle n'ait que très partiellement résorbé le problème essentiel : celui des opérations matérielles.

POURQUOI IL NE FAUT PAS DÉSERTER

par SINÉ



EXCLUSIF

LE JOUR LE PLUS

A 5 heures du matin, le 6 juin 1944, le major Werner Pluskat a aperçu le premier, de son blockhaus dominant la plage d'Omaha, les 5.000 navires alliés approchant des côtes normandes. Et il a pensé aussitôt que « c'était la fin de l'Allemagne ».

Depuis plusieurs heures déjà, la bataille fait rage à l'arrière des plages, aux deux extrémités du champ de bataille, où 4.260 parachutistes anglais et américains ont été lancés pour couper les voies de communication allemandes. Mais l'état-major allemand, assailli de messages contradictoires, n'arrive pas à savoir s'il s'agit d'une opération d'envergure ou d'une attaque de diversion. A Berchtesgaden, l'aide de camp de Hitler n'a pas osé le réveiller pour lui annoncer les nouvelles de Normandie.

« L'Express » poursuit la publication, en exclusivité, du récit des premières 24 heures du débarquement, établi par le journaliste américain Cornelius Ryan (1).

(Holmès.)

Les obstacles sur une plage normande.
Aussi affreux et cruels que les hommes l'avaient imaginé.

JAMAIS il n'y avait eu d'aube semblable. Dans le petit jour gris, l'immense flotte alliée, majestueuse, grandiose, redoutable, se déployait devant les cinq plages de débarquement. La mer fourmillait de navires. Les pavillons de guerre claquaient au vent d'un bout de l'horizon à l'autre, depuis Utah Beach dans le Cotentin, jusqu'à Sword Beach à l'embouchure de l'Orne. Les monstrueux cuirassés, les croiseurs menaçants, les sveltes destroyers se détachaient sur le ciel.

Derrière eux venaient les gros navires de commandement hérissés d'antennes, puis les transports, les bateaux de débarquement, remplis d'hommes et de matériel, lourds et lents, profondément enfoncés dans l'eau. Tournant autour des transports de tête, attendant le signal de l'assaut, des essaims de chalands et d'embarcations s'agitaient sur les vagues, bourrés à craquer de soldats qui seraient les premiers à descendre sur les plages.

Cette immense armada bouillonnait d'activité et de bruit. Les moteurs haletaient et gémissaient tandis que les patrouilleurs allaient et venaient à travers le fourmillement des petits bâtiments. Des grues grinçaient pour mettre à la mer les véhicules amphibies. Les garants glissaient dans les palans en amenant les embarcations d'assaut qui tossaient contre les coques, chargées d'hommes blêmes. Les haut-parleurs glapissaient, *« Alignez-vous, alignez-vous ! »* tandis que les vedettes, comme des chiens de berger, hâtaient la formation.

Comme des yoyos

Sur les gros transports, les soldats se pressaient à la rambarde, attendant leur tour de s'affaler par les échelles glissantes ou les filets pour parvenir dans les chalands noyés d'embruns qui tanguaient lourdement. Et, par-dessus tout ce bruit et cette confusion, tous les haut-parleurs de tous les navires ne cessaient de lancer des exhortations :

— Luttez pour mettre vos hommes à terre, luttez pour sauver vos bateaux, si vous avez assez de force, luttez pour vous sauver vous-même... Rentrez-leur dedans, la 4e division, faites-les gueuler ! N'oubliez pas, le Grand Rouge vous montre le chemin... Les Rangers, à vos postes... N'oubliez pas Dunkerque ! Rappelez-vous Coventry ! Que Dieu vous bénisse tous !... Nous mourrons sur le sable de notre France chérie, mais nous ne retournerons pas (2)... *Ce coup-ci, ça y est, les gars, Terminus, tout le monde descend, y a pas d'aller-retour ! Vingt-neuf et c'est complet ! »* Et puis les deux messages que la plupart de ces hommes n'ont pu oublier : *« Poussez les embarcations ! »*, et *« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... »*

Au large des plages américaines, des bateaux de plus en plus nombreux, chargés d'hommes, se joignaient à la ronde qui dansait autour des grands navires. Trempés, malheureux, en proie au mal de mer, ces hommes allaient prendre la tête pour pénétrer en Normandie, par les plages d'Omaha et d'Utah.

Dans le secteur des grands transports, l'embarquement battait son plein. L'opération se révélait complexe et dangereuse. Les soldats étaient tellement chargés de matériel qu'ils pouvaient à peine se mouvoir. Ils portaient tous un gilet pneumatique de sauvetage et, en plus de leurs armes, des musettes, des outils de terrassement, des masques à gaz, des paquets de pansement, des cantines, des couteaux, des rations ; tout le monde transportait aussi une quantité supplémentaire de grenades, d'explosifs et de munitions — jusqu'à 250 cartouches. Les troupes spécialisées emportaient en plus tout le matériel requis pour leurs missions particulières. Certains disent qu'ils devaient peser près de cent cinquante kilos quand ils se traînèrent sur les ponts pour gagner leurs embarcations.

Le 1re classe Rudolph Mozgo, penché sur la rambarde et voyant l'embarcation cogner contre la coque, en montant et descendant sur les vagues, se disait que si lui et son matériel arrivaient seulement à s'embarquer *« la moitié de la bataille serait gagnée »*.

Beaucoup d'hommes, peinant pour conserver leur équilibre en descendant le long des filets d'assaut, furent blessés bien avant d'essuyer le feu ennemi. Le caporal Harold Janzen, d'une section de mortiers, alourdi par deux rouleaux de câbles et plusieurs téléphones de campagne, essaya de minuter le balancement de l'embarcation qui l'attendait. Il sauta quand il crut le bon moment venu, calcula mal son coup, tomba de quatre mètres au fond du bateau et s'assomma avec son mousqueton. Il y eut des blessés plus sérieux. Le sergent Romeo Pompei entendit un cri au-dessous de lui, regarda et vit un homme pendu au filet à qui l'embarcation écrasait le pied contre la coque du navire. Pompei, lui, tomba la tête la première dans l'embarcation et se cassa les dents de devant.

Les vagues s'élevaient parfois si haut que les embarcations montaient et descendaient comme des yoyos sous les palans de bossoirs.

Au moment où le caporal Kurtz et ses hommes s'embarquaient, ils entendirent des cris. Une autre embarcation venait de se retourner, déversant tous ses hommes à la mer. Le bateau de Kurtz atteignit l'eau sans encombre. Ils virent alors les hommes du premier nager le long de la coque du transport. Au moment où l'embarcation de Kurtz s'éloignait, un des soldats qui barbotait lui cria : *« Adieu, caves ! »* Kurtz regarda ses hommes. Chaque visage portait la même expression cireuse, vide.

A la minute près

Il était 5 h 30 du matin. Déjà, la première vague se rapprochait des plages. Pour ce gigantesque assaut par mer que le monde libre avait eu tant de mal à préparer, 3000 hommes seulement menaient l'attaque. C'étaient les groupes de combat des 1re, 29e et 4e divisions et des unités annexes — équipes de démolition sous-marine de l'armée et de la marine, chars et Rangers. A chaque groupe de combat un point de débarquement précis était assigné. Le 16e régiment de la 1re division, commandée par le général Clarence R. Huebner, par exemple, devait aborder sur une moitié d'Omaha Beach, le 116e de la 29e division, aux ordres du général Charles H. Gerhardt, sur l'autre. Ces zones avaient été divisées en sous-secteurs, portant chacun un nom de code. Les hommes de la 1re division débarqueraient à Easy Red, Fox Green et Fox Red, la 29e à Charlie, Dog Green, Dog White, Dog Red et Easy Green.

L'atterrissage à Omaha et Utah était chronométré à la minute près. Sur la moitié d'Omaha dévolue à la 29e division, 32 chars amphibies devaient toucher terre à Dog White et Dog Green et prendre position au bord de l'eau pour couvrir la première vague d'assaut, à H —5 : 6 h. 25. A H précise — 6 h 30 — huit LCT débarqueraient d'autres chars directement à Easy Green et à Dog Red. Une minute plus tard — à 6 h 31 — les troupes d'assaut aborderaient dans tous les secteurs. A 6 h 33, les équipes de démolition du Génie arriveraient, avec la redoutable mission de déblayer seize passages larges de cinquante mètres à travers les mines et les obstacles. Elles disposaient tout juste de vingt-sept minutes pour achever ce travail délicat. A partir de sept heures du matin, de six en six minutes, cinq vagues, le gros des troupes du premier assaut, débarqueraient.

Tel était le plan concernant les deux plages. Tout avait été si soigneusement mis au point et chronométré, que l'on attendait l'équipement lourd et la grosse artillerie à Omaha une heure et demie plus tard, et l'arrivée de grues, de half-tracks et de véhicules de dépannage des chars était même prévue à 10 h 30. Cet horaire était tellement précis et compliqué qu'il paraissait impossible de le respecter. Fort probablement, les responsables l'avaient prévu.

Les hommes de la première vague d'assaut ne distinguaient pas encore la ligne brumeuse des côtes de Normandie car ils s'en trouvaient à neuf milles. Certains bâtiments de guerre échangeaient déjà des salves avec les batteries allemandes, mais ce tir était encore lointain et impersonnel, pour les soldats des embarcations. Personne ne les visait encore. Pour le moment, leur ennemi numéro un était le mal de mer. Peu en étaient exempts.

Les chalands d'assaut, chargés chacun de trente hommes et de leur matériel pesant, étaient si bas sur l'eau que les vagues les recouvraient sans cesse. A chaque nouvelle lame, ils roulaient et tanguaient et le colonel Eugene Caffey, de la brigade spéciale du 1er Génie, se souvient que certains soldats, allongés au fond du bateau, *« se laissaient arroser copieusement, indifférents à tout, se moquant de vivre ou de mourir »*. Mais, pour ceux qui ne souffraient pas du mal de mer, la vue de l'incroyable flotte constituait un spectacle merveilleux et terrifiant. Dans le bateau du caporal Gerald Burt, plein de démolisseurs du Génie, un homme soupira d'un air navré en regrettant de ne pas avoir apporté son appareil photographique.

Dix-huit torpilles

A trente milles de là, le commandant Heinrich Hoffmann, qui avait appareillé du Havre avec ses cinq vedettes lance-torpilles lorsque l'alerte avait été donnée, aperçut un étrange brouillard irréel couvrant la mer devant lui. Comme il l'observait, un avion sortit de ce paquet de coton, confirmant ses soupçons — il s'agissait certainement d'un écran de fumée. Hoffmann plongea dans cette brume pour voir ce qu'il y avait, et connut le plus grand choc de son existence. De l'autre côté du rideau de fumée, il se trouva en face d'un incroyable rassemblement de navires, la flotte anglaise presque au complet. Partout

(1) Voir « L'Express » des 9, 16, 23 et 30 juin.

(2) En français dans le texte.

LONG DU SIÈCLE

(Les secrets de l'opération Overlord)

(A.F.P.)

LA DEUXIÈME VAGUE D'ASSAUT.
En un instant, la guerre était devenue une affaire personnelle.

où le regard se portait, ce n'étaient que cuirassés, croiseurs, et destroyers qui le dominaient de leur masse. « *J'ai eu l'impression d'être assis dans un youyou* », dit Hoffmann.

Presque instantanément, une grêle d'obus s'abattit sur ses petits bateaux rapides et souples. Sans une seconde d'hésitation, l'audacieux Hoffmann, malgré sa ridicule infériorité numérique, donna l'ordre d'attaquer. Quelques instants plus tard — ce fut l'unique contre-offensive navale du Jour J — dix-huit torpilles filèrent en direction de la flotte alliée.

Sur la passerelle du destroyer norvégien « Svenner », le lieutenant de vaisseau anglais Desmond Lloyd les vit venir, ainsi que d'autres officiers sur les passerelles du « Warspite », du « Ramillies » et du « Largs ». Le « Largs » battit promptement en arrière toute. Deux torpilles passèrent entre le « Warspite » et le « Ramillies ». Le « Svenner » n'arriva pas à s'écarter de leur chemin. Son capitaine glapit :

— *A gauche toute ! Tribord en avant toute ! Bâbord en arrière toute !*

« Jusqu'où vais-je sauter ? »

Il cherchait désespérément à évoluer pour placer les torpilles parallèlement à son navire. Le lieutenant de vaisseau Lloyd, les yeux rivés à ses jumelles, vit que les torpilles allaient frapper sous la passerelle. Il n'eut qu'une seule idée : « *Jusqu'où vais-je sauter ?* » Avec une lenteur désespérante, le « Svenner » abattit sur bâbord et pendant une seconde ou deux, Lloyd crut qu'ils étaient sauvés. Mais la manœuvre échoua. Une torpille vint s'écraser contre la chaufferie. Le « Svenner » parut se soulever hors de l'eau, frémit et se brisa en deux. Le quartier-maître mécanicien Robert Dowie, du dragueur « Dunbar », à côté, fut stupéfait de voir le destroyer s'enfoncer dans la mer « *son avant et son arrière formant un V parfait* ». Il y eut trente morts. Le lieutenant de vaisseau Lloyd, indemne, nagea pendant près de vingt minutes, en soutenant un matelot à la jambe cassée jusqu'à ce que le destroyer « Swift » vint les repêcher tous les deux.

Pour Hoffmann, bien en sécurité à présent de l'autre côté de l'écran de fumée, l'important était de donner l'alerte. Il signala la nouvelle au Havre, sereinement, ignorant que sa radio de bord avait été mise hors de service au cours de la brève bataille qui venait d'avoir lieu.

Aile contre aile

A bord du navire-amiral « Augusta », au large des plages américaines, le général Omar N. Bradley se mit du coton dans les oreilles et braqua ses jumelles sur les chalands de débarquement qui couraient à l'assaut de la côte. Ils avançaient régulièrement, portant les hommes de la 1re Armée américaine. Bradley se sentait profondément ému et inquiet. Quelques heures plus tôt, il croyait encore qu'une seule petite division « statique » allemande, trop étirée, la 716e, tenait la région côtière, des environs d'Omaha Beach jusqu'à la zone britannique. Mais au départ d'Angleterre, les services secrets alliés lui avaient fait savoir qu'une division supplémentaire venait de s'installer dans le secteur. La nouvelle était parvenue trop tard pour que Bradley pût prévenir ses troupes, déjà « *au secret* ». Les hommes des 1re et 29e divisions se dirigeaient donc vers Omaha Beach, sans se douter que la redoutable 352e division, remarquablement entraînée, les attendait.

Il était 5 h 50. Les bâtiments de guerre britanniques avaient ouvert le feu depuis plus de vingt minutes. Le bombardement du secteur américain commença alors. La côte parut se transformer en volcan. Le fracas de la bataille roula sourdement tout le long du littoral de Normandie, quand les lourdes pièces se mirent à pilonner systématiquement leurs objectifs. Le ciel gris s'illumina et de gros nuages de fumée tourbillonnèrent au-dessus de la terre.

Au large des plages de Sword, de Juno et de Gold, les cuirassés « Warspite » et « Ramillies » déversèrent des tonnes d'acier sur les puissantes batteries du Havre et de l'embouchure de l'Orne. Les croiseurs et les destroyers crachèrent une grêle d'obus sur les points fortifiés, les blockhaus et les redoutes. Avec une précision stupéfiante, les canonniers de l' « Ajax », célèbre depuis la bataille du Rio de la Plata, détruisirent quatre pièces de 150, d'une distance de onze kilomètres. Au large d'Omaha, les grands cuirassés « Texas » et « Arkansas », totalisant à eux deux dix pièces de 355, douze canons de 305 et douze de 125, arrosèrent de six cents obus la batterie juchée à la Pointe du Hoc, dans l'espoir de faciliter l'escalade aux bataillons de Rangers qui se dirigeaient déjà vers les falaises hautes de plus de trente mètres.

Un nouveau bruit vint s'ajouter au fracas. D'abord lentement et sourdement, comme un bourdonnement de quelque insecte géant, puis allant crescendo pour éclater comme un tonnerre, les bombardiers et les chasseurs firent leur apparition dans le ciel. Ils survolèrent l'immense flotte, en formations serrées, aile contre aile. Neuf mille avions ! Des Spitfire, des Thunderbolt et des Mustang vrombirent au-dessus des têtes. Sans ce soucier, apparemment, du déluge d'obus de la flotte, ils mitraillèrent les plages et l'intérieur, reprirent de la hauteur, évoluèrent et recommencèrent. Au-dessus d'eux, croisant à toutes les altitudes possibles, venaient les bombardiers moyens B-26 de la 9e Force aérienne et, plus haut encore, hors de vue derrière l'épais édredon de nuages et de fumée, vrombissaient les appareils lourds — les Lancaster de la R.A.F. et de la 8e Force, les Forteresses volantes et les Liberator. On s'étonnait que le ciel pût en contenir autant.

5 km. en arrière

Les soldats levèrent des yeux mouillés de larmes d'émotion, la gorge serrée, et se dirent que, désormais, tout irait bien. La protection aérienne les couvrait — l'ennemi serait cloué au sol, ses canons détruits, les plages criblées d'entonnoirs. Mais trois cent vingt-neuf bombardiers, incapables de voir à travers les nuages, craignant de bombarder leurs propres troupes, déversaient treize mille bombes à l'intérieur des terres, à cinq kilomètres de leurs objectifs, les meurtriers canons d'Omaha Beach (2).

⁂

La dernière explosion fut toute proche. Le major Werner Pluskat crut que son abri se désagrégeait. Un autre obus frappa la falaise, juste en dessous. La violence du choc fit tournoyer Pluskat et le rejeta en arrière. Il tomba lourdement sur le sol, sous une grêle de débris. L'épais nuage de poussière obscurcit sa vue, mais il entendit ses hommes crier. Et d'autres projectiles frappèrent la falaise. Sous l'effet du choc, Pluskat ne pouvait presque plus parler.

Pas de quoi être fier...

Le bombardement s'atténua pendant quelques instants, leur laissant un court répit. Pluskat en profita pour téléphoner à ses batteries. A sa profonde stupéfaction, aucun de ses vingt canons — des Krupp tout neufs de divers calibres — n'avait été touché. Il ne comprenait pas comment ces batteries, situées à huit cents mètres au plus de la rive, avaient pu échapper au bombardement ; il n'y avait même pas un blessé parmi les servants. Pluskat se demanda si l'ennemi n'avait pas pris les observatoires pour les batteries elles-mêmes. Les dommages reçus par le sien semblaient l'indiquer. Il appela le colonel Ocker, au P.C. du régiment.

— *Tous mes canons sont intacts,* annonça-t-il.

— *Parfait,* répondit le colonel. *Je vous conseille maintenant de regagner au plus vite votre P.C.*

Pluskat appela alors ses directeurs de tir :

— *Je rentre,* leur dit-il. *Et attention, hein ! N'ouvrez pas le feu avant que l'annemi atteigne le rivage.*

⁂

Pour les 3000 Américains de la première vague, l'Heure H allait sonner dans quinze minutes.

Le fracas était assourdissant et, dans ce tonnerre, les bateaux progressaient régulièrement, laissant derrière eux un long sillage blanc. Dans les chalands ballottés par les vagues, les hommes devaient hurler pour se faire entendre par-dessus le tintamarre des moteurs. Au-dessus d'eux, comme un monstrueux parapluie d'acier, les obus se croisaient et s'entrecroisaient. Et, de la côte, leur parvenaient les explosions du tapis de bombes. Les canons du Mur de l'Atlantique demeuraient étrangement silencieux. Les hommes virent apparaître la ligne sombre de la côte et ce silence de l'ennemi les rendit perplexes. Ils tentèrent de se rassurer et se dire qu'après tout, le débarquement serait peut-être plus facile qu'ils ne l'avaient cru.

Les rampes, à l'avant des chalands, heurtaient lourdement chaque vague, une eau verte et glacée, striée d'écume, retombait en averse sur les soldats. Il

→

(2) Il y avait huit bunkers de béton avec des canons de 75 et plus ; trente-cinq pillboxes avec des pièces d'artillerie de divers calibres et (ou) des armes automatiques ; quatre batteries d'artillerie ; dix-huit canons antichars ; six mortiers ; trente-cinq rampes de lancement de fusées, avec quatre tubes de 38 mm chacune, et pas moins de quatre-vingt-cinq nids de mitrailleuses.

→

n'y avait pas de héros dans ces embarcations — rien que des hommes malheureux, gelés, inquiets et malades, tellement serrés les uns contre les autres et si gênés par leur équipement qu'ils vomissaient parfois les uns sur les autres. Kenneth Crawford, de Newsweek, dans la première vague destinée à Utah, vit un jeune soldat de la 4ᵉ division couvert de vomissures, secouer la tête avec dégoût, anéanti par sa propre misère et l'entendit murmurer :

— *Ce mec d'Higgins, il y a pas de quoi être fier d'avoir inventé un rafiot pareil !*

Certains n'avaient même pas le temps de songer à leur sort ou à leurs malaises — ils étaient trop occupés à écoper pour sauver leur peau. Dès l'instant où ils eurent quitté les transports, de nombreux bateaux embarquèrent de l'eau. Au début, les hommes ne s'inquiétèrent pas de cette eau qui venait tourbillonner autour de leurs jambes ; ce n'était qu'un désagrément de plus qu'il leur fallait supporter. Le lieutenant George Kerchner, des Rangers, regarda celle qui montait régulièrement dans son embarcation et se demanda si c'était grave. On lui avait répété sur tous les tons que les LCA (3) étaient insubmersibles. Mais soudain, à la radio, les hommes de Kerchner entendirent un appel au secours :

— *Ici LCA 860 !... LCA 860... Nous coulons !... Nous coulons !*

Et puis il y eut une dernière exclamation : *« Ça y est ! Nous avons coulé. »*

Des jupes de toile

Immédiatement, les hommes de Kerchner se mirent à écoper comme des forcenés.

Ces naufrages se produisirent aussi bien dans le secteur d'Omaha Beach que dans celui d'Utah — dix au large d'Omaha, sept devant Utah. Certains hommes furent repêchés par des canots de sauvetage qui les suivaient de près. D'autres durent nager pendant des heures avant d'être recueillis. Et d'autres enfin, dont personne n'entendit les cris et les appels, alourdis par leur matériel et leurs munitions, se noyèrent en vue des côtes de France, sans avoir tiré un seul coup de fusil.

En un instant, la guerre était devenue une affaire personnelle. Les troupes qui avançaient vers Utah Beach virent le guide d'une des files se soulever brusquement et exploser. Quelques secondes plus tard, des têtes parurent, les survivants se cramponnèrent aux débris flottants. Une seconde explosion se produisit presque immédiatement. L'équipage d'un chaland qui essayait de mettre à l'eau quatre des trente-deux chars amphibies destinés à Utah, abaissa la rampe droit sur une mine submergée. L'avant de l'embarcation sauta et le sergent Orris Johnson, d'une LCA voisine, vit avec horreur un char *« monter à plus de trente mètres en l'air, se retourner lentement sur lui-même, retomber à l'eau et disparaître »*. Parmi les nombreux morts, devait-il apprendre par la suite, se trouvait son copain Don Neill.

Des centaines de soldats en route pour Utah Beach virent les cadavres, entendirent les hurlements et les appels de ceux qui se noyaient. Le lieutenant Francis X. Riley, de la Coast Gard, se souvient de la scène comme si c'était hier. Cet officier de vingt-quatre ans, qui commandait un LCT (4), ne put qu'écouter *« les cris d'angoisse et les supplications des soldats blessés qui nous adjuraient de les tirer de l'eau »*. Mais Riley avait ordre de *« débarquer ses hommes à l'heure dite, sans se soucier des blessés »*.

Essayant de se boucher les oreilles pour ne plus entendre, Riley passa devant les malheureux. Il ne pouvait rien faire. Dans une embarcation transportant des troupes du 8ᵉ R.I. de la 4ᵉ division, le lieutenant-colonel James Batte entendit un de ses hommes au visage cireux murmurer en voyant flotter des corps de noyés :

— *Ces salauds-là ont de la veine. Ils n'ont plus le mal de mer.*

Au large d'Omaha Beach, un désastre se produisit. Près de la moitié des chars amphibies destinés à soutenir les troupes d'assaut coulèrent. Le plan prévoyait que 64 de ces chars seraient mis à l'eau à deux ou trois milles au large pour gagner la plage par leurs propres moyens. Trente-deux étaient affectés au secteur de la 1ʳᵉ division — Easy Red, Fox Green et Fox Red. Les chalands qui les transportaient atteignirent leurs positions, les rampes furent abaissées et vingt-neuf chars se lancèrent à la mer. Les étranges véhicules, soutenus par de grandes jupes en toile imperméable, gonflées à l'air, commencèrent à s'avancer. Puis la catastrophe s'abattit sur le 741ᵉ bataillon de chars. Sous les coups de bélier des lames, les jupes pneumatiques se déchirèrent ; les supports se brisèrent, les moteurs furent noyés et, un par un, vingt-sept chars coulèrent à pic. Des hommes se hissèrent par les panneaux, gonflèrent leur gilet de sauvetage et se jetèrent à l'eau. Certains réussirent à lancer des radeaux pneumatiques. D'autres coulèrent dans leurs cercueils d'acier.

Une jungle d'acier

Deux des chars, durement malmenés et presque submergés, se dirigeaient toujours vers la plage. Les équipages de trois autres eurent la chance d'être à bord d'un chaland dont la rampe se coinça. Ils débarquèrent directement à terre plus tard. Trente-deux autres — destinés au secteur de la 29ᵉ division — furent sauvés. Les commandants des chalands qui les transportaient, horrifiés par la catastrophe dont ils venaient d'être témoins, décidèrent sagement de les amener à pied d'œuvre, directement sur les plages. Mais la perte des blindés de la 1ʳᵉ division allait coûter des centaines de morts et de blessés au cours des minutes suivantes.

A deux milles au large, les nouveaux arrivants virent flotter dans l'eau les vivants et les morts. Ceux-ci se balançaient doucement au gré des vagues, portés par la marée vers la côte, comme s'ils cherchaient dans la mort à rejoindre leurs camarades. Ceux-là, montant et descendant sur les lames, hurlaient et suppliaient leurs camarades de leur apporter un secours qu'ils ne pouvaient leur donner.

Dans une autre embarcation, le sergent Noel Dube, d'un bataillon du Génie, récita son acte de contrition.

La musique martiale et meurtrière du bombardement parut s'enfler à mesure que les longues files sinueuses des embarcations approchaient d'Omaha Beach. Des navires spéciaux, croisant à mille mètres du rivage, joignaient leur feu à celui de la flotte ; puis des milliers de fusées aveuglantes passèrent par-dessus les têtes en sifflant. Pour ces hommes, il était inconcevable que quelques chose pût résister à l'incroyable déluge d'acier qui venait s'écraser sur les positions allemandes. Une brume couvrait la plage et des panaches de fumée s'élevaient doucement des feux d'herbes sur les dunes. Les canons allemands se taisaient toujours. Les chalands allaient aborder.

Dans les rouleaux au bord de la plage, les hommes apercevaient la jungle mortelle des obstacles de béton et d'acier. Il y en avait partout, couverts de guirlandes de barbelés et coiffés de mines, aussi affreux et cruels que les soldats l'avaient imaginé. Au-delà de ces défenses, la plage elle-même était déserte ; rien ni personne n'y bougeait. Les embarcations avançaient toujours... cinq cents mètres... quatre cent cinquante... Toujours pas de riposte ennemie. Portée par des lames de plus d'un mètre de haut, la flottille de débarquement bondissait en avant. Alors le bombardement massif se leva pour se transporter sur des cibles plus lointaines, à l'intérieur. Les premières embarcations n'étaient plus qu'à quatre cents mètres du rivage lorsque les canons allemands — ces canons dont personne ne pensait qu'ils eussent pu résister au pilonnage massif de la marine et de l'air — entrèrent en action.

Dans le fracas infernal, un son se fit entendre, plus proche, plus net, plus menaçant que tout le reste — le crépitement des balles de mitrailleuses venant s'écraser contre la coque d'acier des chalands. L'artillerie gronda. Les obus de mortiers tombèrent en pluie. Tout au long des six kilomètres de la plage d'Omaha, les canons allemands crachèrent leur acier.

C'était l'Heure H.

Omaha la Sanglante

Ils mirent le pied sur la plage d'Omaha, ces hommes épuisés et peu glorieux que personne n'enviait. Pas de fiers étendards pour eux, pas de clairons ni de trompettes. Ils n'avaient pour eux que l'Histoire. Ils appartenaient à des régiments qui avaient bivouaqué dans des lieux appelés Valley Forge, Stoney Creek, Antietam, Gettysburg (5), qui s'étaient battus en Argonne. Ils avaient traversé les plages d'Afrique, de Sicile, de Salerne. Et ils allaient en aborder une autre qui ne tarderait pas à s'appeler *« Omaha la Sanglante »*.

Le feu le plus intense venait des falaises et des escarpements situés de part et d'autre de la plage en forme de croissant — dans le secteur Dog Green de la 1ʳᵉ division à l'est. Les Allemands y avaient concentré leurs plus puissants moyens, pour battre les principales issues de la plage, à Vierville et vers Colleville. Tout au long de la plage, les hommes essuyèrent un feu écrasant quand leurs embarcations abordèrent, mais ceux de Dog Green et de Fox Green n'avaient pas la moindre chance de s'en sortir ; les servants des pièces des falaises dominaient directement les chalands malhabiles qui se présentaient dans ces secteurs. Lourdement chargés, trop lents, les bateaux paraissaient presque stationnaires. Ils offraient des cibles faciles. A leur barre, les marins qui avaient déjà bien du mal à les diriger à travers la forêt d'obstacles minés durent faire face à ce feu.

Un tir aux pigeons

Certaines embarcations, incapables de se frayer un passage parmi le labyrinthe des obstacles et sous la pluie de projectiles, furent refoulées et errèrent le long de la côte à la recherche d'un point de débarquement moins bien défendu. D'autres, s'obstinant à accoster au point prévu, furent si durement bombardées que leurs hommes sautèrent en eau encore profonde où ils furent impitoyablement mitraillés. Des chalands volèrent en morceaux en touchant terre. Le bateau du sous-lieutenant Edward Gearing, avec trente soldats de la 29ᵉ division, se désintégra en un instant, à trois cents mètres de la sortie de Dog Green vers Vierville. Gearing et ses hommes furent projetés à la mer. Commotionné, à moitié noyé, le sous-lieutenant de dix-neuf ans remonta à la surface à plusieurs mètres de l'endroit où son bateau avait coulé.

Il lui faudrait trois heures encore pour gagner la plage. Et là, il apprendrait qu'il était le seul officier survivant de sa compagnie. Tous les autres étaient morts ou grièvement blessés.

Le long d'Omaha Beach, l'abaissement des rampes parut donner le signal d'une recrudescence du feu ennemi, d'un mitraillage plus concentré et, une fois de plus, le tir le plus nourri se dirigea sur les secteurs de Dog Green et de Fox Green. Les chalands de la 29ᵉ division, arrivant à Dog Green, s'échouèrent sur des bancs de sables. Les rampes tombèrent et les hommes sortirent dans une eau profonde d'un à deux mètres. Ils n'avaient qu'une idée en tête : traverser deux cents mètres de sable semé d'obstacles, remonter la plage de galets et gagner l'abri douteux qu'offrait le pied des escarpements. Mais, alourdis par leur équipement, incapables de courir dans l'eau profonde et sans protection d'aucune sorte, ils se trouvèrent pris sous un feu croisé de mitrailleuses et d'armes légères.

Epuisés par les longues heures passées à bord des transports et des chalands, anéantis par le mal de mer, les soldats durent lutter pour leur vie

(Holmès.)

UNE PLAGE CONQUISE.
L'infirmier Eigenberg rapprocha les bords de la plaie et les assujettit avec des épingles de nourrice.

(3) Landing-craft assault : chalands d'assaut.

(4) Landing craft tanks : chaland de débarquement pour les tanks.

(5) Batailles célèbres de la Guerre d'Indépendance et de la Guerre de Sécession. (N. d. T.).

Holmès.)

L'ARRIVÉE DES RENFORTS.
Les morts se heurtaient du coude dans le ressac.

dans de l'eau qui les recouvrait parfois entièrement. Le soldat David Silva vit les hommes qui le précédaient se faire faucher l'un après l'autre en franchissant la rampe. Lorsque son tour arriva, il sauta dans l'eau jusqu'aux aisselles et, empêtré par son fourniment, resta pétrifié en voyant les balles gifler la surface tout autour de lui. En quelques secondes les rafales de mitrailleuse labourèrent son paquetage et son uniforme. Silva eut l'impression de servir de cible dans un « tir aux pigeons ». Il crut apercevoir le mitrailleur allemand qui le visait, mais ne put pas riposter. Son fusil était plein de sable. Silva pataugea vers l'avant, bien décidé à atteindre la terre ferme et courut vers l'abri de la falaise, complètement inconscient de ses deux blessures, une dans le dos, l'autre à la jambe droite.

Tout le long de la plage, au bord de l'eau, des hommes s'abattaient. Certains étaient tués sur le coup, d'autres appelaient pitoyablement les médecins à l'aide, tandis que la marée montante les submergeait inexorablement.

Un atroce bruit flasque

A Dog Green, en quelques minutes de carnage, une compagnie entière fut mise hors de combat. Moins de la moitié de l'effectif survécut à la marche sanglante depuis les chalands jusqu'au bord de la plage. Les officiers furent tués, grièvement blessés, ou disparurent, et les hommes commotionnés, sans armes, se serrèrent au pied de la falaise toute la journée. Dans le même secteur, une autre compagnie souffrit des pertes encore plus grandes. La compagnie C du 2ᵉ Bataillon de Rangers avait reçu l'ordre d'anéantir les points fortifiés à la Pointe-de-la-Percée, légèrement à l'ouest de Vierville. Les Rangers débarquèrent avec la première vague d'assaut, dans deux embarcations, à Dog Green. Ils furent décimés. Le chaland de tête fut coulé presque instantanément par l'artillerie allemande, et douze hommes furent tués sur le coup. Dès que la rampe du deuxième fut ouverte, des rafales de mitrailleuses arrosèrent les Rangers, en tuant et en blessant quinze hommes. Les survivants voulurent courir à l'abri des falaises. Ils tombèrent les uns après les autres.

Le première classe Nelson Noyes, courbé sous le poids de son bazooka, fit cent mètres avant d'être forcé de se jeter à terre. Il se releva et courut encore. Quand il arriva à l'abri, il était blessé à la jambe. Alors qu'il était étendu là, Noyes vit les deux Allemands qui avaient tiré se pencher pour le regarder, du haut de la falaise. Il se souleva sur les coudes, ouvrit le feu avec sa mitraillette et les abattit tous les deux. Quand le capitaine Ralph E. Goranson, commandant de la compagnie, arriva à son tour au pied de la falaise, il ne lui restait que trente-cinq Rangers sur un effectif de soixante-dix. Au coucher du soleil il n'en demeurerait plus que douze.

Les malheurs et les désastres s'accumulèrent sur la tête des hommes d'Omaha Beach. Les équipes de démolition qui devaient déblayer des passages à travers les obstacles, furent non seulement dispersées mais en retard de quelques fatales minutes. Leurs hommes, désorientés, se mirent au travail là où ils se trouvaient. Mais leur bataille était perdue d'avance. Pendant les quelques minutes qui leur restaient avant l'arrivée de la vague suivante, ils dégagèrent seulement cinq passages et demi, au lieu des seize prévus. Ces hommes travaillèrent contre la montre avec l'énergie du désespoir. Mais tout s'acharna contre eux — des fantassins se mêlèrent à eux, d'autres s'abritèrent derrière les obstacles qu'ils s'apprêtaient à faire sauter et des chalands, soulevés par les lames, faillirent les écraser.

Le sergent Barton A. Davis, du 299ᵉ bataillon d'assaut du Génie, vit une embarcation pleine de troupes de la 1ʳᵉ division arriver droit sur lui, à travers les obstacles. Une terrifiante explosion se produisit, le bateau se désintégra. Davis eut l'impression que tous ses occupants étaient projetés en l'air. Des cadavres et des membres épars retombèrent autour de l'épave en feu. *« J'ai vu les hommes, comme des points noirs, essayer de nager à travers la nappe d'essence qui s'étalait sur la mer et comme nous nous demandions ce qu'il fallait faire, un torse sans tête traversa les airs et s'abattit près de nous avec un atroce bruit flasque. »*

Cette catastrophe ne dépassa pas en horreur celle qui avait frappé la propre unité de Davis, les héroïques sapeurs de la Brigade Spéciale du Génie. Les chalands transportant leurs explosifs reçurent des obus et brûlèrent au bord de la plage. Les balles de mitrailleuses firent sauter les charges de plastic et les détonateurs que portaient des radeaux pneumatiques et qui semèrent la mort autour d'eux. Les Allemands, voyant les soldats du Génie s'affairer au milieu des obstacles, parurent les prendre spécialement pour cibles. Tandis que les équipes fixaient leurs charges de plastic, les tireurs visaient la mine qui surmontait l'obstacle. D'autres fois, ils semblaient attendre que les sapeurs eussent préparé la destruction de longues rangées de chevalets et de tétraèdres d'acier ou de béton et faisaient sauter le tout par un tir de mortier, avant que l'équipe eût pu se mettre à l'abri. A la fin de la journée, il ne resterait que la moitié de ces hommes.

Il était 7 heures. La seconde vague d'assaut arriva dans le chaos d'Omaha Beach. Encore une fois, des hommes barbotèrent à terre sous le feu roulant de l'ennemi. De nouveaux chalands allèrent grossir le tas d'épaves fumantes ou flambantes. Chaque nouvelle rangée d'embarcations apportait son tribut sanglant à la marée montante, et tout au long de la plage doucement incurvée, des Américains morts se heurtaient du coude dans le ressac.

Une guitare

La mer rejetait au rivage les débris et les épaves de l'armée d'invasion. Matériel lourd, caisses de munitions, postes de radio brisés, téléphones de campagne, masques à gaz, outils de terrassement, cantines d'acier, casques et ceintures de sauvetage jonchaient la plage. On y voyait de grands rouleaux de fil de fer, de cordages et de barbelés, des caisses de rations, des détecteurs de mines et des armes par centaines, depuis des fusils cassés jusqu'à des bazookas hors d'usage. Les coques crevées des chalands prenaient les positions les plus extraordinaires. Des chars en flammes crachaient de grandes spirales de fumée noire. Des bulldozers gisaient sur le flanc parmi les obstacles. Près d'Easy Red, on vit une guitare flotter à l'aventure parmi les détritus guerriers.

De petits îlots de blessés parsemaient la plage. En passant, les soldats remarquèrent que ceux qui le pouvaient se tenaient assis, très droits, comme s'ils se croyaient immunisés. Ils paraissaient tranquilles, calmes et silencieux, en apparence indifférents à tout ce qui les entourait. Le sergent Alfred Eigenberg, infirmier affecté à la 6ᵉ Brigade Spéciale du Génie, se souvient d'avoir été frappé par *« l'extraordinaire politesse des plus grièvement atteints »*. Pendant les premières minutes qui suivirent son arrivée sur la plage, Eigenberg trouva tant de blessés qu'il *« ne sut plus par quel bout commencer, ni par qui »*. A Dog Red, il vit un très jeune soldat assis sur le sable, la jambe *« ouverte du genou à l'aine aussi nettement que si un chirurgien l'eût fait au bistouri »*. La blessure était si profonde qu'Eigenberg vit battre l'artère fémorale. Le soldat était fortement commotionné. Très calmement, il annonça à Eigenberg :

— *J'ai pris mes pilules de sulfamides et j'ai saupoudré ma blessure avec toute ma poudre de sulfamide. Ça va aller, pas vrai ?*

L'infirmier de dix-neuf ans ne sut pas très bien que répondre. Il fit une piqûre de morphine et dit :

— *Bien sûr, ça va aller.*

Puis, rapprochant les bords de l'entaille, Eigenberg fit la seule chose qui lui vint à l'esprit : il les assujettit avec des épingles de nourrice.

Les hommes de la troisième vague d'assaut arrivèrent dans ce chaos et cette confusion — et s'arrêtèrent. Quelques minutes plus tard, la quatrième vague déferla — et s'arrêta. Les hommes étaient étendus épaule contre épaule, sur le sable, les galets et le goémon. Ils s'accroupissaient derrière les obstacles ; ils s'abritaient derrière les cadavres. Cloués au sol par le feu d'un ennemi qu'ils croyaient anéanti, désorientés par les erreurs de navigation, déconcertés par l'absence des trous d'obus qu'ils espéraient trouver après le bombardement aérien et dans lesquels ils pensaient se terrer, atterrés par la dévastation et la mort qui les entouraient, les hommes restèrent comme pétrifiés au bord de l'eau, paraissant en proie à une étrange léthargie. Confondus par l'étendue des dégâts, certains se dirent que tout était perdu. Le sergent William Mac Clintock, du 741ᵉ bataillon de chars, rencontra un soldat assis au bord de l'eau, inconscient des rafales de mitrailleuses qui balayaient le terrain. Il restait là et *« jetait des galets dans l'eau en pleurant sans bruit, comme si son cœur allait éclater »*.

CORNELIUS RYAN.

(A suivre.)

(Copyright Robert Laffont. Traduit de l'anglais par F.M. Watkins.)

« Le Jour le plus long du siècle » est mis en vente en librairie cette semaine. 312 pages, 15 NF.

La semaine prochaine :

BREDOUILLANT DE COLERE, LE MARECHAL VON RUNDSTEDT, L'ARISTOCRATE PRUSSIEN, REFUSE DE SUPPLIER HITLER, « CE CAPORAL BOHEMIEN ».

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

Pierre Nord : un nouveau genre policier : le « Whydunit ».

« P*LUS un bouquin est bête, mieux il se vend. Ce qui me classe nécessairemen parmi les raconteurs de boniments populaires.* »

Il faut le croire, puisque la librairie Arthème Fayard vient de vendre le 5.000.000° exemplaire des quarante romans de... Pierre Nord.

L'auteur en est d'ailleurs un tantinet confus. Il a beau être austère, militaire (en retraite), haut de taille et fier d'allure — il y a entre lui et de Gaulle, qu'il admire, un je ne sais quoi de ressemblant — il se cherche, comme il dit, des excuses.

(Archives.)
PIERRE NORD.
« *Plus un bouquin est bête...* »

— *Je suppose que vous me prenez pour un paralittéraire ?*

— Euh...

— *Mais un vrai roman d'espionnage, mademoiselle, ce n'est pas une histoire de Grand-Guignol, avec des messieurs qui se bagarrent, se mélangent avec des dames, et caetera. D'abord, le renseignement est une chose très utile. Ensuite, les espions ne sont pas de vulgaires criminels.*

— Euh...

— *Ils ont même un certain idéal. Et ça m'embête de les voir confondre avec des truands...*

— Avez-vous écrit des livres...

— *...sérieux ? Mais certainement. « Mes Camarades sont morts » est une chronique des plus sérieuses sur la Résistance.*

Pierre Nord sait de quoi il parle. La modestie lui interdisant de relater lui-même certains faits, « *qui sont d'ailleurs de notoriété publique* », nous les reproduisons ici, à l'intention de nos très jeunes lecteurs.

En 1944, la Gestapo aurait donné vingt millions pour la tête d'un certain capitaine Brouillard, qui ne lui échappa que par miracle. Elève de Saint-Cyr, puis officier du 2° Bureau, Nord-Brouillard dirigeait dès 1939 les services d'espionnage et de contre-espionnage de l'armée Corap. Blessé, puis prisonnier en 1940, il s'évade et disparaît. Il s'occupera désormais, clandestinement, du guidage des bombardements aériens. En 1944, ses machinations aboutissent : la R.A.F. anéantit une division blindée allemande.

— Mais comment avez-vous débuté?

— *C'était bien plus drôle à seize ans de faire du renseignement que de languir dans quelque ersatz de collège. En 1916, donc, je m'engageai dans un réseau patriotique. J'ai été un peu condamné à mort, un peu gracié... Et caetera.*

— Que pensez-vous des « policiers » actuels, monsieur Pierre Nord ?

— *Il y a les « policiers » proprement dits (« Qui est le coupable ? »). Ceux-là, ils tournent en rond. Puis les romans brutaux : non pas qui, mais comment on viole, assassine, se mélange, et caetera. Moi, je préconise une troisième formule : le « whydunit* (« Pourquoi *l'a-t-il fait ?* »).

— De la psychologie ?

— *Ah ! non. Le lecteur moderne n'en veut plus (!). Le pourquoi par le geste : voilà l'astuce. Des « whydunits » en action.*

C'est cette politique que mène Pierre Nord, aujourd'hui directeur de la collection « L'aventure criminelle » chez Fayard. Ce qui ne l'empêche pas d'habiter Monaco, où il fait des plongées sous-marines : « *La seule chose qui me restait à découvrir, et qui m'épate encore.* »

Gustav Regler : une non-violence mitigée.

GUSTAV REGLER est un homme qui se remue. Mêlé à toutes les guerres, toutes les révolutions de ces trente dernières années, il a connu aussi bien la Grande Guerre que la guerre d'Espagne (il fut un des commandants de la 12° brigade), aussi bien l'Allemagne fasciste que la Russie soviétique. A Moscou, il participa, en 1936, au célèbre Congrès des écrivains, en compagnie de Gorki, Pasternak, Ehrenbourg et Malraux, qu'il a très bien connus.

Cet Allemand devenu Mexicain se partage maintenant entre l'Europe, où il fait des conférences sur les sujets les plus variés, et « parle » son journal sur une bande magnétique, qui est ensuite diffusée par plusieurs stations de radio allemandes ; et le Mexique, où il hante les sites archéologiques et plante, dans son village de Tepoztlan, des bananes et des cacahuètes.

Il raconte tout cela dans une autobiographie qui vient de paraître en France sous le titre : « Le Glaive et le Fourreau » (1). Allusion aux mots du Christ : « Mets ton glaive dans le fourreau... ».

C'est en effet un apôtre de la non-violence... mitigée qui évoquait, au café Saint-Claude, son passé communiste, son désabusement, son espoir. Un déploiement des forces de l'ordre s'étant produit sur le boulevard Saint-Germain, il me souffla que toute protestation contre la police était « *un devoir envers Dieu* ».

— Et si une révolution éclatait, que feriez-vous maintenant ?

— *Je ne me battrais pas. Mais je n'ai pas pour autant abandonné la lutte. J'ai pris part, en Sicile, à une marche de protestation, organisée par Danilo Dolci, contre la misère des pêcheurs. En Allemagne, j'ai révélé, que l'actuel secrétaire de la Chancellerie à Bonn est l'homme qui, sous Hitler, commentait favorablement les lois raciales de Nuremberg.*

— Pour en revenir à la révolution...

— *...Elle ne mène qu'à la continuation de la violence. On commence par marcher sur des arguments et on finit par marcher sur des cadavres.*

— Quel est donc, à votre avis, le rôle de l'homme de gauche ?

— *De rendre anxieux les gens, de troubler continuellement leur complaisance. A ce titre, personne ne me convaincra que nous ne sommes pas indispensables.*

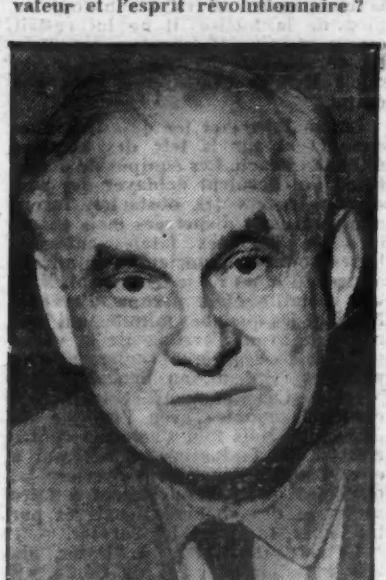
— Mais s'il fallait agir ?

— *Pourquoi. voulez-vous absolument que j'aie un programme ? Je n'en ai pas, je tâte, je reste en suspens. Libre à Sartre et à Camus de vouloir à tout prix finir leurs phrases. Je me range du côté de Malraux, qui a le sens du paradoxe...*

— Et de l'action.

— *C'est juste. Je ne connais pas d'hommes qui se soient autant brûlés, et compromis. Il vit en aphorismes : c'est sa manière de se concentrer et de se protéger du chaos qui nous entoure.*

— Quel est cet amalgame, esquissé dans votre livre, entre l'esprit conservateur et l'esprit révolutionnaire ?



(Archives).
GUSTAV REGLER.
« *Je reste en suspens* ».

— *Que le rénovateur se fiche de tout, mais qu'il respecte le passé, le degré de développement d'une société. On ne réveille pas les masses avec des coups de revolver. La lenteur de la pensée, la conscience des difficultés — voilà ce que j'exige des spécialistes du changement.*

Zazie en Angleterre : difficultés de traduction.

QUEL réflexe peut-on attendre d'un Anglais confronté avec Zazie ?

La presse britannique lui réserve un accueil... réservé. On s'accorde pour la trouver « *charming* » et nullement « *shocking* ». Mais l' « Observer » l'observe de très haut : « L'enfant à la page, celle qui en sait plus que son père, n'a rien de neuf pour les Anglais. » Et d'énumérer les prototypes de Zazie dans la littérature anglo-saxonne.

« Tout cela est bien amusant, conclut l' « Observer », mais le livre a-t-il un sens profond ? J'avoue que je n'en vois aucun, et que Queneau demeure, à mon avis, un écrivain habile et secondaire. »

« The Sunday Times » qualifie de « rabelaisien » le langage de Queneau ; et le « Times Literary Supplement » le compare à James Joyce. Voici notre Zazie en bonne compagnie. Mais les insinuations peu flatteuses ne manquent pas. Selon le « Supplement », les personnages seraient « presque des marionnettes », amusantes seulement en raison des « jongleries verbales » qui les accompagnent.

Tous éreintent (poliment) Barbara Wright, la traductrice, qui fait figure de victime, car elle n'a pas trouvé l'équivalent anglais exact de « Doukipudonctant ? ».

(1) Plon.

(Archives).
LA STRIP-TEASEUSE DODO DE HAMBOURG.
« *On ne sait plus ce qui est permis.* »

Pour « La Métaphysique du Striptease » : un cocktail très habillé.

LE « Crazy Horse Saloon », élu par J.-J. Pauvert pour lancer « La Métaphysique du Striptease », de Denys Chevalier, était envahi jeudi dernier par une foule de littéraires (et autres) alléchés. On apercevait, dans l'ombre (ces lieux de perdition ne sont jamais bien éclairés) de nombreux représentants de la pensée française, dont l'anonymat sera strictement observé.

Hélas ! pas de strip-tease... Quelques demoiselles du métier entourent l'auteur. Mais elles sont, et demeurent, habillées.

— *Ne lisez pas mon livre : il est profondément rasoir,* affirme Denys Chevalier. *Mais les illustrations ne sont pas sans intérêt.*

— Comment justifiez-vous ce mot « métaphysique » dans votre titre ?

— *A notre époque, le phénomène métaphysique se trouve non plus dans les institutions, mais dans les moindres mouvements du cœur.* Dixit *Merleau-Ponty.*

— Quelle est votre expérience du strip-tease ?

— *Je n'en ai pas plus qu'un autre. Le strip-tease m'intéresse en tant qu'érotisme transposé, « spectacularisé », donc esthétique avant tout.*

— Est-ce un métier comme un autre ?

— *Pour ces demoiselles, c'est, jusqu'à trente ans, un excellent gagne-pain...*

— Et moralement ?

— *Moralement... Difficile à dire. Dans ce métier on ne sait plus ce qui est permis et ce qui ne l'est pas.*

ANNE GUERIN.

Un grand savant s'adresse au grand public cultivé
LES SAVANTS ET LE MONDE
COLLECTION DIRIGÉE PAR ANDRÉ GEORGE
LOUIS DE BROGLIE
SUR LES SENTIERS DE LA SCIENCE
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ÉDITION

De Schwarz-Bart à de Gaulle

● *Au départ, certains livres ont la fièvre, mais les best-sellers ne font pas toujours les gros tirages.*

DEPUIS le mois d'octobre dernier, « L'Express » publie régulièrement la liste mensuelle des succès de librairie.

Aux Etats-Unis, de nombreux journaux, et surtout le « New York Times », classent, toutes les semaines, les succès hebdomadaires sous deux rubriques : la première comprend les romans et la seconde les œuvres non romanesques. Toute l'Amérique intellectuelle suit avec passion ces listes qui remplacent pour le public lettré les résultats sportifs du dimanche.

Ce tottocalcio des mandarins — aux Etats-Unis comme en France — ne va pas d'ailleurs sans poser des problèmes. Notre liste, par exemple, tend à donner la physionomie du marché des livres en serrant au plus près l'actualité. Elle ne vise pas à fournir des statistiques, mais à déceler des courants et des vogues. Essentiellement dynamique, elle reflète le goût passager du public. Ainsi ne figure pas sur la liste un livre dont la vente n'est jamais très forte, mais se poursuit régulièrement d'un bout de l'année à l'autre, atteignant parfois un chiffre de tirage supérieur à celui d'un ouvrage qui a figuré sur la liste pour avoir connu le succès pendant un ou deux mois seulement. « Degrés », de Michel Butor, par exemple, était attendu avec impatience : le livre s'est très bien vendu lors de sa parution et s'est trouvé sur notre liste à ce moment. Mais la critique ayant été réticente dans l'ensemble, la vente s'est beaucoup ralentie. Voilà donc un livre qui a figuré sur la liste des best-sellers et qui n'a cependant pas connu un très gros tirage.

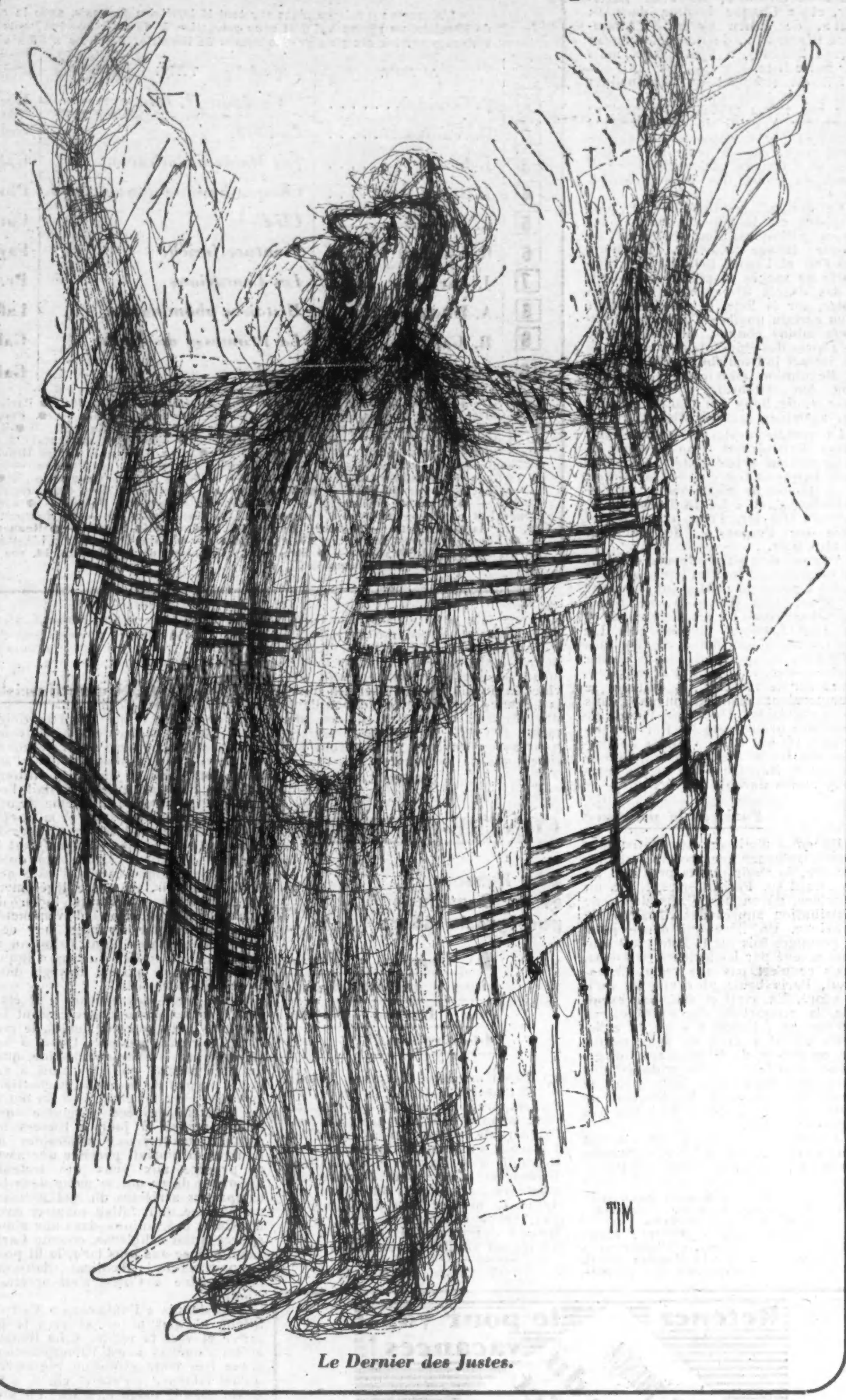
La vente et le tirage

Il est vrai que le tirage n'est pas non plus toujours significatif. S'il est généralement fonction de la vente, il n'en va pas toujours ainsi. D'une part, l'éditeur commence par mettre en librairie un certain nombre d'exemplaires *à condition ;* ce sont les « offices » : les libraires ne prennent aucun engagement à l'égard de ces livres et peuvent renvoyer purement et simplement les invendus, parfois au bout de plusieurs mois. D'autre part, les éditeurs peuvent, de la même façon, effectuer des dépôts en librairie pour certains titres qu'ils désirent pousser, c'est le cas notamment pendant les vacances, sur les plages. Ensuite seulement, une fois dépôts et offices épuisés, viennent les réassortiments, c'est-à-dire les commandes fermes (encore faut-il ajouter que certaines maisons acceptent de passer en compte ces commandes et d'échanger les invendus contre d'autres titres, mais cette pratique est loin d'être générale).

De tout cela, il résulte qu'un éditeur, sur la foi d'un bon départ, peut réimprimer un roman et le voir demeurer en magasin. Il semble bien que tel soit le cas de plusieurs ouvrages, cette année, dont les stocks sont encore considérables.

Il est un troisième facteur qui donne sa physionomie au marché du livre. Un roman, de Simenon par exemple, connaît rarement une vente foudroyante au moment de sa parution, mais les fidèles de l'auteur en achèteront suffisamment au cours de l'année pour que la vente atteigne un chiffre élevé sans que le livre ait jamais été sur la liste des best-sellers.

LES BEST-SELLERS *vus par TIM*



Le Dernier des Justes.

Les goûts des Français

Cela dit, quels enseignements peut-on tirer des listes de best-sellers de « L'Express » en fin de saison ? Ces résultats concernent avant tout l'évolution de la cote des livres en termes de relativité : les résultats statistiques et absolus étant fournis par les tirages, et les deux informations se complétant mutuellement.

Sur quarante-sept ouvrages qui ont figuré sur nos listes, on relève vingt-huit romans, quatre pièces de théâtre, ce qui est particulièrement significatif et indique l'excellente qualité de la saison théâtrale écoulée (1), et quinze ouvrages divers notamment politiques.

Onze sont demeurés en piste pendant trois mois ou davantage : « Le Guépard », de Lampedusa: sept mois ; « Le Dernier des Justes », de Schwarz-Bart : six mois. Une place à part doit être faite au « Quatuor d'Alexandrie », de Durrell, qui a figuré pendant six mois, avec une interruption de deux mois, mais qui comprend quatre volumes, dont les deux derniers ont été publiés cette saison.

Pendant quatre mois sont demeurés sur la liste : « Le Salut », de Charles de Gaulle, et « Secrets d'Etat », de J.-R. Tournoux ; tandis que six titres y sont demeurés trois mois : « La IVe République », de Jacques Fauvet (qui vient d'obtenir un prix important de l'Académie française) ; « Le Cardinal d'Espagne », de Henry de Montherlant ; « Les Séquestrés d'Altona », de J.-P. Sartre ;

→

(1) « Château en Suède » (45.000). « Les Séquestrés d'Altona » (35.000).

LE SEUIL
VOUS SOUHAITE
Bonnes Vacances
AVEC LE ROMAN DU
PRINCE DE LAMPEDUSA
LE
GUEPARD
100.000 ex.

LES SUCCÈS DE JUIN

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir chaque mois à nos lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de juin :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. de mai	Présence sur la liste
1	**P. Daninos**	***Un certain M. Blot***	**Hachette**	**1**	**2e mois**
2	**R. Vailland**	***La Fête***	**Gallimard**	**7**	**2e mois**
3	**J. Kessel**	***Les Mains du miracle***	**Gallimard**	**2**	**2e mois**
4	**J. Green**	***Chaque homme dans sa nuit***	**Plon**	**4**	**3e mois**
5	**L. Durrell**	***Cléa***	**Corrêa**	**3**	**2e mois**
6	**R. Escarpit**	***Peinture fraîche***	**Fayard**		**1er mois**
7	**J. Lartéguy**	***Les Centurions***	**Pr. de la Cité**	**5**	**3e mois**
8	**A. Hitchcock**	***Histoires abominables***	**Laffont**		**1er mois**
9	**R. Gary**	***La Promesse de l'aube***	**Gallimard**		**1er mois**
10	**L.-F. Céline**	***Nord***	**Gallimard**		**1er mois**

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Chariot d'Or », 14 *bis*, avenue Bosquet. — ● Cidini, 43, avenue Secrétan. — ● Delatte, 133, rue de la Pompe. — ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens. — ● Galignani, 224, rue de Rivoli. — ● Gallimard, 15, boulevard Raspail. — ● Julliard, 229, boulevard Saint-Germain. — ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention. — ● Librairie Continentale, 3, rue de Castiglione. — ● Librairie de Paris, place Clichy. — ● Marbeuf, 23, rue Marbeuf. — ● « Au Papyrus », 82, rue Ordener. — ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel. — ● Robert Marin, 18, boulevard Haussmann. — ● Stock, place du Théâtre-Français. — ● Tschann, 84, boulevard du Montparnasse. — ● Weill, 60, rue Caumartin. — ● Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise) : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail. — ● Bordeaux : « A l'Ecritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau. — ● Mollat, 15, rue Vital-Carles. — ● Grenoble : Librairie de l'Université, 2, square des Postes. — ● Lille : « Le Furet du Nord », 11-13, place du Général-de-Gaulle. — ● Lyon : Flammarion, 19, place Bellecour. — ● Montpellier : Foch, 11, rue Foch. — ● Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem. — ● Nice : Rudin, 14, avenue Félix-Faure. — ● Rennes : Librairie du Palais, 7, place du Palais. — ● Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche. — ● Saint-Etienne : « L'Astrée », 14, rue du Général-Foy. — ● Plaine, 27, avenue de la Libération. — ● Strasbourg : Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange. — ● Tours : « Terre des Hommes », 4, avenue de Grammont.

→ « La Barynia », de Henri Troyat ; « Les Centurions », de Jean Lartéguy, et « Chaque homme dans sa nuit », de Julien Green ; « Aimez-vous Brahms ? », de Françoise Sagan (tirage 260.000), a figuré deux mois sur notre liste.

S'il est étonnant que Lampedusa soit en tête, pour la permanence, alors que son tirage (100.000) ne peut se comparer à celui de Schwarz-Bart (380.000) par exemple, c'est évidemment parce que la vente de ce dernier s'est trouvée concentrée intensément au cours des trois premiers mois.

Ce qui est certainement le plus frappant est la place prise par les livres politiques. Non seulement de Gaulle (tirage 165.000), Tournoux (60.000) et Fauvet (30.000) ont remporté un succès de public persistant, à des degrés divers, mais on a pu noter, sur la liste, le passage fugitif d'un certain nombre d'ouvrages beaucoup moins connus, qui ont suscité — auprès des étudiants notamment — un intérêt indiscutable : « L'An V de la Révolution algérienne », de Fanon (en octobre), « Critique de base », de Baby (en mars), en sont des exemples caractéristiques.

La rentrée avait été propice aux livres d'histoire et à un ouvrage de vulgarisation scientifique : « La vie quotidienne en Grèce », de Flacelière ; « Le Bûcher de Montségur », de Zoé Oldenbourg, et « Le 18 Brumaire », d'Albert Ollivier, d'une part ; « Victoire sur l'espace », de Ducrocq, d'autre part.

Au contraire, au printemps, et avant les vacances, ce sont les livres qui flattent les goûts du public qui prennent la tête : « La Barynia », de Henri Troyat (100.000) ; « Les Centurions », de Jean Lartéguy (100.000) ; « Un certain Monsieur Blot », de Daninos (265.000). A posteriori, cela semble logique. Mais si la logique régnait toujours sur le marché ,les éditeurs se tromperaient moins souvent dans leurs prévisions. De même, l'étude de ces listes prouve que les Prix de Décembre (1) ont eu — à part « Le Dernier des Justes » et le roman difficile de Claude Mauriac — un succès beaucoup moins durable que prévu.

Paris et la province

Un coup d'œil sur nos statistiques semble infirmer une théorie assez répandue, à savoir que la province est en retard sur Paris. Certes, il y a un décalage, dû en partie aux délais de distribution auprès des libraires de province. Un livre qui figure pour la première fois sur la liste y est souvent amené par les lecteurs parisiens, mais ce n'est pas une règle. Cependant, Paris brûle plus vite ce qu'il a adoré. En avril et mai, par exemple, la proportion des suffrages en faveur du « Guépard » ou de « Secrets d'Etat » était de deux contre un en faveur de la province, où généralement le succès se prolonge plus longtemps qu'à Paris. Mais, pour le reste, Schwarz-Bart, Montherlant ou Sartre ont été soutenus de façon très égale ici ou là.

Lorsqu'il y a divergence, elle est due au sujet même du livre. « L'Amant de cinq jours », de Françoise Parturier, est loin d'avoir connu en province le même succès qu'à Paris.

En définitive, la sélection d'ensemble est toujours assez nette. De même qu'au soir des élections on peut deviner la physionomie du scrutin pour la France entière en dépouillant des résultats très fragmentaires, de même il suffit de quelques libraires pour savoir en gros quels seront les titres qui se détacheront.

MARC LAPORTE.

(1) Antoine Blondin (Interallié), « Un Singe en hiver » (100.000) ; Bernard Privat (Femina), « Au pied du mur » (80.000) ; Albert Palle (Renaudot), « L'Expérience » (60.000) ; Claude Mauriac (Médicis), « Le Dîner en ville » (50.000).

CONTRE-EXPERTISE

« Le Renard et les Camélias » par Ignazio Silone

● Depuis « Fontamara » on ne discute plus Ignazio Silone. A-t-on raison ?

FIGURE humaine très pure, Ignazio Silone est le seul écrivain italien contemporain de qualité qui soit devenu populaire à l'étranger. On sait l'incroyable bévue qui a assuré en France le succès d'un Guareschi, d'un Coccioli, d'un Malaparte, d'un Diego Fabbri, et laissé dans l'ombre les créateurs authentiques du roman moderne. Le dernier livre de Silone, un court et « charmant » récit, « Le Renard et les camélias » (1), s'il trahit un net affaiblissement de la veine qui a nourri ses autres romans, n'en révèle que mieux les rouages secrets de son art, mis à nu dans la monotonie des procédés et des tics.

Un antifasciste

« Fontamara », qui a fait la gloire de Silone il y a trente ans, reste un très beau livre aujourd'hui. Fontamara est un village des Abruzzes dont l'auteur, alors exilé en Suisse et militant actif de l'antifascisme, dévoilait l'effroyable pauvreté, en même temps qu'il fustigeait l'injustice et la dureté des grands propriétaires complices de la nouvelle tyrannie politique. C'est le premier roman néoréaliste, sans folklore. Mais quelque chose, d'assez difficile à définir, en altère légèrement le métal : une certaine façon de retarder l'explication d'événements présentés comme étranges, une certaine complaisance dans l'allusion et la suggestion, au lieu du regard inquisiteur et lucide qui est de règle dans le grand art réaliste.

Silone avait des excuses : il était juste que ses personnages eussent les manières elliptiques et butées, le mutisme des vrais paysans. Quant à lui, façonné par la lutte clandestine, quoi de plus naturel qu'il transmît à ses héros un peu de la manie cachottière en usage chez les émigrés ? En outre, la nouvelle espèce humaine que Silone mettait à jour à travers les *cafoni* (culs-terreux) misérables de Fontamara pouvait paraître une sorte de prodige aux yeux des lecteurs ignorants de ce qui se passe dans les campagnes arriérées du Sud italien : un prodige qu'il fallait montrer avec d'infinies précautions, dans une atmosphère quasi religieuse, comme Carlo Levi, quinze ans plus tard, le fit pour les paysans de la Basilicate, dans son remarquable « Christ s'est arrêté à Eboli ».

Mais depuis « Fontamara » l'art de Silone n'a pas progressé vers la lumière et vers la vérité. « Le Renard et les camélias » est l'aboutissement d'une très lente évolution régressive, qu'ont jalonnée « Pain et vin », « Le Grain sous la neige », « Une Poignée de mûres », « Le Secret de Luc ». L'action se déroule dans le canton suisse du Tessin, près de la frontière italienne. Personnages : des paysans et des ouvriers antifascistes aux prises avec un espion — le renard — venu de Florence pour démasquer leur organisation. Peu de faits : une vague tentative de chantage de la part de cet espion anonyme auprès d'une vieille dame effacée ; une rixe ténébreuse dans un bois à l'écart du village ; un faux accident d'auto qui permet à un faux ingénieur de s'introduire dans la maison d'un des chefs du réseau : tout cela bien conté mais soigneusement maintenu dans un clair-obscur troublant qui donne le branle à une émotion douteuse, faite du peu de connaissance que l'on a de l'identité véritable, des origines et des buts des protagonistes.

Ce qui est intéressant c'est de voir comment Silone arrive à capter l'attention de son lecteur : car nul doute, il se fait lire sans ennui. Ses procédés le rattachent à ce qu'on pourrait appeler, si l'on confrontait divers romans de diverses littératures, l'école du mystère. Parler mystérieusement d'un événement banal en accumulant les sous-entendus et en reculant l'explication jusqu'au dernier moment : voilà le programme. Silone l'a appliqué avec beaucoup d'habileté dans son précédent récit, « Le Secret de Luc ». Il y peignait une passion paysanne, belle parce qu'obscure, mais obscure seulement parce que l'auteur avait pris soin d'en brouiller les fils. L'école du mystère est très proche de l'école du faux mystère. Ainsi, dans beaucoup de romans d'amour de la littérature universelle où l'on nous montre les frissons et les rougeurs de héros adolescents, le sentiment de l'amour n'est fait que de la peur de regarder l'amour en face ou de l'ignorance au sujet des choses de l'amour; et dans beaucoup de romans catholiques le sentiment religieux remplace tout simplement le courage de se connaître soi-même. Silone a introduit le mystère et le faux mystère dans le roman politique. J'ai l'impression que la menace latente qui pèse sur cet univers de proscrits serait moins redoutable si les données précises du problème étaient fournies honnêtement.

Le progrès en art

Cet « art romanesque » — voisin de l'esthétique du roman policier — est d'ailleurs assuré d'un large succès auprès du public: le lecteur baigne dans le mystère — il éprouve donc les voluptés du frémissement — mais en même temps il est guidé d'une main sûre vers la solution libératrice — il n'a donc pas à craindre pour ses habitudes, ses croyances, sa vie. Il est intrigué, il n'est pas inquiété. Il participe à la sensation d'angoisse indispensable à une âme moderne, mais sans en souffrir sérieusement.

Le procédé est efficace, il est aussi équivoque. Ne cherchez dans les livres de Silone ni l'appréhension tremblante d'une réalité surnaturelle ni l'intensité bouleversante de la vraie connaissance. Je sais qu'il est bien souvent sot de parler de progrès en art, mais n'en soutiens pas moins que conserver artificiellement la pénombre pour exciter l'intérêt du lecteur appartient à une conception du roman périmée. Ou bien le mystère véritable, d'essence et non de situation (Dostoïevsky, Kafka, Bernanos) ; ou bien le réalisme d'un Moravia, ou d'un Pratolini — ne citons que ceux-là pour nous en tenir à l'Italie — commence par mettre en pleine lumière ses personnages ; ce qui leur arrive sous l'éclairage implacable de l'analyse, de la culture et du jugement, cela seul peut l'intéresser.

Il y a dans « Le Renard » une

(1) Grasset, 224 p., 7,80 NF.

silhouette de jeune fille qui marquera la ligne de partage des goûts : ou bien cette Sylvia, qui se prépare pour la fête des Camélias, le cœur plein d'amoureux désirs, semblera une créature touchante et « poétique » ; ou bien l'on pensera que la poésie moderne doit être nourrie d'autre chose que du peu de consistance d'une analyse et des vagues émois d'un cœur embryonnaire.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

ESSAIS

« L'homme en question » par Claude Roy

● ***Mauriacien avec Mauriac, aragonien avec Aragon, voici Claude Roy critique.***

« ON *ne peut pas être critique littéraire* », assure Claude Roy en commençant précisément son meilleur livre de critique littéraire, « L'Homme en question » (1). Il est vrai que l'écrivain corrige aussitôt ce paradoxe en rappelant que Lévi-Strauss affirmait, au début de « Tristes tropiques », qu'il haïssait les voyages...

Fantasio critique

C'est que Claude Roy ne prétend pas plus faire de « critique » pédante que l'ethnographe ne cherchait à « faire du tourisme ». Bien au contraire il bavarde avec un livre, en épouse le mouvement, dépiste ses hésitations ou ses erreurs. On dirait que le commentateur s'introduit par effraction dans l'être d'un autre écrivain.

Le Fantasio de Musset, assis à la table d'un café, regardait les passants et disait qu'il voudrait être le « *monsieur qui passe* ». Et tour à tour, selon les lois d'une mystérieuse et extraordinaire plasticité, Claude Roy, dans « L'Homme en question », devient Chamfort, Stendhal, Aragon et même le général de Gaulle.

Le critique s'efface devant l'amoureux ou le tendre admirateur du style et de l'imagination ; parlant de ce qu'il aime et aimant ce dont il parle — plus même souvent que ne se sont aimés les écrivains qu'il analyse — Claude Roy s'insinue dans le dédale des idées, des sensations et des visions sans jamais démonter ni détruire le système.

Cet habile horloger est mauriacien avec Mauriac et aragonien avec Aragon comme il est poète avec Valéry. Ce lecteur avisé a l'agilité des grands escrimeurs.

Les yeux et la mémoire

Il y a déjà longtemps, à la Libération, Claude Roy s'est fait connaître par une suite de reportages ; dans le meilleur d'entre eux, il se promenait, « les yeux ouverts dans Paris libéré ». Pour ceux qui se souviennent de cette époque, il arrive que le reportage de Roy interfère avec leur propre mémoire.

C'est que Claude Roy est un journaliste intégral, capable de restituer le spectacle mouvant des événements et de « raconter » un paysage. Nous l'avons suivi ainsi aux U.S.A. et en Chine et il continue à nous promener avec lui dans son « Journal des voyages » publié voici quelques mois (2).

Plus qu'une relation d'aventures, c'est un album que nous propose l'auteur. Car le livre est fait d'une suite de variations sur le Tour de France qui rappelle la poésie des vieux almanachs de colportage, sur la Chine, l'Italie et l'Allemagne durant les derniers jours de la guerre.

Ce livre, qui évoque souvent le genre de rêverie littéraire et sensible qu'aimait Valery Larbaud est peut-être un des mieux venus des livres de Claude Roy. Si l'on s'étonne parfois d'avoir subi le charme du guide, c'est que le brillant causeur s'arrête pour mesurer notre étonnement.

Variations sur l'arrière-monde

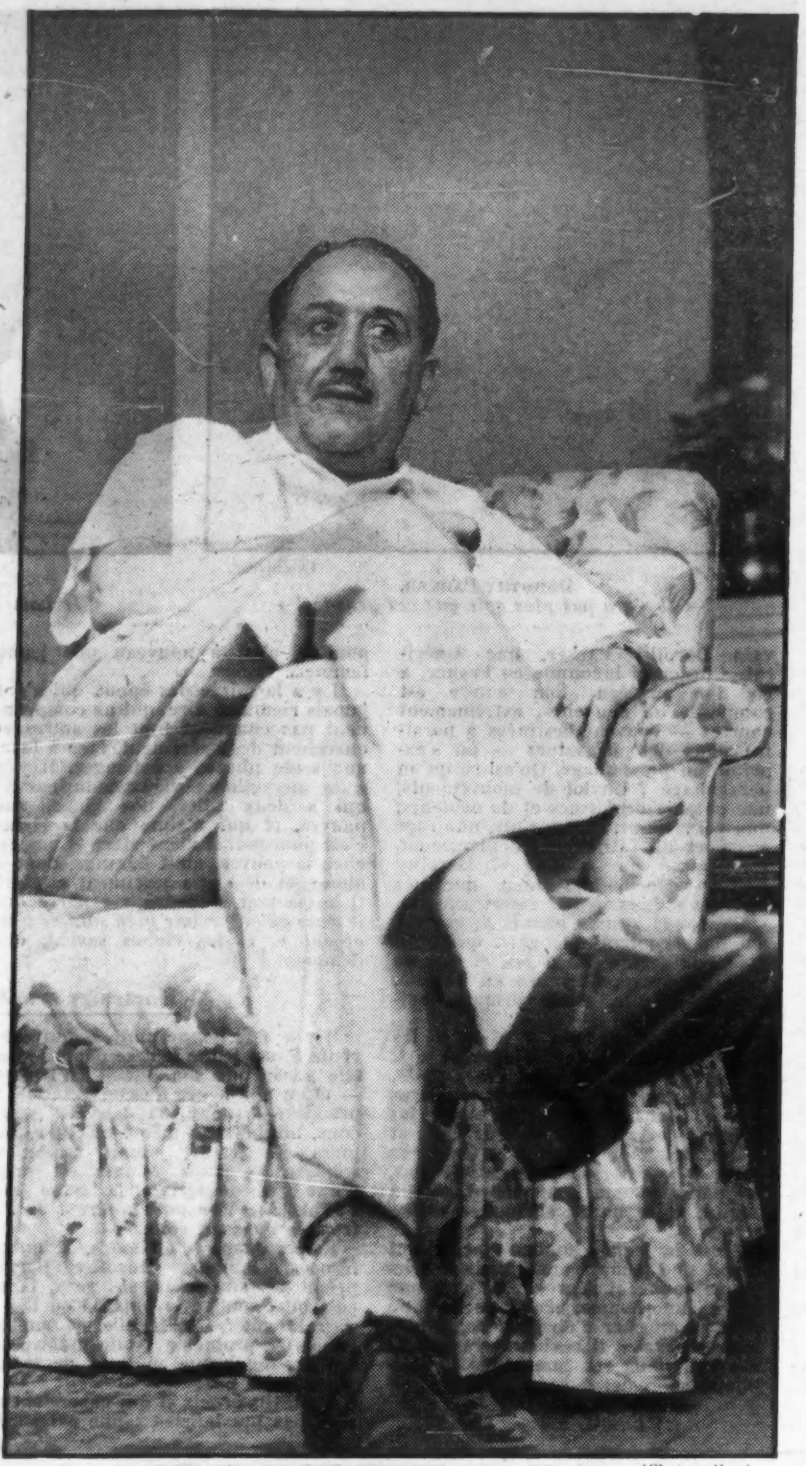
Dans « L'Homme en question », on trouve une longue étude admirative sur Lévi-Strauss. Après avoir lu ces variations sur l'ethnologie, on peut ouvrir l'album que Claude Roy a consacré aux « Arts fantastiques » (3).

Au contraire de ce qui se passe avec ce genre de livres, le commentateur ne s'abandonne pas à une méditation métaphysique sur l'essence du fantastique et laisse de côté le langage des critiques de peinture pour l'analyse plus précise des rapports du sacré, de la magie et du fantastique.

Ici, Claude Roy, à la suite de Leiris ou de Métraux, s'est interrogé sur la nature des formes étrangères aux normes traditionnelles. Il a trouvé un terrain solide : il s'y attache. Sa fantaisie est maîtrisée par la fantaisie délirante de l'esprit humain. La plasticité de l'intelligence s'arrête devant les monstres...

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Gallimard, 390 p., 12,50 NF.
(2) Gallimard, éditeur, 288 p., 10 NF.
(3) Robert Delpire, 112 p., 20 NF.



(Charpentier.)

IGNAZIO SILONE.
L'école du mystère.

ROMANS

« Plus heureux que l'Enfance » par Ladislas Dormandi

● ***Faut-il choisir la prison ? Ladislas Dormandi pose la question dans un roman kafkaïen.***

DANS son dernier roman, Ladislas Dormandi (dont l'œuvre multiforme fut couronnée il y a quelques années par le Prix Cazes) demeure fidèle à son thème essentiel : il y a de moins en moins de place, dans le monde d'aujourd'hui pour l'individu, pour le libre épanouissement de sa personnalité. Dormandi va plus loin que dans ses précédents romans et sans doute est-il difficile d'aller plus loin : après la liberté difficile ou la liberté impossible, voilà la liberté inutile.

Dans un pays abstrait (1), Simon Toleda est depuis six ans en prison, sans savoir ce qui s'est passé, de quoi on l'a accusé, en quoi consiste sa peine. Aucune explication. Le silence. Et six ans de silence quasi total. Et un matin on le relâche sans lui dire pourquoi on le relâche, s'il a purgé sa peine ou non, s'il y a eu erreur. Aucune explication. Toujours le silence. Bien sûr, pareille « ouverture » romanesque évoque inévitablement Kafka, mais c'est un fait que notre monde (et ce qu'il menace de devenir) prend chaque jour davantage les couleurs de Kafka. Bref, l'absurde parfait.

Libéré, le prisonnier ne se sent pas seulement étranger au monde qu'il retrouve — ce qui ne serait que banal — mais nié par ce monde même. Il n'existe plus. Tout a continué sans lui, et sa femme a eu beau l'attendre, son fils a beau l'accepter et ses amis fêter son retour, il n'a plus sa place parmi eux. Il est libre « pour rien ».

Pire : entre la vraie prison et le monde défiguré par la méfiance, truqué par l'imbécillité policière de la vie moderne, progressivement déshumanisé, Simon Toleda finit par préférer la prison, la vraie, celle qui ose dire son nom. On y connaît au moins le repos, l'ordre, une sécurité, oui, un renoncement proche de la paix, un « vide » qui est comme l'avant-goût de la mort. Il porte dans sa poche une lettre anonyme rédigée par lui-même contre lui-même. Quand il ne verra plus d'autre issue possible, il la postera.

Apologue plus que roman. Ce récit désabusé illustre la célèbre et amère question : la liberté ? Pour quoi faire ? Il l'illustre, si j'ose dire, calmement. Tout est dit sans hausser le ton. Avec le dernier livre de Ladislas Dormandi, nous sommes au-delà de la révolte, en un endroit du monde où ne règnent plus le bruit ni la fureur mais l'indifférence à peine murmurante du désespoir définitif.

JEAN-LOUIS BORY.

« Le Lit » par Dominique Rolin

● ***A travers l'agonie de l'homme aimé, le lent cheminement d'une femme vers la solitude et le renoncement.***

VOILA un livre qui touchera certainement les « âmes sensibles ». Si Dominique Rolin écrit à la pointe de la sensibilité, elle sait aussi s'y tenir. C'est même ce sentiment de pudeur dans l'excès de la tendresse qui fait l'attrait de son ouvrage.

L'histoire (2) est simple, banale — on pourrait dire heureusement banale. Eva, la narratrice, est une femme encore jeune. Ce qu'elle raconte, ce sont les circonstances de la maladie et de la mort de l'homme qu'elle aime — depuis le premier symptôme du mal jusqu'à la mort dans le « lit », après que le malade est sorti de l'hôpital. Le récit dure six mois, de l'automne au printemps de l'année suivante. C'est la durée de la métamorphose qui fait de la maladie de Martin — tel est le prénom de l'homme — la maladie du monde. La mort de Martin marque la fin d'un état plus que le terme d'une vie. Si bien que la narratrice écrit : « *Je hais la beauté, la douceur, la fidélité. J'aspire à connaître l'instant où il me sera possible de découvrir — stupeur, émerveillement — que mon corps occupe dans l'espace son juste lieu de solitude et de silence* ». Les

(1) Julliard, 192 p., 7 NF 50.
(2) Denoël, 224 p., 7 NF.

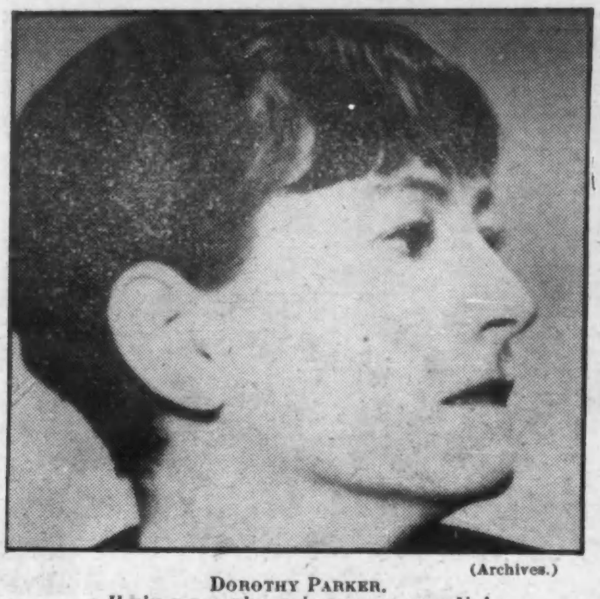
→

Voyagez économiquement avec les
GUIDES NAGEL
"Les Guides de notre génération"
En Vente dans toutes les bonnes Librairies

moments du passé sont devenus pour Eva des fragments morts qui tombent, à la façon de ces branches qui se séparent de l'arbre toujours vivant.

Affaiblissement de la vie, épanouissement de l'amour, progrès de la solitude, sont des mots qui n'ont pas dans la langue de Dominique Rolin le poids que l'usage courant leur donne. Bien sûr, il y a dans ce roman une trame apparente, une anecdote, des personnages et, particulièrement, celui de Bruno, l'interne de l'hôpital où le malade est soigné. Bruno s'éprend d'Eva, en même temps qu'il éprouve l'amitié de Martin, mais ce sont là des effets plus que des causes. Les épisodes ont moins d'importance que les impressions diffuses que chacun reçoit du monde extérieur, constamment modifié par la sensiblité de la narratrice. Les personnages sont « agis » plus qu'ils n'agissent. Eva ne décrit pas ce qu'elle voit. Elle écrit comme elle sent. Chez elle, l'émotion précède l'image. D'où pour le lecteur la surprise de pénétrer presque malgré lui dans un univers singulier, où rien ne vit, où rien ne meurt que par l'émotion de celle qui l'habite.

ANDRE DALMAS.



(Archives.)

DOROTHY PARKER.
« Il n'y a pas plus gais que ces gens-là ! »

(Archives.)

DOMINIQUE ROLIN.
« Je hais la beauté, la douceur, la fidélité ».

NOUVELLES

« Comme ils sont » par Dorothy Parker

● *La grande blonde toujours gaie, la dame qui aime les Noirs, le vieux monsieur qui aime la jeune fille pauvre. La société américaine étudiée à la loupe par une entomologiste.*

DANS son livre « Sur Proust », J.-F. Revel relève la façon dont l'auteur de « A la recherche du temps perdu » sait douer chacun de ses personnages non seulement d'un langage, mais d'un style, et même d'un cours de pensées qui lui sont propres. « *Supposons que toute la « recherche » vienne à être détruite, et que l'on ne retrouve que vingt phrases de Bloch, vingt de Norpois, vingt d'Aimé, etc., il serait difficile de se douter qu'elles ont été écrites par la même plume.* »

A un niveau moindre, le grand écrivain Dorothy Parker, une Américaine jusqu'ici inconnue en France, a ce don protéen. Son œuvre est composée de nouvelles, extrêmement courtes — souvent destinées à paraître dans des magazines — où s'exprime un personnage. Qu'est-ce qu'un personnage ? Un lot de mouvements, une colonie de formes et de couleurs, une voix, une raison sociale, une rage aussi, et un rythme de déplacement. En somme un « objet ». Dorothy Parker décrit très bien quelques « objets » de la société américaine (1).

C'est « la grande blonde », que ses amis n'acceptent que gaie, qui n'est gaie que lorsqu'elle a bu, et qui de verre en verre, d'homme en homme, toujours riante, coule jusqu'au suicide.

C'est la dame qui « aime » les noirs, « n'a pas de préjugés ». « *Il n'y a pas plus gais que ces gens-là, vous ne trouvez pas ? Ils sont adorables* ». Dans une réception on lui présente un célèbre chanteur noir, et elle se demande « *Vais-je lui serrer la main ?* » s'y résout ostensiblement, lui parle comme à un sourd, ou un enfant, et le quitte enchantée d'elle-même.

C'est le jeune homme facile qui reçoit une jeune femme, mais le téléphone sonne, il décroche et c'est une autre jeune femme, avec laquelle il ne peut s'empêcher d'être tendre, la première se vexe, il revient vers elle, la reprend dans ses bras, puis le téléphone se remet à sonner, il va répondre, c'est à nouveau une jeune femme...

Il y a la soirée des époux qui n'ont jamais rien à se dire, qui ne comprennent pas comment font les autres et cherchent désespérément, face à face, une seule phrase à échanger. Il y a « le merveilleux vieux monsieur », qui a deux filles, une riche, une pauvre, et qui n'aime que la riche, c'est pourquoi il vient vivre et mourir chez la pauvre, qu'il dérange, dont il abuse, et déjà son testament est fait, il laisse tout à l'autre : « *parce que je veux qu'on prenne bien soin de mon argent* », et les riches savent, évidemment !

Portraits cruels

Il y a « la bonne amie », qui rend visite à une jeune femme déprimée — elle pense que son amant la trompe — et en une heure de conversation la première la confirme dans ses soupçons, lui apprend même qu'elle a toujours été trahie, jamais aimée, et soudain la jeune femme est prise d'une crise de nerfs et la bonne amie s'affole : « *Vite une piqûre ! Je l'ai trouvée dans un état !* »

Kaléidoscope d'attitudes, d'images féroces, toujours Dorothy Parker prend ses situations, ses gens, là où ça frotte, souffre le plus, là où il y a « problème », mais elle ne montre jamais le problème : elle montre les acteurs du drame en train de se dévorer entre eux.

Portraits cruels et qui cependant ne sont pas pessimistes : une extraordinaire vigueur éclate à tout instant. Si les humains ne font rien pour se débarrasser de leurs entraves, pour regarder en face ce qui les blesse vraiment, toutefois ils dépensent une énergie considérable en contorsions drolatiques et géniales. Que d'astuce, de témérité, de grimaces ! Que d'inventions de détails pour vivre avec soi-même, se tuer et tuer les autres ! Spectacle inépuisable pour qui a l'œil bien accroché. Et sans doute les grands romanciers ne sont-ils jamais que des animaliers. C'est-à-dire des indifférents.

Ceux qui souffrent du gaspillage, qui se révoltent, s'indignent, ne feront qu'ajouter un cri plus pur à ceux du troupeau : ils n'écriront pas la comédie humaine. Tel ce Nizan, dont le très beau livre de jeunesse, « Aden Arabie », perce notre nuit de quelques appels éternels : « *Mais si nous ne faisons rien, le chômage va durer toute la vie. Que nous arrivera-t-il ? Que ne nous arrive-t-il pas ? Nul moyen de comprendre que nous souffrons du désœuvrement de nos besoins humains.* »

De ce désœuvrement, ce chômage du meilleur soi-même, Nizan devait mourir. Tandis que des êtres impitoyables, et peut-être victorieux, comme Dorothy Parker (comme le fut grandiosement Proust) ont pris un autre parti : contempler l'oisiveté humaine, dans sa détresse, ses subterfuges et son comique, s'en repaître et la décrire.

MADELEINE CHAPSAL.

(1) Denoël, 256 p., 8,50 NF.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Alain Resnais : un film au conditionnel.*

TANDIS que « Hiroshima, mon amour » poursuit à New York une carrière inattendue (battant déjà il y a quinze jours le record de recettes du film étranger, détenu par « Les Chemins de la Haute Ville »), tandis que son film continue d'obtenir récompense sur récompense (cette semaine, la Victoire du meilleur film français), timidement, craintivement, effrayé par ces honneurs qu'il juge excessifs, Alain Resnais prépare son second film. En secret, en cachette. D'abord parce qu'il est naturellement discret. Ensuite parce que :

— *Si je fais l'effort de raconter, d'expliquer, je n'ai plus envie de travailler. Est-ce qu'on demande à un écrivain de raconter son livre à mesure qu'il l'écrit, de se livrer chapitre par chapitre ? Je ne joue pas les cocottes, mais je n'aime pas être photographié. Après, les gens vous reconnaissent. On ne peut plus les observer. Ce sont eux qui vous observent.*

Alain Resnais a justement un regard gênant à force d'être observateur, gênant s'il n'était tempéré par une très profonde bienveillance.

Son second film, petit à petit, avec réticence, parce qu'il est très gentil et qu'il sent combien j'ai envie de savoir, il finit par m'en parler un peu :

— *C'est une histoire d'amour, absolument banale. Une femme, deux hommes. Elle les aime sans doute tous les deux.*

Là, j'interromps :

— Elle est mariée ?

— *Nous en sommes, Alain Robbe-Grillet et moi, aux trois quarts du scénario, mais nous ne savons pas encore. Je crois que oui. Cela n'est pas tellement important. C'est une histoire d'amour par persuasion. Un film au conditionnel. Sur les ambiguïtés des apparences. Je voudrais que l'on regarde ce film comme une sculpture, en tournant autour. Avec des temps morts pour la méditation, et que l'on en emporte le souvenir que laisse un objet. Mais, voyez, c'est affreux. Tout ce que je dis a l'air si prétentieux, si plein de formules.*

— Alors, parlons concrètement. Comment travaillez-vous ? Vous entendez-vous aussi bien avec Robbe-Grillet qu'avec Marguerite Duras ?

— *Oui, aussi bien. Sauf sur un point. Marguerite habitait plus près. C'était plus commode. Robbe-Grillet écrit tellement bien pour le cinéma qu'un robot électronique pourrait tourner tout seul. Il dessine des plans dans la marge. Il a même dessiné un plan d'un film que j'ai tourné en 1947 et qu'il n'a jamais vu. Nous avons enregistré son texte au magnétophone. Je l'écoute et cela me donne des idées d'images. Je voudrais demander la musique à Dallapiccola (1) mais je crois que ce ne sera pas possible. En admettant qu'il accepte, cela prendrait trop de temps. Pour le décor, j'ai trouvé près de Munich un château extraordinaire où j'aimerais tout tourner. Nous attendons les autorisations. Le film s'appellera sans doute : « L'Année dernière » ou « L'Année dernière à Marienbad ».*

— Le personnage de la femme sera-t-il le centre du film ?

— *Non, je ne sais pas. Ce sera peut-être aussi bien le décor, ou la situation, ou les voix de ces trois acteurs de théâtre que je ne peux encore vous nommer. J'aime la convention. Pour moi, il n'y a pas d'art sans convention. Au théâtre, il faut élever la voix. C'est déjà une convention. C'est pourquoi j'aime tant le théâtre. Je voudrais mettre une pièce en scène. Mais c'est encore plus difficile de trouver une pièce qu'un scénario.*

Je m'efforce de ne jamais refaire la même chose, mais on se retrouve, malgré soi, coincé sur certains chemins.

(Derka.)

ALAIN RESNAIS AVEC MICHÈLE MANCEAUX.
« J'aime la convention. »

● *Yves Montand : « Marilyn, c'est une grosse paysanne ».*

« COMMENT est Marilyn ? » C'est évidemment la première question que l'on a envie de poser à ce grand garçon dégingandé, habillé à l'américaine, et qui s'appelle Yves Montand (2).

— *Elle est...* (là, gestes et onomatopées). *Enfin, je ne sais pas comment elle est. Moi* (il insiste sur le moi) *moi, je la trouve formidable. Elle a des mains* (on dirait le début d'une chanson). *Elle a des gestes. Elle a des expressions rares, et des onomatopées*

(1) Compositeur italien né en 1904, chef de file de la musique dodécaphonique italienne.

(2) Il vient de passer dix mois à Hollywood pour tourner avec Marilyn Monroe : « Le Millionnaire ».

(Dalmas.)

YVES MONTAND.
« J'ai fait un malheur ».

merveilleuses (c'est un connaisseur qui parle). *Elle dit par exemple: « J'ai « rencontré un type qui m'a dingflop-« bloubloubourn », et on comprend très bien ce qu'elle veut dire, et c'est toujours drôle. Marilyn est une des rares femmes que j'ai vues qui ne soient jamais ridicules. Elle est toujours en retard, mais elle ne le fait pas exprès. C'est comme cela. Il suffit de le savoir. Marilyn, c'est une grosse paysanne. Pour moi, il n'y a pas de plus beau compliment. Une belle paysanne au Chanel n° 5, quelle merveille !*

— Comment était le travail là-bas ?

— *Finalement, comme en France. J'ai eu beaucoup de mal pour l'anglais, parce que dans le rôle que je jouais, le Millionnaire devait parler très vite, avec beaucoup de brio. Il y a des phrases que je répétais des nuits entières avant de pouvoir les prononcer. Une inflexion mal placée, et les Américains ne comprenaient plus rien. C'était très dif...*

Le téléphone sonne. Pour la trente-septième fois. Yves Montand a retrouvé son bercail. A Orly, deux cents photographes ont joué « La Dolce Vita ». Yves Montand était ému. Maintenant, il virevolte entre les sonneries.

— *Bonjour Tola* (c'est Litvak, qui le dirigera en septembre dans « Aimez-vous Brahms .. ») *Bon, on déjeune demain.*

— *Bonjour, mon François* (c'est François Périer, Yves parle avec l'accent auvergnat). *Comment tu le trouves mon nouvel accent. J'ai fait un malheur* (3) *avec cet accent. Oui, j'ai eu du retard, parce qu'on croyait qu'il y avait une bombe dans l'avion.* (Grands rires).

Yves Montand se retourne vers moi. *« François dit que c'est Philippe Clay qui avait mis la bombe. »*

Allô, mon impresario. Allô, la Colombe de Saint-Paul-de-Vence. Allô, Serge Reggiani. Allô, Roger Pigaut. Allô, tous les amis. C'est vraiment le retour de l'enfant prodigue.

— *Oui, là-bas, cela a été à 100 %. Au mieux, dans mes rêves, je me disais : cela peut marcher à 75 %. Maintenant, je crois que j'ai tout eu. Ils ont payé 60 millions de francs « cash » de dédit aux Japonais pour me garder. J'ai trois contrats avec la Fox, comme je veux, quand je veux, avec qui je veux. Quel pays !*

— Vos opinions politiques ont changé ?

— *Il y a trois ans que je me refuse à prendre publiquement position. Dans le fond, on ne croit jamais à la sincérité des artistes. Les gens disent : « C'est pour leur publicité. » Alors, à quoi bon ? L'Amérique, c'est enthousiasmant parce que si on est « larbin », c'est que l'on a vraiment envie de l'être. D'ailleurs, il n'y a pas de vrais larbins. Soixante-cinq pour cent des gens possèdent leur propre maison. Ce que je trouve fantastique en Amérique : ne pas être obsédé par la misère des gens. Ne pas se sentir étranger. Ils sont drôlement accueillants. Ils me disaient tout le temps : « Alors, quand vous faites-vous naturaliser ? »*

— Qu'est-ce qui vous a surpris le plus ?

— *Eh bien ! c'est le public. Dans tous les pays où j'ai été, aussi bien en Amérique ou ailleurs, le public a réagi exactement de la même façon. Exemple : je chante une chanson : « La demoiselle sur la balançoire ». Dans tous les pays du monde, le public commence à rire au troisième clin d'œil du refrain. Pas au premier, pas au quatrième, au troisième ! N'est-ce pas inouï ? Il n'y a pas des millions d'hommes, il n'y a pas des tas de nationalités. Nous sommes « un seul », tous pareils... »*

— Allô, c'est Simone.

— *Excusez-moi, je vais prendre le téléphone dans ma chambre.*

C'est Simone, de Rome. Le couple français le plus comblé de succès est en train de se téléphoner.

(3) Triomphe, en langage de « spectacle ».

● *Vingt-neuf films en chantier. La rentrée s'annonce mal.*

CETTE semaine, la dernière de la saison (enfin pour moi, puisque je pars en vacances), on peut faire le bilan de l'année cinématographique. Voici, arrêtée au 1er juillet, la liste des douze films qui ont totalisé les plus grands nombres d'entrées à Paris depuis le 15 août 1959.

« Liaisons dangereuses » (29 semaines d'exploitation) : 639.955 entrées.

« Salomon et la reine de Saba », 448.955 entrées.

« La Vache et le Prisonnier » : 401.345 entrées.

« Certains l'aiment chaud » : 864.235 entrées.

« Le Baron de l'Ecluse » : 329.216 entrées.

« La Jument verte » : 320.887 entrées.

« Voulez-vous danser avec moi ? » : 294.200 entrées.

« Babette s'en va-t-en guerre » : 282.743 entrées.

« La Mort aux trousses » : 276.761 entrées.

« Rue des Prairies » : 262.863 entrées.

« A bout de souffle » : 259.046 entrées.

« Le Bossu » : 239.258 entrées.

« La Dolce Vita » arrive, au bout de six semaines d'exploitation, à la quinzième place.

Ajoutons que cette semaine, on tourne 29 films. L'année dernière, à la même époque, on en tournait 17. Il y a deux ans, on en tournait 20.

Comme les indices de fréquentation ne cessent de baisser, cette production intense risque de s'effondrer catastrophiquement par une série de films qui tiendront l'affiche huit jours à peine, à la rentrée.

En attendant, bonnes vacances.

MICHELE MANCEAUX.

18
DERNIÈRES
DU
TRIOMPHAL SUCCÈS DE RIRE
DE
FERNAND
RAYNAUD
AU
TH. des VARIÉTÉS

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *La défaite de 1940 : ah ! qu'il est bon de savoir comment l'histoire finira !*

NUMERO SPECIAL DU MAGAZINE DU TEMPS PASSE. — « La défaite de 1940 », émission de F. Rossif. Il faut résister à la tentation de tourner le bouton et boire cette coupe amère jusqu'à la lie. Certes, même des documents de cet ordre peuvent mentir, car ils ont été choisis entre beaucoup d'autres : en fait il n'a été retenu que ce que nous pouvions supporter. Le pire, c'est Hitler montant d'un pas joyeux dans le wagon de l'Armistice. Ah ! qu'il nous est bon alors d'être pareils à Dieu et de savoir comment l'histoire finira !

Ce magazine suffit à nous rappeler le prix des fautes politiques : cet écroulement n'a pas été une malchance. Il était inscrit dans tout ce qui s'est fait depuis le 11 novembre 1918. On raconte que ce matin-là, le vieux Paul Bourget, ouvrant sa fenêtre et entendant les cloches de l'Armistice, aurait murmuré : « Voilà les bêtises qui commencent ! »

● *« Cocktail Party » : une question honnête.*

« COCKTAIL PARTY » de T.S. ELIOT. — Le réalisateur mérite de grandes louanges, les interprètes aussi (même Renée Saint-Cyr pour laquelle on a été sévère). Je me pose honnêtement la question : si je ne savais pas que « Cocktail Party » était l'œuvre célèbre dans le monde entier du plus grand poète anglais vivant, y discernerais-je toutes les profondeurs qu'on veut que j'y voie ? Je me donne à moi-même la réponse.

● *La princesse Bibesco: une voix qui devient musique.*

LECTURES POUR TOUS. — La princesse Bibesco nous parle du premier livre de ses mémoires : « La Nymphe Europe ». J'observe ce visage que j'ai connu si parfaitement beau, au temps de ma jeunesse, et dont la structure demeure. Je songe à ces figures de dieux que la mer nous rend, corrodées mais intactes. La voix me détourne d'être attentif au sens des paroles. Comme je l'ai entendue autrefois, elle entre dans ma symphonie intérieure et devient musique.

(Agip.)

LA PRINCESSE BIBESCO.
Comme ces figures de dieux.

● *Mme Lucie Devolvé : les cormorans doivent parler d'elle.*

QUAND LES CARNASSIERS N'Y SONT PAS. — La malchance de Mme Lucie Devolvé qui est allée voir aux îles Galapagos des bêtes innocentes et heureuses, c'est que nous avons eu l'autre jour sur ces mêmes îles un documentaire fort sérieux et qu'il demeure présent encore à notre esprit. Il nous rend insensibles à ces histoires attendrissantes de Mme Devolvé : celle de ce phoque mélomane qui, lorsqu'elle jouait de la flûte, venait l'écouter, la tête rêveusement appuyée à l'aileron, ou de ces cormorans amoureux qu'elle consolait. On doit parler beaucoup de Mme Lucie Devolvé entre cormorans, aux îles Galapagos...

(R.T.F.)

LE DOCTEUR LABURTHE ET PIERRE BELLEMARE.
6 millions et des poussières.

● *Dr Laburthe : la mémoire enrichit son homme.*

TELE-MATCH. — Victoire méritée du Dr Laburthe. Six millions et des poussières ! La mémoire enrichit son homme. Les téléspectateurs se plaisent-ils vraiment aux reconstitutions historiques qui illustrent cette émission ? Napoléon à Sainte-Hélène a-t-il jamais ressemblé à ce gros homme commun qu'on nous montre ? Peut-être, après tout. Le jeune Stendhal note dans son journal, en sortant du « Théâtre-Français » où il a observé le Premier Consul dans sa loge, que Bonaparte « a le profil de Piquart, l'acteur » (je cite de mémoire). Alors pourquoi pas la bedaine de cet acteur-là ?

● *Albeniz : une réaction d'humeur.*

REMISE DES VICTOIRES DU CINEMA ET DE LA TELEVISION. — Georges de Caunes, l'un des animateurs les plus justement aimés du public (il a lui-même été classé, je crois, au concours des visages) distribue les « victoires » : Mme Lucienne Bernadac a raison d'être fière d'avoir fait triompher la musique classique. Quelle gratitude nous lui devons ! Voilà l'occasion de battre ma coulpe : ce que j'avais écrit bien légèrement et bien vite, un soir, à propos d'une émission sur Albeniz, a peiné plusieurs Espagnols, et Mme Albeniz elle-même. J'en ai d'autant plus de regret que j'admire et que j'aime la musique d'Albeniz, et que ma réaction, ce soir-là, relevait de l'humeur et de la fatigue.

Parmi les vainqueurs du cinéma, Alain Resnais, m'a surtout frappé : la figure est haute et singulière, et bien plaisant son parti-pris de ne pas donner dans « la religion de l'art ». Il assure qu'il travaille pour gagner sa vie et selon les demandes... Nous savons qu'il n'en est rien, que cet homme-là est un créateur. Mais sans doute veut-il nous faire entendre qu'il connait en ce monde d'autres problèmes que ceux de la représentation et de l'expression, cinéma, peinture ou écriture : qu'il y a l'homme et son destin.

● *« Cinq colonnes à la une » : ce que l'homme est en train de devenir.*

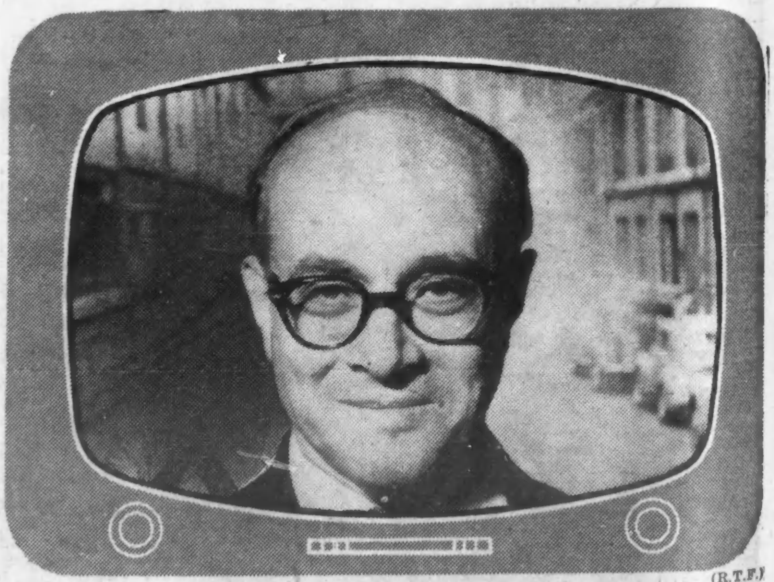
LES animateurs de « Cinq colonnes à la une » ont justement triomphé. Nous les avons retrouvés vendredi soir. Qu'il s'agisse des rapports nippo-américains, entre Pearl Harbor et les récents tumultes d'étudiants à Tokyo, ou du bagne abandonné de Cayenne, ou des confidences du dernier forçat près de mourir, ou de ce prisonnier de maison centrale qui passe son baccalauréat, et de ces bacheliers de trente ans, ou de l'étrange affrontement, au Niger, des Touareg moyenâgeux et des hommes politiques en jaquette d'Occident, ou de ces étudiants allemands de Bonn dont les réponses réticentes font froid dans le dos, ou de ces jeunes soldats de l'armée fédérale si terriblement pareils à ceux dont nous nous souvenons, Pierre Lazareff et ses collaborateurs cherchent à nous donner une certaine idée de ce que l'homme est en train de devenir partout dans le monde en ce moment.

● *Le barrage d'Assouan : du pain ou des pierres.*

LES eaux du barrage d'Assouan vont-elles submerger les Ramsès, les Osiris, les dieux à tête de scarabée de la Nubie ? Un admirable reportage de Max-Pol Fouchet nous enferme dans ce dilemme : du pain ou des pierres.

Max-Pol Fouchet... ces notes cursives ne sont pas à la mesure des sujets qu'il aborde. Mais qui défend comme lui à la télévision ce qui en poésie, en peinture, mérite d'être défendu ? Le prix qu'il devrait recevoir, un référendum ne le lui donnera pas. Un jury devrait être constitué pour récompenser chaque année ceux qui, comme lui, assurent à la télévision française sa primauté dans les choses de l'esprit.

FRANÇOIS MAURIAC.



(R.T.F.)

PIERRE LAZAREFF.
Pearl Harbor, Cayenne, Bonn.

CINÉMA

Quels sont les films que « L'Express » vous recommande ? Voir notre Sélection en page 23.

Berlin la bien pensante

L'orchestre de la Marine, Pascale Petit et la part du lion pour la France.

MORALE et propagande, on pourrait ainsi définir le Xe Festival cinématographique qui s'est tenu à Berlin du 24 juin au 5 août.

Se considérant comme le point de mire du monde occidental, Berlin-Ouest a entrepris de démontrer que son festival n'est pas seulement réservé aux grands pays producteurs de films, mais aussi aux pays sous-développés qui, en général, sont tenus à l'écart de ce genre de manifestations.

Certes, Africains et Asiatiques ajoutent la note colorée de leurs costumes dans les rues grises de Berlin, mais leurs films, aussi intéressants soient-ils en tant que documents sociaux et ethnologiques, ne font pas le poids dans ce festival qui se veut l'égal de ceux de Cannes ou de Venise.

L'organisation générale a d'ailleurs de gros progrès à faire : si la distribution des places et de la documentation réservée à la presse a été faite avec tout le sérieux germanique, sur les points essentiels c'est plutôt un échec : on n'a prévu aucun endroit où l'on puisse se retrouver, comme la terrasse du Carlton ou le hall de l'Excelsior, chacun est éparpillé dans la ville, dans des endroits fort éloignés et bien incommodes.

Le public berlinois, lui, est terriblement sage, un peu apathique même, quand on songe aux foules françaises ou italiennes : durant les présentations officielles, au Zoo Palast, des films interminables et franchement mauvais, présentés par la Thaïlande, les Pays arabes ou la Finlande, pas la moindre réaction. Seul « A bout de souffle » réussit à arracher quelques bravos à une bande de jeunes, rapidement rappelés à l'ordre, d'ailleurs, par leurs aînés.

Des histoires d'enlèvement

Au Corso, cependant, où avaient lieu des séances pour le public populaire de Berlin-Ouest et de Berlin-Est, c'était plus vivant. Un concert donné par la Marine française provoqua presque de l'enthousiasme.

En dehors de Gene Kelly, peu de vedettes s'étaient dérangées ; en désespoir de cause, les Américains ont fait venir au dernier moment Sophia Loren et Cary Grant, les Français Pascale Petit et Jean Gabin.

Pascale Petit, au cours d'une conférence de presse, a froidement donné son opinion sur les films français actuels : « déplaisants, malsains et dégoûtants ».

Après un moment d'affolement des représentants du cinéma français et un bref aparté, elle a rectifié sa déclaration en condamnant l'ensemble du cinéma mondial actuel, limitant ses louanges à « Hiroshima mon amour ».

Les journalistes ont été discrètement invités à visiter les studios Defa à Berlin-Est, les Berlinois de l'Ouest ont tout fait pour les décourager en leur racontant des horribles histoires d'enlèvement.

Le maire Willy Brandt s'est donné beaucoup de mal, organisant de nombreux « thés », au cours desquels il répétait avec force que « le monde libre devait savoir que Berlin-Ouest tiendrait bon ».

Il a reconnu d'ailleurs que le principal objet de ce festival était la propagande et, après quinze jours de cinéma bien médiocre, on était tout à fait de son avis.

L'Ours d'Or a été finalement attribué au film espagnol d'un inconnu, Maco Paoletti, « Lazarillo de Tormes ». Le jeune cinéma français s'est taillé la part du lion : l'Ours d'Argent pour « Les Jeux de l'Amour », le prix de la mise en scène pour « A Bout de Souffle », l'Ours d'Or du court métrage pour « Rêve des chevaux sauvages », de Denys de Colomb. Juliette Mayniel, enfin, a été consacré « Meilleure actrice » pour son interprétation du film allemand « Kermes ».

CYNTHIA GRENIER.

LES DOIGTS DANS LE NEZ

par FRANÇOISE SAGAN

Malgré le grand choix de navets présentés cette semaine à Paris, Françoise Sagan a absolument tenu à se rendre, pour sa chronique hebdomadaire de cinéma, à une projection privée et imaginaire des « Doigts dans le nez ». Nous présentons donc, un peu en avance, puisque la sortie de ce film est prévue pour 1970, la critique de notre collaboratrice.

ENFIN un grand film... un souffle neuf dans le cinéma français. Non point que J.-G. Dubroc n'ait pas retenu la leçon de ses maîtres (en effet, je ne sais pas si c'est plus au « Cuirassé Potemkine » qu'à « La Jument verte » que ce film m'a fait penser par instants), mais l'expressionnisme allemand rejoint ici en le transcendant cet esthétisme culbuté, ce déterminisme si à la vogue, dépassant Pabst et Flaherty, sans oublier Mack Sennett. Mais revenons au fait.

« Les Doigts dans le nez », comme le titre l'indique, est l'histoire du douloureux passage de l'enfance à l'adolescence. Jeune homme obstiné et malpropre, parents impuissants, tout le drame de la jeunesse actuelle est évoqué dans ce geste. La pudeur de Dubroc nous évite les gros plans pénibles grâce à des artifices techniques, des trouvailles suggestives (mouchoirs, kleenex) qui montrent bien que la décence est encore un mot français. Je pense notamment à la scène du rhume (véritable clou du film) où le jeu d'expression du jeune Roger Galadon — *un nom à retenir* — son visage torturé, sa main crispée, ont suscité dans la salle une sorte d'angoisse que je ne pouvais pas ne pas partager.

FRANÇOISE SAGAN.
Comme le titre l'indique.

Qu'on ne me parle pas, pour une fois, d'intentions politiques : « Les Doigts dans le nez » sont un film sans contraintes, un film situé, un film en marge, bref une œuvre.

Mais, me dira-t-on, quel est le but de ce film ? Que veut-il démontrer ? On ne le voit que trop ; et je pense que plus d'un parent, plus d'un professeur, plus d'un de ceux que l'on nomme si légèrement des « éducateurs » retournera chez lui la tête basse. Les doigts dans le nez, oui... Mais à qui la faute ? A ceux qui ne peuvent pas les enlever ou à ceux qui les y laissent ?

C'est à cette question que répond Dubroc, avec son âme comme avec ses travellings. Et sans concessions.

J'ai déjà parlé de Roger Galadon, le jeune héros dont j'apprends à l'instant qu'il doit jouer le père Karamazov dans le prochain film de Dubroc, et je suis sûre qu'il mettra dans ce personnage la même sincérité déchirée. Dans le rôle de la mère, Linda Balapatte a su quitter les cha-chas où on la cantonnait et assume à fond un rôle douloureux et placide. Interprétation hors pair, de toute façon.

Courez donc voir « Les Doigts dans le nez », ils vous étourdiront. Pour ma part, si ce film n'obtient pas le Grand Prix de l'Ane d'argent, je démissionne de mes fonctions de critique.

F. S.

REVUES

Un bilan du jeune cinéma

« Esprit » : la Nouvelle Vague n'existe pas.

AU moment où l'on brûle la Nouvelle Vague aussi aveuglément qu'on l'a adorée, le numéro spécial d'« Esprit » sur le cinéma français fait une utile mise au point : il montre que le bilan du Jeune Cinéma est largement positif.

On oublie trop, en effet, comme le note Michel Mesnil, que les films français « importants » de l'année 1957, dernière du règne de la « qualité », étaient « consternants » au point que « les affamés de cinéma avaient banni l'écran français de leurs préoccupations ». Qu'on se rappelle plutôt ces titres : « Les Orgueilleux », « Marguerite de la nuit », « Œil pour œil », « Typhon sur Nagasaki », « Casino de Paris », « Méfiez-vous, fillettes », « Les Espions ». Les nouveaux réalisateurs auront au moins secoué les carcans de la production classique et fait passer dans leurs films un peu du monde moderne.

Qu'on ne cherche pas, cependant, dans le Jeune Cinéma, une école. Alain Resnais, Jean Rouch, Agnès Varda, Chris Marker, Franju, Vadim, Jean-Luc Godard, qui sont les principaux noms retenus par Mesnil, « tout les sépare, sauf le fait qu'ils appartiennent à la civilisation de l'image, et qu'ils ont puisé, dans la fréquentation des salles obscures et le culte de la cinémathèque, tout ou partie de leur nourriture spirituelle ».

Film et roman

Ce Jeune Cinéma, bien sûr, a ses limites. M. Mesnil se montre particulièrement injuste avec Claude Chabrol, et va jusqu'à écrire que « Chabrol lutte dès aujourd'hui avec Gérard Oury (« La Main Chaude ») sur son propre terrain », ce qui, s'il ne s'agit pas de simple mauvaise foi, est grave. Mais il a raison de souligner à quel point les films français sont « dépourvus de contexte social », alors que de l'ensemble de la production américaine de ces dernières années se dégagent « l'épaisseur et la diversité de la réalité d'un pays placé devant certaines responsabilités ».

Ce numéro spécial d'« Esprit » amorce d'autre part, avec les articles de Marie-Claire Wuilleumier et de Jean Carta, une nouvelle compréhension du langage cinématographique.

Montrant comment « une certaine « écriture » semble désormais acquise au cinéma », M.-C. Wuilleumier renouvelle le classique débat des rapports du roman et du film. Elle note fort bien qu'au moment où le romancier tend à « s'absenter » en face de la réalité, le cinéma emprunte au roman son langage pour « explorer la durée intérieure que semblait lui fermer la présence concrète de l'image » : « Ce que l'un veut rejeter, l'autre s'efforce de le conquérir. »

De son côté, dans une longue étude fortement documentée, Jean Carta démontre que le cinéma a aujourd'hui dépassé le stade de « l'art-envoûtement », et qu'il est parfaitement loisible d'appliquer à de nombreux films la notion brechtienne de distanciation. Plusieurs points de cette étude sont discutables, mais il est certain qu'elle fait faire un pas important à la théorie du cinéma qui, depuis des années, tournait en rond.

— G.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

Le Concours des Jeunes Compagnies : que le moins mauvais gagne !

EN sept soirées, sept aspects du théâtre de demain ; voilà, dans l'idéal, le Concours des Jeunes Compagnies. Georges Vitaly, André Reybaz, Jacques Fabbri, « La Guilde » de Ménilmontant sont les lauréats des années précédentes. Cette fois, un prix plus important (5 millions), un jury plus restreint de critiques, d'hommes de théâtre, de directeurs et de grands animateurs (mais, sauf M. Jean Mercure, ils ne sont pas venus) devait rendre la compétition encore plus serrée. En fait elle a été assez morne, ce qui traduit peut-être un aspect de la « crise du théâtre » plus inquiétant que la fermeture des salles et des guichets à la mi-juin.

Sur les sept soirées il faut mettre à part un spectacle de marionnettes d'une affligeante médiocrité et le spectacle du Théâtre Populaire Africain présenté hors concours et hors Communauté, bien que les artistes de couleur aient interprété avec beaucoup de finesse et d'humour « Léonce et Léna » de Buchner et une sorte de chœur de M. Léopold Sedar Senghor qui n'échappait pas toujours, hélas ! à la communauté du charabia (« les mines d'uranium de mon cœur dans les abîmes de ma négritude », n'est-ce pas du petit-nègre-blanc ?).

Restent cinq compagnies (Antoine Bourseiller, André Charpak, Bernard Jenny, Serge Ligier et José Quaglio) qui ont présenté des œuvres de Nikos Kazantzaki, Vahé Katcha, Kleist, Claudel et Paolo Levi. Mais pour notre malheur, les grandes œuvres étaient médiocrement montées et les œuvres nouvelles médiocrement pensées ou écrites. Entre les mains de M. Serge Ligier, la farce de Paul Claudel, « L'Ours et la Lune », devient, hélas ! légère comme l'ours et intelligente comme la lune. Entre celles de M. Ber-

→

THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

28 juillet	Compagnie Roger PLANCHON HENRY IV D'ANGLETERRE
30 juillet	Compagnie Roger PLANCHON CREATION de ÉDOUARD II
31 juillet	HÉRODIADE Interprétation et mise en scène sensationnelles
1er août	BALLET DU MARQUIS DE CUEVAS et CONCERT par l'ORCHESTRE COLONNE

nard Jenny « La Petite Catherine de Heilbronn », de Kleist, tourne au mélodrame de cape et d'épée. Mais cela vaut encore mieux que les pièces-pièges, les pièces faussement pensantes choisies par les autres.

Un devoir d'imitation

Un officier allemand oblige sept personnes réunies pour une petite fête à désigner entre elles deux otages. C'est « Le Repas des fauves », de M. Vahé Katcha, cela pourrait être tragique, et à force de manquer de lyrisme vrai, ce n'est, comme une pièce policière, qu'un cocktail de terreur et de grosses astuces. Parce qu'il a refusé de montrer ses papiers à un agent de la circulation, un homme est arrêté, emprisonné, soupçonné d'un crime, convaincu, condamné, exécuté. C'est « L'Affaire Pinedus », de M. Paolo Levi, qui voudrait se faire passer pour du Kafka et n'est même pas du Kourteline. Et « Melissa », de M. Nikos Kazantzaki, ce n'est guère qu'un devoir d'imitation de littérature grecque.

Or, cette timidité dans le choix des textes se retrouve dans tous les aspects du travail : les honnêtes comédiens de M. Quaglio n'arrivent pas à croire à l'affaire Pinedus ni à nous y faire croire ; l'honnête travail de M. Charpak ne peut donner le moindre relief ni à ces fauves ni à leur repas. Pas un auteur à ce Concours des Jeunes Compagnies ; mais pas un acteur nouveau non plus, ni un musicien, ni un décorateur... Regrettant un peu que M. Charpak n'ait pas choisi une meilleure pièce et que M. Bernard Jenny n'ait pas été égal à la pièce qu'il avait choisie, le jury a couronné finalement le meilleur homme de théâtre, M. Antoine Bourseiller. Il ne s'entoure pas toujours très bien, et il ne sait peut-être pas très bien diriger ceux dont il s'entoure. Mais il a monté avec intelligence et avec amour des œuvres rares, la « Marianne », de Tristan L'Hermite, l'« Angèle », de Dumas, « La Mort d'Agrippine », de Cyrano de Bergerac, et même, à ses débuts, deux essais de M. Patrice de La Tour du Pin. Il a le sens du rythme, un goût sûr pour les attitudes et les mouvements, et aussi beaucoup plus que de l'ambition, de la ferveur. Il était le moins mauvais de ce concours médiocre. Que son prix l'aide à devenir le meilleur.

● *« La Célestine » : l'évêque de Montauban n'est pas d'accord.*

A Montaub n, dit-on, on voit les Pyrénées par beau temps et l'Espagne par temps de festival. Chaque année, les organisateurs du Festival du Languedoc essaient de faire une sorte de relais de la culture franco-hispanique que la position géographique de la ville justifie largement. Après Lope de Vega et Tirso de Molina, c'est « La Célestine », tragi-comédie des amours de Calixte et de Mélibée, de Fernando de Rojas, qui vient d'être présentée.

Excellent choix, œuvre immense. Calixte aime Mélibée. Il ne pourra la conquérir qu'avec l'aide de ses valets, qui sont des coquins, et de la Célestine, grande figure de maquerelle comme don Quichotte est une grande figure de chevalier. Calixte triomphe ; les valets et la Célestine ne survivent pas à leurs règlements de comptes, mais la boue prend sa revanche : d'autres valets, d'autres prostituées préparent la catastrophe des deux amants.

Belle histoire d'amour chevaleresque, plongée jusqu'au cou dans un monde abject de voleurs et d'entremetteuses.

Dans l'Espagne du XV^e, « La Célestine » représente ce moment inoubliable où l'amour profane, à force de se détacher de l'amour sacré, devient un amour gaillardement sacrilège (et on ne peut guère s'étonner que l'évêque de Montauban ait déconseillé le spectacle).

D'invisibles Pyrénées

Mais c'est aussi beaucoup plus que cela, une sorte de plaque tournante, de pièce-maquerelle entre l'Espagne des moines et de l'Inquisition et l'Europe des lumières, entre la littérature du moyen âge, avec ses moralités et ses romans de chevalerie, et la littératur moderne avec ses comédies héroïques et son réalisme, entre le roman d'hier enfin, puisque cette immense œuvre dialoguée en vingt et un actes n'a pas été écrite pour être jouée, et le théâtre d'aujourd'hui.

Sur la place Nationale de Montauban (une place des Vosges plus petite et toute rouge), M. François Maistre a eu l'audace de monter cette « Célestine », mais il l'a montée prudemment. L'adaptateur, M. Georges Brousse, a élagué avec intelligence cette œuvre touffue, prolixe, didactique où, quand on parle d'une pommade, on donne vingt recettes et vingt raisons pour expliquer un geste. Il nous a gardé la matière de deux grandes soirées théâtrales, mais sur le dispositif scénique, un tréteau à deux étages, encombré d'escaliers et poussé dans un coin de la place, l'œuvre si drue m'a paru perdre un peu le contact avec le peuple au lieu de le retrouver. Seules les clowneries des seconds valets ont dégelé un peu une interprétation trop appliquée.

Si Mme Maria Meriko, honorable Célestine, puis M. Maistre lui-même, Sempronio un peu prémédité, n'ont pu tout à fait déchaîner le sabbat abject qui doit grouiller autour de Calixte et de Mélibée, et la froide Mélibée de Mlle Huguette Hue, et le Calixte beau comme un mannequin de mode de M. Roland Rodier manquaient aussi un peu trop de lyrisme. Bref, il y avait parfois entre « La Célestine » et nous d'invisibles Pyrénées, mais c'est le risque du théâtre. M. François Maistre et les organisateurs du Festival le savent bien, surtout quand on a comme eux de hautes et nobles ambitions.

ROBERT KANTERS.

FESTIVAL

De Salzbourg à Divonne

● *Grâces soient rendues à la roulette et au baccara.*

C'EST Gérard Bauer qui, en présentant Samson-François au public du Festival de Divonne, a mis l'accent sur l'une des caractéristiques essentielles de la vie d'artiste : le travail. Et un travail inhumain, qui risque de dévorer les forces vives du talent et de tuer le génie. Car le don disparaît souvent, lorsque la technique intervient. C'est pourquoi les très grands artistes ont un je ne sais quoi de miraculeux, qui leur a permis de concilier l'illumination de la grâce et le métier du bon ouvrier.

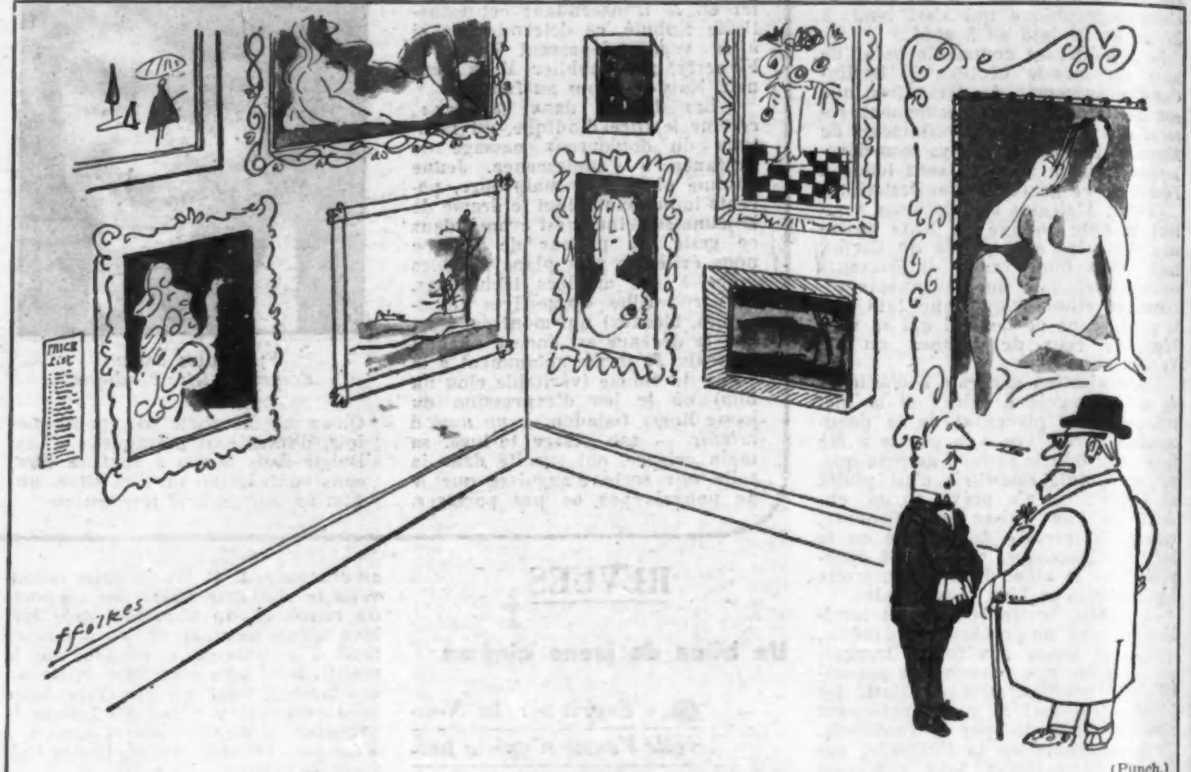
Ce miracle, le charmant Festival de Divonne nous a permis de l'apprécier à deux reprises. Transformé en mécène, le casino du lieu a d'abord fait venir de Salzbourg les fameuses marionnettes qu'un beau jour de 1913 inventa le sculpteur Aicher. Entre deux avions, cette troupe à la fois figée et merveilleusement sensible a réalisé un festival Mozart réduit à l'échelle du petit théâtre de Divonne. Ce n'est qu'un entraînement de tous les instants qui permet à ces acteurs d'un peu moins d'un mètre de haut, sans jamais tomber dans la caricature, de nous émouvoir par une transposition en quelque sorte épurée du théâtre lyrique de chair et d'os. On oublie que les voix sont enregistrées, que ce sont des ficelles qui animent les personnages : l'accent, le ton de la vérité sont tels que ces ficelles-là nous semblent bien moins grosses que celles du théâtre véritable. Et la part du rêve, si importante en art, est ici beaucoup mieux préservée que sur n'importe quelle scène, car rien de bassement humain ne vient troubler le dépaysement que nous demandons à l'Opéra.

C'est cela, l'art

Quant à Samson François, qui partageait son récital entre Schumann et Chopin, il fut, au sens noble du terme, le « virtuose ». Se riant des embûches de la technique, ne songeant apparemment qu'à la substance même de ce qu'il interprétait, il s'est donné le luxe de sembler improviser, de se laisser aller aux trouvailles de l'instant, aux grâces du moment. Et sans doute ces intuitions de la dernière minute peuvent-elles jouer, lorsqu'on possède son métier et sa maîtrise absolue de l'instrument. Toujours est-il que la part de la préméditation et celle de l'impulsion s'équilibrent de telle manière que le « Carnaval » de Schumann et la « Première Ballade » de Chopin connurent là une de leurs plus merveilleuses exécutions.

« Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ! » C'est cela, l'art ; ce n'est pas l'exécution standard d'une œuvre figée dans les sillons d'un disque, et devenant par là-même quasi immortelle : c'est bien plutôt la récréation fugitive de cette même œuvre, qui n'existe qu'au moment où elle est jouée, et qui n'existe plus ensuite que dans notre souvenir. Grâces soient donc rendues à la roulette et au baccara de Divonne, qui nous ont créé des souvenirs de cette qualité-là...

CAMILLE RAMEAU.



— Vous n'auriez pas quelque chose pour cacher un coffre-fort ?

(Punch.)

MUSIQUE

Concours de Rome

● *Comment un tube de lait concentré et une épreuve démodée ont faussé le concours.*

DEPUIS que le concours de Rome de composition musicale existe, c'est-à-dire depuis 1803, il est en butte aux sarcasmes d'une partie des « connaisseurs », qui lui reprochent son académisme, pour ne pas dire plus. Peut-être sont-ils trop verts... toujours est-il que la révérence dont le grand public salue cette institution est confirmée par les noms de ceux qui n'ont pas eu honte de remporter la récompense suprême, de Berlioz à Debussy, de Bizet à Florent Schmitt et de Massenet à Dutilleux. D'ailleurs, jamais le Grand Prix de Rome n'a prétendu être un certificat de génie : il s'est toujours contenté de faire la preuve d'un métier sûr, d'une technique solide. Des maîtres-ouvriers, voilà ce que sont à priori les Prix de Rome.

Cette année, le déroulement des événements a été fertile en incidents. On sait que le concours se fait en

Cabarets Dancings

Le SEXY — Nancy Holloway — 48, rue Pierre-Charron — BAL 25-18

Restaurants

LIDO — 21 h. DINER DANSANT — 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY — 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout champagne

10, rue des URSULINES (5^e) ODE 39-19 — En version INTEGRALE - v. o. st. fr. — ALEXANDRE NEWSKI de S. M. EISENSTEIN, Mus. Serge PROKOFIEV

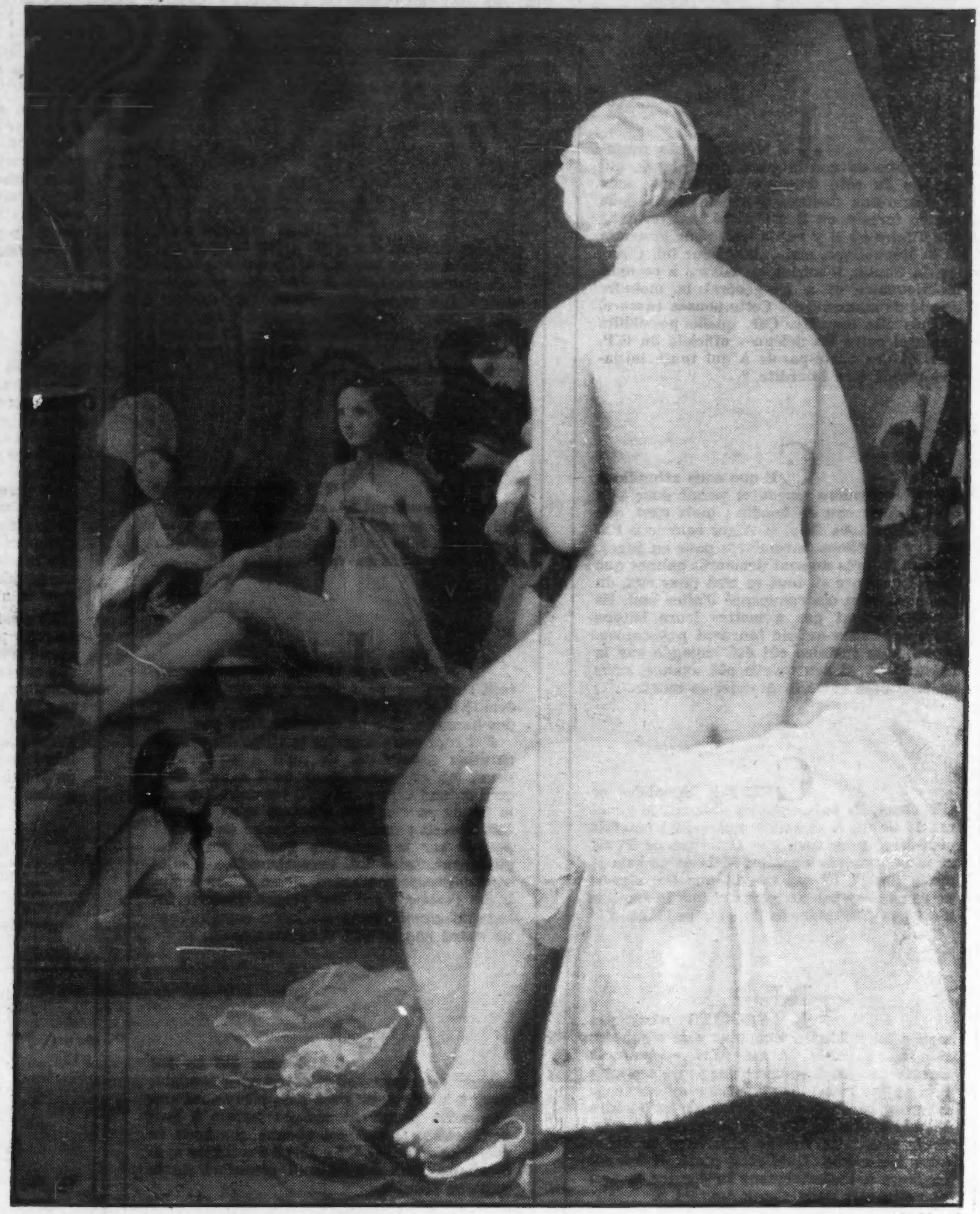
FOLIES BERGÈRE — SUPER-SPECTACLE — Clients de province et de l'étranger — LOUEZ VOS PLACES — Ecrire : 8, rue Saulnier — PAR CORRESPONDANCE

deux temps, un galop d'essai, dit « concours d'essai », d'une semaine, et un concours définitif qui dure plus d'un mois, les concurrents (une vingtaine pour le premier, six pour le second concours) étant enfermés au Palais de Fontainebleau. Ce sont là des épreuves singulièrement dures pour les nerfs des candidats, qui veulent profiter au maximum du temps qui leur est imparti, et qui passent une grande partie de leurs nuits à travailler. Dans ces conditions, il est normal qu'une détente soit de temps à autre nécessaire et qu'un exutoire soit parfois trouvé à une tension aussi totale. Cette année, pendant le concours d'essai, un tube (vide) de lait concentré a volé hors d'une fenêtre et, dans sa chute, a frôlé le nez d'un passant qui prenait le frais dans le jardin anglais : on conviendra qu'il n'y avait point là de quoi fouetter un chat, et que nous avons tous plus ou moins sur la conscience la bombe à eau de nos vingt ans. Les membres de l'Institut de France qui jugent le Prix de Rome ont-ils oublié leurs trop lointaines jeunes années ? C'est probable, puisque ce tube de lait concentré a valu à deux des meilleurs candidats d'être exclus du concours pour cette année. Cette sévérité soudaine a sérieusement faussé le concours, tout en provoquant les remous que l'on devine.

Des vers de mirliton

Mais les initiatives de l'Institut ne s'arrêtent point là. On sait que, de tout temps, l'épreuve finale du concours consistait dans la sacro-sainte « cantate », c'est-à-dire un petit ouvrage lyrique à trois personnages, d'une durée de vingt minutes, dans lequel, malgré des vers de mirliton, une action dramatique permettait aux concurrents de construire des airs, des duos, des trios, des développements symphoniques, bref, de faire la preuve de leur métier. Cette année, on a remplacé la cantate par un « poème pour chant et orchestre », le « Cantique du Printemps », de Milosz. Relevant d'une esthétique parfaitement périmée, c'est, en vers libres, une imitation prétentieuse du Cantique des Cantiques, écrite dans un français qui défie l'entendement. Et, ce qui est plus grave, aucune action ne vient introduire un peu de mouvement dans ce qui n'est que la vague peinture d'une atmosphère bucolique. Tous les concurrents ont plus ou moins refait « Daphnis », et on ne saurait leur en vouloir. M. Gilles Boizard a remporté le Premier Grand Prix : il le méritait sans doute. Mais on aurait aimé que l'Institut, ne cédant point à l'attrait du nouveau, lui permît de vaincre d'une manière plus éclatante et plus indiscutable.

C. R.



(Archives.)

« PETITE BAIGNEUSE », PAR INGRES.
Retour d'exil.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● ***Les galeries s'en vont, le Louvre s'agrandit : 700 chefs-d'œuvre « réhabilités ».***

A l'approche des vacances, la plupart des galeries parisiennes sont, les unes après les autres, mises en sommeil ou transportent — quand elles le peuvent — les toiles de leurs « poulains » dans des succursales habilement disposées en forme de pièges à touristes, le long de la Côte normande, de la Côte basque ou de la Côte d'Azur.

Mais, si les galeries s'en vont, les musées restent : l'œuvre graphique — trop mal connu — de Braque à la Bibliothèque Nationale, le Rouleau de Ma Fen, chef-d'œuvre de la peinture chinoise du XII^{e} siècle, à Cernuschi (avenue Velasquez), l'extraordinaire psychanalyse du visage humain que constitue l'exposition du « Masque » à Guimet (place d'Iéna), l'évocation fastueuse du siècle de Louis XIV au Pavillon de Marsan, rue de Rivoli, ou cette première rétrospective, au Musée du Louvre, de Poussin dont on s'aperçoit enfin, en France, qu'il fut le plus grand des peintres français d'avant le XIX^{e} siècle.

Cela dit, l'exposition la plus surprenante est, sans conteste, celle des « 700 tableaux sortis des réserves » qui vient d'être complétée par l'ouverture des salles consacrées au XIX^{e} siècle.

On savait, bien sûr, que le Louvre possédait des dizaines de Corot ou de Chardin et que ses réserves abritaient, comme tous les grands musées du monde, des centaines de toiles bonnes ou mauvaises de toutes les époques. Mais on imaginait difficilement qu'il pût y en avoir tant de bonnes. Pas seulement des produits « d'écoles » ou de « petits maîtres » injustement oubliés, comme ce Saint Martin au manteau rouge sur ciel turquoise de l'Ecole du Val de Loire, comme ces étranges « Funérailles de l'Amour » de l'atelier d'Antoine Caron, comme les tableaux de Baldung Grien, de Frans Post ou comme ceux, au XIX^{e} siècle, de Diaz, de Decamps, de Monticelli, de Constable, de Ravier, de Bonington, etc.

La grande déportation

Au plaisir de mille découvertes s'ajoute la stupéfaction de retrouver ici des toiles que leurs reproductions nous ont rendues familières mais qu'on ne pouvait voir, jusqu'à ces jours derniers, qu'à l'occasion d'expositions temporaires, le plus souvent à l'étranger. Ainsi l'étude pour la « Baigneuse » de Rembrandt, le « Château de cartes » de Chardin, les portraits de fantaisie de Fragonard, la trouble et livide « Angelica » de Manet, la grande « Odalisque » d'Ingres, sans oublier les panneaux décoratifs de Corot pour la salle de bains de l'Hôtel Robert, à Mantes, ni le merveilleux « Attentat de Berezowski » qui prouve que Carpeaux, comme aujourd'hui Giacometti, fut un aussi grand peintre que sculpteur.

Revenues d'exil, les 700 toiles « réhabilitées » du Louvre annoncent l'ouverture d'une nouvelle ère muséographique.

La réaction contre l'entassement empirique et poussiéreux des tableaux, des statues ou des objets, avait provoqué, il y a une trentaine d'années, un vaste mouvement « d'humanisation » des musées : œuvres présentées dans l'espace nécessaire à chacune d'elles et dans un ordre qui permette d'en faciliter l'accès et la compréhension au grand public. Cette révolution, dont l'utilité n'est plus à démontrer, comportait cependant des inconvénients sérieux. Faute de place, la grande déportation des chefs-d'œuvre dans les greniers allait commencer. Les amateurs d'art et, au tout premier rang, les peintres eux-mêmes commencèrent à protester. Ils en avaient assez de voir pour la millième fois la « Joconde » et de se heurter à un mur quand ils avaient besoin de « consulter » tel ou tel tableau séquestré. Pour devenir instrument d'initiation à la culture, le musée moderne cessait peu à peu d'être un véritable instrument de culture.

Cette déviation est aujourd'hui corrigée. Rien n'empêche, en effet, de présenter de façon publique et didactique un « digest » des trésors d'art et d'entasser (si l'on ne peut faire autrement) dans d'autres salles les œuvres que les connaisseurs sauront bien y découvrir. Cet été, le Louvre donne le meilleur exemple qui soit d'une solution qui, pour une fois, satisfait tout le monde.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

LA BASSE SEINE NORMANDE
et retour en car
Déjeuner et Promenade
au fil de l'eau
a bord du "NORMAND"
Prix 45 NF tout compris
BATEAUX MOUCHES
Pont de l'Alma
Location : BAL. 96-10

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
Une collection nouvelle
STAËL
VIEIRA DA SILVA
LANSKOY
chaque porte-folio : 48 NF
12 planches en couleurs grand format

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

3 JUILLET.

JE voudrais me rassurer. Est-ce ou non le général de Gaulle qui négocie du côté français ? Lui seul, nous n'en saurions douter. Comment croire que sur ce terrain où il est passé maître, dans une affaire où il y va de tout pour le destin de la République, mais aussi pour lui, Charles de Gaulle, il aurait pu laisser à ce haut fonctionnaire et à ce général la moindre liberté de manœuvre ? Cette pensée rassure, et puis elle inquiète. Car, quelle possibilité de dégel entre les délégués officiels du G.P.R.A. et des porte-parole à qui toute initiative parait être interdite ?

CE que nous attendions de cette première rencontre parait donc s'en être allé en eau de boudin ; mais c'est que nous attendions trop. A Alger comme à Paris il y a de bons baromètres pour en juger.

Les conjurés ne sont demeurés calmes que dans la mesure où tout va bien pour eux, du moins où rien n'a commencé d'aller mal. Ils ne se risquent pas à mettre leurs bâtons dans des roues qui ne tournent pas encore. Si peu que l'affaire eût été engagée sur la bonne voie, si peu qu'elle eût avancé, nous aurions déjà entendu gronder la meute.

CERTES, immobiles et silencieux, ils agissent s'ils obligent le général de Gaulle à se raidir plus qu'il n'eût fait peut-être, sans tous ces Catilinas de Paris et sans certaines popotes. Mais qu'en sais-je après tout ? Et qui me dit que les choses ne se passent pas au mieux et que la sagesse n'est pas d'attendre la fin avec confiance ?

NEGOCIER n'est pas mon affaire, bluffer non plus : je n'entends rien à ce jeu-là. Il est heureux pour la France que les hommes chargés de ses intérêts ne me ressemblent pas. Je m'énerve, je m'irrite, et surtout je m'ennuie et montre à l'adversaire le fond de mon sac pour en avoir plus vite fini et reprendre le débat avec moi-même. Gide était ainsi. Il laissait toujours à l'interlocuteur le dernier mot et se rattrapait dans son « Journal ».

NOUS voyons bien ce qui est en jeu dans certaines exigences et dans certains refus à propos de ce qui semble au premier regard ne relever que du protocole. On me dit que l'honneur d'être reçu par le général de Gaulle conférerait à Ferhat Abbas et au G.P.R.A. l'équivalent d'une reconnaissance officielle. Je n'en crois rien : dans cet ordre-là, de Gaulle peut tout se permettre. La vérité est qu'il entend choisir son moment.

AINSI je remâche mes pensées dans ce dimanche triste et sombre, au retour d'une messe où l'assistance était déjà clairsemée. L'exode redoutable est commencé. Les grandes vacances ont toujours été le temps des grands crimes. Ceux qui tiennent la guerre cachée dans le pli de leur manteau l'ont toujours déchaînée sur des enfants qui jouaient avec le sable.

N'EN doutons pas : les Catalinas mesurent le court espace de temps qui serait favorable à leurs desseins, d'ici l'automne. S'ils ne bronchent pas, c'est que la paix n'est pas en vue.

JE me rassure pourtant : rien ne peut faire que vous n'ayez éveillé une immense espérance dans le cœur des hommes. Elle ne se rendormira pas.

J'ai reçu cette semaine la visite d'un jeune chrétien démobilisé. Ce qu'il a vu de ses yeux, les cris de douleur qu'il a entendus, qu'il entend encore, et qu'il entendra jusqu'à la fin de sa vie, bien d'autres m'en avaient fait le récit ; mais le témoignage de celui-là portait sur le caractère de ces pratiques, nullement, selon lui, exceptionnelles : elles sont devenues courantes. Et en même temps il me montrait par son propre exemple les raavges causés dans un jeune esprit. Vous ne savez pas ce que vous avez semé.

QUE ceux qui en ont assumé la responsabilité et qui nous condamnent à la partager avec eux, n'espèrent pas que notre peuple se résigne jamais à leur domination. Il n'en est aucune que nous ne préférions à celle-là. Le réveil des forces syndicalistes aura été le seul réconfort de la semaine écoulée.

SI les négociations devaient être rompues, ce qu'à Dieu ne plaise, ce ne serait plus la même guerre. Elle aboutirait très vite à une autre qui couve depuis longtemps, et dont nous voyons de brèves flammes surgir ici et là. Une fois de plus, il dépend du général de Gaulle d'épargner à la nation une épreuve dont nous ne sommes pas assurés qu'elle sortirait victorieuse.

On en revient toujours à l'exemple espagnol. Certes l'Histoire ne recommence jamais. On se dit que Franco n'aurait pas gagné aujourd'hui : il n'aurait pas eu les Messerschmidt de Hitler. Mais les parachutistes d'un Franco français ne verraient pas non plus se dresser devant leurs mitrailleuses un peuple aussi farouche que celui qui en Espagne, s'il n'a pu vaincre, a su mourir.

VOILA pourquoi je m'obstine à voir en Charles de Gaulle la dernière chance de la patrie. Au moment où j'écris ceci, j'écoute à la radio l'ouverture de « Léonore », familière à mon oreille, depuis l'enfance. Aucun poème n'a jamais su exprimer ce que Beethoven a fait tenir dans ce chant : ce que signifie le plus beau mot du langage humain, celui qu'Eluard en 1943 écrivait sur ses cahiers d'écolier : «Liberté». Et certes la liberté serait étranglée aussi sûrement par les amis d'Eluard que par un général factieux. Charles de Gaulle conduit un peuple encore libre : c'est sa gloire et c'est la nôtre.

Et c'est la raison de ma fidélité. Nous ne suivons pas cet homme parce qu'il est un grand homme, mais parce qu'entre deux périls mortels pour la liberté, il avance sur une étroite crête. Nous mettons nos pas dans ses pas. Et il est vrai que sa stature bouche l'horizon devant nos yeux. Ah ! que m'importe à moi qui suis assuré de ne plus aller loin ! Je consens à ne rien voir d'autre jusqu'à mon dernier jour que cette grande ombre dressée.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

P.S. — J'avertis mes correspondants que durant les mois d'été, il me sera impossible de leur répondre.

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

Belgique : 1 an : 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATION
206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.)
Tél : Spring 7-0819

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

PAR AVION :
Algérie, Tunisie, Maroc : 72 NF.
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U R S S, Yougoslavie : 79 NF.

Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.

INSTITUT DE CHAILLOT
93, rue Lauriston - PARIS (XVIe)
KLE. 46-24 et 24-04
(MÉTRO BOISSIERE - VICTOR-HUGO)

Cours de Vacances

Préparation intensive à l'entrée dans les différentes classes, de la 6e à la 1re, au B.E.P.C. et au baccalauréat, session de septembre

Révision des programmes - Exercices d'entraînement
Compositions de contrôle

★

EFFECTIFS LIMITES
EXTERNAT ET DEMI-PENSION
4 SEMAINES

22 août - 17 septembre

OLYMPIC CRUISES

SERVICE RAPIDE SUR

LA GRÈCE, L'ÉGYPTE,
LE LIBAN et L'ILE DE CHYPRE

PAR LES PAQUEBOTS MODERNES

AGAMEMNON ACHILLEUS

Prochains départs

de MARSEILLE	de VENISE
16 et 30 juillet	10 et 24 juillet
27 août	7, 14 et 21 août
10 et 24 septembre	4 et 18 septembre
8 et 22 octobre	2, 16 et 30 octobre

VOYAGES FORFAITAIRES EN GRECE ET EN EGYPTE POUR DES SEJOURS DE DEUX, TROIS ET QUATRE SEMAINES

Agents généraux pour la France et le Bénélux :
Cie des MESSAGERIES MARITIMES
12, BOULEVARD DE LA MADELEINE - PARIS-9e
OPE. 07-60 et RIC. 89-40

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber